

# CHANTS DU SOLEIL & DE LA LUNE

Sur la piste des Ferae



ÉDITION 20<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
**LOUP-GAROU**  
L'APOCALYPSE

# Chants du Soleil et de la Lune

## Sur la piste des Ferae



Édité par  
Jess Hartley

## Crédits

**Auteurs :** Jason Andrew, Bill Bridges, Matthew McFarland, Andrew Peregrine, Aaron Rosenberg, Ree Soesbee, Eddy Webb

**Responsable du développement :** Jess Hartley

**Éditrice :** Carol Darnell

**Chargé de publication :** Matt M McElroy

**Directeur créatif :** Rich Thomas

**Illustration de couverture :** Steve Ellis

**Conception graphique :** Mike Chaney

## Version française

Une publication **ARKHANE ASYLUM PUBLISHING**



**Directeur de publication :** Mathieu Saintout

**Secrétaire d'édition :** Fabien Marteau

**Superviseur de gamme :** Arthur Francfort

**Traduction :** Sabine Abbonato & Lionel Cosson

**Maquette :** Stéphanie Lairet

Version française © Arkhane Asylum Publishing  
2017. Tous droits réservés. Sous licence Onyx Path  
Publishing, Inc. © 2017 White Wolf Publishing AB.



*Live Fast  
Play Hard*

**WWW.ARKHANE-ASYLUM.FR**



© 2017 White Wolf Publishing AB. Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite sans autorisation écrite préalable, à l'exception d'extraits utilisés à des fins informatives et la reproduction de la feuille de personnage qui est autorisée pour un usage privé uniquement. White Wolf, Vampire, Monde des Ténèbres, Vampire: La Mascarade, Vampire: L'Âge des Ténèbres, Loup-Garou: L'Apocalypse, Mage: L'Ascension et le système du Conteur sont des marques déposées de White Wolf Publishing AB. Tous droits réservés. Tous les personnages, noms, lieux et les textes de cet ouvrage sont des marques déposées de White Wolf Publishing AB.



# Table des matières

<i>Malfêas parano (Jason Andrew)</i>	005
<i>La voie des dénouements (Bill Bridges)</i>	021
<i>Les pêchês des requins (Matthew McFarland)</i>	044
<i>Pris dans la toile (Andrew Peregrine)</i>	067
<i>Sur la corde raide (Aaron Rosenberg)</i>	088
<i>Un secret bien gardê (Ree Soesbee)</i>	111
<i>C'est l'histoire d'un Nuwisha qui entre dans un bar... (Eddy Webb)</i>	137



# Malféas parano

PAR JASON ANDREW

*Il y en a qui ne sauront jamais ce qu'est la vie,  
mais le cinglé, lui, ne saura jamais ce qu'est la mort...*

— Hunter S. Thompson, docteur ès journalisme

**N**OUS ÉTIIONS PAUMÉS dans le désert d'Atrocité quand les premiers effets du pouvoir corrupteur du Ver se firent sentir. Il n'y avait pas le plus petit coin d'ombre, le moindre répit ou soulagement pour ceux qui étaient assez fous pour entreprendre la traversée de cette étendue désolée de l'Umbra, où douleur et regret donnaient la mesure de toute distance parcourue.

Cependant, et contre toute attente, je restai suffisamment conscient pour laisser mes minuscules griffes de rat fichées dans la sombre et épaisse crinière de Ghunbari, qui avait adopté sa forme supérieure de crocas, et me transportait à travers cette zone aride, loin de la meute de fläiels qui avait bien failli avoir notre peau.

Vous avez déjà vu une hyène tachetée grosse comme un grizzly, mais deux fois plus en rogne ? Alors imaginez-vous à quel point ces fläiels devaient

être vicieux et cruels pour se mesurer à un tel truc. Ils nous étaient soudainement tombés dessus en grand nombre, prenant la forme de félins décharnés, libérant contre nous un torrent d'invectives et de haine. Pas besoin d'être un génie pour deviner pourquoi ils avaient pris la forme d'une troupe de Simba grisonnants. Notre survie à cette embuscade fut attribuable à parts égales à la chance et au courage de Ghunbari.

Mon sang épais n'a jamais pu s'accommoder de ces climats arides. Je suis né dans un monde confortable, climatisé, où, lorsqu'on se risque à mettre le nez dehors, c'est pour se prélasser à l'ombre au bord d'une piscine, sirotant un bon Mai Tai dans une noix de coco ornée d'une ombrelle à cocktail. Douleurs-Aigües m'avait choisi pour cette expédition parce que j'étais un expert, un voleur de métier et de cœur.

Ghunbari avait du courage à revendre ; l'éclat de la sauvagerie brillait au fond de ses yeux. C'était l'un de ces héros nés pour endurer les rigueurs de ces contrées spirituelles et y mériter une gloire immortelle. Sa tribu tanzanienne avait été impitoyablement traquée et presque entièrement décimée par des troupes simba après la purge initiée par Dent-Noire. Le reste d'entre nous, malheureusement, s'était cantonné au silence, jusqu'à ce qu'un jeune Ajaba nous convainque de faire front commun et de former l'Ahadi.

Plus nous avançons à travers le désert, plus nous ralentissons. Les bonds de Ghunbari avaient perdu de leur vigueur. Quelque chose dans cet univers sans vie nous détruisait petit à petit, et les marques de morsure sur sa cuisse ne cicatrisaient pas. Si nous

ne nous arrêtons pas très vite pour panser nos blessures, Ghunbari serait bientôt à bout de force. S'ils nous rattrapaient, les flaiëls n'auraient que des carcasses depuis longtemps desséchées par les rayons du soleil à se mettre sous la dent.

Je grimpai sur son dos du mieux que je pus pour dominer de toute ma hauteur le paysage qui nous entourait. J'espérais tomber sur une oasis ou quelque chose d'approchant, un endroit où nous pourrions enfin souffler un bon coup. Au loin, à un peu moins d'un kilomètre, je parvins à déceler une formation rocheuse étrange qui évoquait une tête de mort grimaçante. C'était l'endroit parfait pour une embuscade, mais nous pourrions nous y abriter du soleil et peut-être même de nos ennemis pendant un certain temps. Je me penchai pour murmurer à l'oreille de Ghunbari.

« Dirige-toi donc vers ce crâne ! »

Elle vit rouge. Elle fut prise alors, chose rare pour elle, de la frénésie du renard. Je n'eus d'autre choix que de lui donner une tape sur le dos, puis sur la tête, et de recommencer.

« Ghunbari ! Tes plaies ne cicatrisent pas. Elles empestent le poison. Si on ne s'occupe pas tout de suite de tes blessures, tu vas mourir ici et je vais me retrouver tout seul !

— On ne peut pas s'arrêter ici, Manny ! C'est le territoire des flaiëls !

— Tout ce fichu désert est à eux ! C'est ici qu'ils naissent. Fais-moi confiance. Allez, mettons-nous à l'abri ! »

Mes paroles durent trouver un écho, puisque l'imposante hyène changea de cap et ralentit l'allure de plus en plus jusqu'à arriver à la falaise. Nous



nous mêmes à l'ombre des rochers, plus que jamais aux abois.

Je partis en reconnaissance et je fus, je dois le dire, agréablement surpris en découvrant un abri suffisamment sûr et à l'écart, juste assez grand pour nous deux ; l'endroit parfait pour se reposer et réfléchir à ce que nous allions faire ensuite. Je repris ma forme d'homidé et fis signe à Ghunbari de me rejoindre. Être à l'étroit ne m'a jamais beaucoup dérangé. En bon samoan, je suis plutôt petit, et ce malgré ma légère tendance à l'embonpoint.

Ghunbari renifla consciencieusement le petit espace rocheux puis secoua son énorme tête avec résignation. Impossible qu'elle puisse tenir dans un si petit espace sous forme de crocas. À mon tour, je secouai la tête, puis montrai du doigt sa patte sanguinolente.

« Ces blessures doivent être soignées. Nous n'avons pas de temps à perdre en bêtises. »

— En bêtises ? Et que se passera-t-il s'ils nous trouvent et nous attaquent alors que nous sommes incapables de nous défendre ? »

Je lui montrai alors mon nez, qui restait si parfaitement et si typiquement celui d'un rongeur même dans ma forme d'homidé.

« Un rat, ça sait sentir le danger. Tu as déjà entendu parler d'un rat qui ne sait *pas* quand quitter le navire ? Nous autres les rats, nous avons un nez qui sait renifler les tuiles et les embrouilles à des kilomètres. »

Une fois n'est pas coutume, je triomphai à force de logique et de raison. Ghunbari reprit sa forme homidée : celle d'une jeune femme athlétique au regard plein d'espoir, toujours prête à se battre contre n'importe qui et n'importe quoi pour

protéger un présent et un avenir perpétuellement incertains. Plus de fourrure, mais des vêtements et des tatouages aux motifs tribaux. Des gouttes de sueur perlaient de son crâne rasé : elle y passa ses mains pour les essuyer, mais la douleur provoquée par ce simple geste la fit grimacer. Sur sa jambe droite se trouvaient deux vilaines plaies, résultat de sa rencontre avec les fläiels.

« Je ne le sens pas, mais je sais que ça sent le roussi, Manny.

— C'est le poison, ça : il te pousse à courir jusqu'à l'épuisement, il te paralyse et, enfin, il te rend complètement dingue. Je lui tendis la main pour l'aider à se glisser dans l'abri de fortune. Repose-toi un peu et tu seras rétablie en un rien de temps. »

Dès qu'elle eut répondu à ma main secourable, je fis usage du don que m'avait accordé Mère-Ratte pour nous fondre dans le peu d'obscurité que nous avions trouvé. Il est bien difficile de me trouver quand je veux me cacher, mais Ghunbari ne pouvait, en raison de sa nature, être dissimulée aussi facilement que moi. Ce n'était pas ça qui allait nous protéger des monstres qui rôdaient dans ce désert, mais le menu fretin, lui, ne viendrait pas nous importuner avant un bon moment.

Je fouillai le fond de mes poches. Grâce au don de Mère-Ratte, cela revenait à farfouiller dans une malle pleine de bric-à-brac oubliée dans un coin de grenier. On ne peut jamais savoir ce qu'un homme-rat trimballe, surtout quand il est préparé. Chez les rongeurs, rien ne se perd et tout se recycle, n'est-ce pas ?

Mettre la main sur la fiole et en purifier le contenu par un sort fut l'affaire d'un moment. L'eau

était censée être potable, mais on n'était jamais trop prudent, et pour un change-forme, l'eau filtrée est la meilleure des médecines.

« Gorgée par gorgée... Lentement. T'auras du mal à encaisser le choc si tu bois tout d'un coup. »

Ghunbari but le contenu de la fiole en maugréant.

« Tu sais, Manny, je sais comment survivre dans le désert. Pas besoin de ressasser des évidences parce que tu as du mal à te taire, hein ? »

La blessure suppurait déjà et puait le Ver. Si le poison parvenait à se frayer un chemin jusqu'à son cœur, alors c'en serait fini d'elle et le désert serait sa tombe.

« Je ne vais pas te mentir, Ghunbari. Ça va faire un mal de chien. Mais tu es courageuse, hein ? »

À vrai dire, les Massaï sont incomparablement plus courageux que je ne saurais l'être. Ils vivent au cœur de Gaïa, là où le Kaos prospère et où le faible a si peu sa place qu'il n'a même pas l'occasion de pousser un cri. Ghunbari se contenta de hocher la tête et de se préparer à l'inévitable.

« Fais ce que tu as à faire. Nous devons récupérer la mallette avant qu'ils atteignent Malféas. »

Je repris la fiole et me mis à asperger sa blessure avec ce qui restait d'eau. On aurait pu croire que c'était de l'acide lorsqu'elle frappa la marque du Ver avec un crépitement. Ça devait faire un mal de tous les diables, mais la stoïque Ghunbari se contenta de grogner tout en essayant d'étouffer ses pleurs. Le commun des mortels n'aurait pas pu supporter une telle douleur. Elle était physique, mais aussi spirituelle: toutes les sensations qui la constituaient étaient reliées au souvenir de quelque chose qui ne serait jamais plus. Je plaçai mes doigts de part et d'autre de la plaie et

j'appuyai dessus comme si j'avais eu l'intention de faire éclater un vilain bouton. Le venin avait infecté l'ensemble de la blessure, empêchant toute cicatrisation. L'embêtant dans tout ça, c'était que si je n'arrivais à la distraire pendant que je m'occupais de la plaie, c'était elle qui risquait de m'en infliger une.

« Pourquoi as-tu accepté la mission de Vive-Peine ? À quoi bon aider les Crocs d'Argent ? »

— Kisasi a dévoilé la vérité à tous les Ajaba. »

Chaque mot qu'elle murmurait était comme un acte de résistance face à l'insupportable douleur.

« Nous voulions éliminer les faibles pour que les forts puissent prospérer. Dans notre arrogance, nous n'avons pas su voir que c'est notre raison d'être à tous qui fait notre force. Ce que l'Ahadi nous promet, c'est un retour à ce que nous étions au commencement. Nous devons nous allier aux loups et à tous les autres pour contrer le Ver. La seule manière d'y arriver, c'est de leur montrer que nous faisons de bons alliés dans cette guerre. »

Je restai concentré sur ma tâche, continuant à nettoyer la plaie et à en extraire le venin. Le pouvoir de Mère-Ratte en avait déjà aidé plus d'un, mais nous étions trop près de Malféas pour recevoir l'aide d'esprits bienveillants.

« Et les loups n'ont rien à faire dans un désert. »

Ghunbari se fit moqueuse.

« Les Crocs d'Argent craignent cet endroit tout autant que nous. Pourquoi t'es-tu proposé pour cette expédition ? Tu n'as rien d'un guerrier, Manny Sideways. J'ai eu l'occasion de croiser le fer avec des assassins parce que nos intérêts divergeaient, et je sais pertinemment que ce n'est pas votre genre d'aider les étrangers. »



— Je suis un voleur, Ghunbari. On n'a pas besoin de moi à la maison, alors faut bien que je parte à l'aventure si je veux mériter ma triste réputation. En plus, à la base, je suis un homidé, et mes congénères n'aiment guère les humains en ce moment. Même ceux qui sont de leur sang. J'essaye de m'en sortir comme je peux.

— On ne peut pas rester ici éternellement, Manny. Si le convoi atteint Malféas, nous ne mettrons jamais la main sur la valise. »

Même quand ils en ont foulé le sol, même si l'Umbra continue de leur coller à la peau, les jeunes ont toujours du mal à appréhender ce qu'est véritablement l'Umbra.

« Ici, pour mesurer une distance, on ne compte pas le nombre de pas entre un point A et un point B ; l'endurance est ce qui mesure les voyages. Comme nous, le convoi doit subir et souffrir. Le Ver est impitoyable, même envers les siens. Comme nous, ils sont livrés à eux-mêmes, et doivent assumer les conséquences de leurs actes.

— Tu penses qu'on peut les rattraper ? » me demanda Ghunbari.

C'était une guerrière indomptable, et elle était encore assez jeune pour voir le verre toujours à moitié plein et envisager une victoire. Je ne voulais pas refroidir son ardeur. Nous en aurions bien besoin pour la suite de notre mission.

« Grâce à toi, nous avons déjà franchi la première étape. Si nous avons trouvé le moyen d'éviter ce combat, nous les talonnerons déjà. À l'heure où je te parle, ils ne doivent pas être si loin de nous que ça.

— C'est toi l'expert. Qu'est-ce qui nous attend après ça ? »

J'aurais préféré qu'elle soit dans de meilleures dispositions avant d'aborder le sujet, mais on n'a parfois pas d'autre choix que de serrer les dents et de faire face au problème, peu importe comment il se présente.

« Les épreuves, ça arrive toujours par groupe de trois. Je ne sais pas pourquoi, mais aussi fou que ça puisse paraître, ça semble être une loi fondamentale et intangible de l'univers. Nous avons survécu à la moins difficile, c'est-à-dire aux horreurs qui sont le lot commun d'êtres tels que nous.

— La moins difficile, hein ?

— Ensuite, nous devons affronter le mal que nous avons infligé aux autres, métaphoriquement ou non. »

Ghunbari haussa les épaules.

« Ça n'a pas l'air si terrible, comparé à ce qui m'a mordu.

— Tout dépend de ce que pense le faible au moment où le fort l'élimine pour assurer la survie de l'espèce. J'appuyai encore un peu plus sur sa blessure pour faire valoir mon point de vue. J'imagine qu'ils sont peut-être un peu froissés. »

Elle grimaça, mais c'était du sang bien rouge et non de la bile noire qui coulait désormais de la plaie.

« Ça fait bien des actes à justifier. Si c'est ça la deuxième épreuve, alors quelle est la troisième ?

— Tout ce qu'il y a de pire qui se tapit au fond de nous ; tout ce que nous avons épargné au monde, que nous avons su contenir par la grâce de Gaïa ou par chance. »

Ghunbari se risqua à jeter un coup d'œil hors de notre abri rocheux pour contempler l'étendue désertique.

« Et ceux que nous pourchassons, que leur arrive-t-il ? Comment ces monstres peuvent-ils bien survivre à ce genre d'épreuve ?

— Des hommes sans ombre et sans âme, voilà ce que demande Malféas.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils ne survivent pas à cet endroit. Atrocité les transforme, et fait d'eux le genre de créatures dont le Ver a besoin.

— Ce qui veut dire ?

— Des êtres dociles, capables de croire ou de faire n'importe quoi, pourvu que cela apaise un tant soit peu leurs souffrances. C'est la raison pour laquelle les loups n'ont pas été capables d'effectuer cette mission. C'est pour ça que nous avons été choisis. Nous, nous sommes prêts à tout pour réussir, même à devenir dingues, si nous estimons que ça en vaut la peine. »

Les traces de nos ennemis avaient depuis longtemps cessé d'être fraîches lorsque nous fûmes suffisamment rétablis pour reprendre la route à un rythme plus soutenu. Ghunbari reprit sa forme de crocas tacheté et se mit à renifler le sol avec ardeur. Cela aurait amplement suffi si ce que nous poursuivions était fait de chair et de sang, mais, en entendant ses grognements et ses halètements, je pouvais deviner que les fläiels avaient réussi à dissimuler les traces de leur passage.

Quand un navire fait naufrage, vous avez deux solutions : vous jeter à l'eau ou ranger les chaises longues sur le pont.

« J'espérais qu'on n'en arriverait pas là, mais vu les circonstances et l'absurdité de notre situation... »

Je me remis à fouiller fiévreusement le fond de mes poches jusqu'à mettre la main sur mon fétiche

de la dernière chance, que nous autres rats appelons justement l'« Os chanceux ». Bien que nous ne comptions que sur nous-mêmes pour nous en tirer, Mère-Ratte nous a néanmoins enseigné cette astuce ; l'utiliser, c'était encourir le risque de lui être redevable.

Dès que mes doigts avides et potelés se refermèrent sur le fétiche, je pris ma forme de rongeur. C'était une vieille phalange accrochée au bout d'une lanière de cuir avec un côté aussi tranchant qu'une lame de couteau : exactement ce qu'il nous fallait pour couper aux conneries et trouver notre chemin.

« Maîtresse des voies secrètes, Mère-Ratte, viens en aide à ce vieux rongeur fouineur. Aide-le à mettre la patte sur ces fils de chien avant qu'ils ne nous échappent ! »

L'os se mit à tressaillir et osciller, comme animé d'une volonté propre, ignorant aussi bien mon existence que celle de la gravité. L'une de ses extrémités pointa dans la direction qu'avait probablement prise le convoi.

« La réussite de notre mission repose sur un vieil os ?

— Tu as une meilleure idée, Petit-Nuage-de-Pluie ? »

Je penchai la tête et dressai l'oreille, affichant un rictus de rongeur de la plus belle eau. Avait-elle été surprise que je sache la signification de son nom ? En tout cas, elle n'en montra rien.

« Parfois, il faut franchir un précipice pour savoir ce qui se trouve de l'autre côté.

— Et c'est comme ça qu'on se perd pour de bon.

— Est-ce que quelqu'un a parlé de s'en sortir ? »

La crocas grogna en signe d'approbation et s'accroupit pour se mettre à ma hauteur. Elle pencha



la tête en avant pour me laisser grimper sur elle et prendre place entre ses deux épaules velues et inconfortables. Je fis tourner une de mes mains en l'air comme un chapeau de cow-boy immaculé dans un western spaghetti de troisième zone. « Allons botter le train à ces fils de chien ! »

Ghunbari, et c'est tout à son honneur, se retint de planter ses crocs dans ma tête. Au lieu de ça, elle partit au galop à une telle allure qu'un vainqueur du Derby du Kentucky aurait été bien en peine de la suivre.

L'étouffante chaleur faisait scintiller comme des étoiles les confins du désert. Des nuages de poussière noire tourbillonnaient et se condensaient pour former des figures spectrales hurlantes et menaçantes. Dans la tempête, je vis apparaître devant moi mes frères et sœurs de l'Île du Navigateur avec les yeux injectés de sang, prêts à réparer les erreurs commises avec les humains. Leurs intentions étaient claires : nul ne survivrait à leur peste.

Les fantômes de l'Umbra étaient animés par l'envie d'en découdre et entourés par des meutes piaffantes et écumantes d'Ajaba, mûrs pour le massacre et prêts à pourfendre sans pitié les faibles. Faibles et sans défense, les humains périrent les premiers sous les griffes de mes parents spectraux. Puis, ce fut au tour d'autres change-formes de succomber sous leurs griffes et leurs crocs : les Gurahl, parce qu'ils ont oublié le nom de Gaïa ; les Simba et les Khan, coupables d'être devenus aussi aveugles et timorés que les loups ; enfin, la puissante Nation garou tomba, une tribu après l'autre.

Leur rage et leur haine semblaient inextinguibles. Un seul mouvement de renoncement face

à leur dévorante soif de meurtre et ils deviendraient réels. Le vague souvenir de notre proie et la perspective du butin furent tout ce qui nous permit de ne pas rester pour assister au massacre. J'avais depuis longtemps abandonné l'idée de me venger de torts passés, mais Ghunbari, elle, était une Ajaba de l'Aube, née de la Rage et de la rancune ; la vengeance était inscrite au cœur de son être. Elle parvint partout à résister à sa soif de représailles et à son envie de prouver sa valeur au combat. Son espèce avait été presque entièrement balayée de la surface de la Terre. N'était-ce pas le signe de la désapprobation de Gaïa ? C'est ce que j'avais déjà entendu tant de fois dans la bouche de ceux qui justifient toutes les sortes d'atrocités.

Elle poursuivit sa course en ligne droite à travers le massacre sans nom. Humains, félins, ours, loups et hyènes se mettaient en pièces, sanctifiant le sol de leur précieux sang. Plus Ghunbari faisait attention à ce qui l'entourait, moins elle courait vite.

« Ce n'est pas réel », me forçai-je à dire pour lui donner du courage. « Continue de courir.

— Mais ça pourrait l'être. Voilà ce que ceux de mon espèce ont fait et ce que ceux de la tienne ont fait... Tous coupables. Nous avons tous échoué.

— Et par la grâce de Gaïa, nous aurons encore la chance de pouvoir échouer à l'avenir. Voilà pourquoi nous nous battons. C'est toi-même qui l'as dit. Pour montrer à tous que l'Ahadi est autre chose qu'une promesse vaine faite par une fille qui s'est bercée d'illusions.

— C'est si... C'est trop...

— Si c'était si facile que ça, on n'aurait pas besoin de Kisasi... ou de toi. »

Nous parvînmes tant bien que mal à tenir bon, marchant péniblement en direction des confins de l'univers, vers Malféas. Le nuage de poussière finit par se dissiper et Ghunbari accéléra tout en maintenant le cap.

Puis, ce fut au tour de la chaleur de se dissiper, tandis que tout autour de nous devenait nuances de gris et teintes sombres. Plus le temps s'allongeait et plus le lointain paraissait étincelant.

« Nous approchons la frontière de Malféas. »

Vous savez ce qui fait rire une hyène ? Moi je sais : l'odeur d'une proie qui se rapproche.

Nous rattrapâmes le convoi maudit dans une vaste étendue de cendres et d'os calcinés. Je descendis du dos de Ghunbari et je sortis ma dague. Elle se rua tête baissée dans la bataille, se frayant un chemin à coup de crocs et de griffes parmi les flaëls. Quand elle se retrouva cernée par ses derniers, elle prit sa forme de type hyénidé, un colosse carnivore, une déesse de la mort sur pattes, deux fois plus grosse qu'un ours et dix fois plus forte. Elle rit une nouvelle fois, mais d'un rire tonitruant, bruyant comme une volée de cloches taillées dans des éclats de verre, bruyant comme des rêves qui se brisent sous le poids du désespoir.

Ils étaient obligés de combattre alors qu'ils touchaient au but et ils tentaient de s'enfoncer plus avant dans Malféas avec le fol espoir de nous semer. Nos plus sombres instincts s'éveillèrent, et la fièvre du sang s'empara de nous. Ghunbari se battait autant avec ses crocs étincelants qu'avec son couteau kukri à la lame noire. Les flaëls hurlaient, criaient et rendaient l'âme.

D'étranges murmures s'élevaient au loin ; il ne fallait vraiment pas s'attarder ici. Le dernier flaël

avait passé autour de son cou une chaîne en argent à laquelle pendait une mallette en métal brillant. Il tenta de s'échapper dans la brume, mais Ghunbari le soulagea de son fardeau et de sa tête avec une déconcertante facilité.

Elle souleva la mallette, mais ne l'ouvrit pas.

« On peut au moins être sûr d'une chose: ce qui est à l'intérieur possède une grande puissance, sinon, les flâiels n'auraient pas voulu mettre la main dessus.

— On peut en effet le supposer.

— Pourquoi devrait-on le donner aux Crocs d'Argent? demanda Ghunbari.

— Tu connais la réponse à cette question. »

Elle renifla la mallette.

« Je pourrais faire avancer la cause de l'Ahadi; le pouvoir qu'elle renferme lui serait fort utile. »

Je secouai la tête.

« Qui a le pouvoir n'a pas forcément la sagesse nécessaire pour en faire bon usage, pour ramener la paix. Kisasi a essayé de nous montrer une voie meilleure.

— Tu crois en l'Ahadi ?

— J'ai déjà été au bord du gouffre; je sais même ce qu'on peut ressentir lorsqu'on le franchit. Pour une fois, j'aimerais bien essayer quelque chose de nouveau: faire ce qui est juste.

— C'est la troisième épreuve, n'est-ce pas ?

— Oui, toutes ces horribles choses qu'on peut être capable de faire avec les meilleures intentions du monde. »

Elle me passa la mallette.

« Garde-la. Je t'escorterai, comme promis. »

Des bêtes immondes et des monstres informes que même la plus dérégulée des imaginations ne



pouvait concevoir apparurent au loin, dans le brouillard de cendres, pleurant leurs semblables et rassemblant leurs forces en vue d'une contre-attaque.

« Ce n'est pas fini, mon vieux. Nos amis sont sur le point d'avoir des renforts et je ne me sens pas de devenir un nouveau Custer.

— La peur et la haine ne nourrissent pas leur homme. L'espoir tient mieux au ventre. À nous de décider de ce que nous allons manger. »

Ghunbari fit la sourde oreille à l'appel de Malféas. Gaïa l'avait bénie comme nul autre. Ça allait être une sacrée affaire de reprendre contact avec la réalité, mais, au fond de moi, j'avais la certitude que nous y arriverions.

# La voie des dénouements

PAR BILL BRIDGES

**L**E SENTIER SE rétrécit et le sol se fit instable. Tom marchait avec précaution sur la corniche quand son pied glissa sur du gravier, alors qu'il cherchait un appui, et il resta suspendu au-dessus du vide, dans le vent froid. Il n'eut que le temps de se rattraper et de se plaquer contre la paroi de la grotte, mais ce faisant, la torche lui échappa. Elle alla frapper de l'autre côté et plongea dans les ténèbres, son faisceau tourbillonnant dans toutes les directions. La surprise lui coupa le souffle tandis que la lumière accrochait le visage de Maggie Deux-Femmes. Ses yeux étaient comme deux lunes jumelles fixées sur lui. L'obscurité en contrebas dévora le rayon lumineux de la torche, éclipçant son regard.

*Des yeux de chat*, pensa-t-il alors qu'il s'immobilisait sur l'étroite corniche de la grotte à présent plongée dans le noir absolu. *Une illusion d'optique.*

« Est-ce que ça va, Dr Bedford ? Attendez un instant, j'allume ma torche. »

Il l'entendit farfouiller dans sa poche. Elle attrapa une lampe frontale à piles et la lueur crue des DEL

balaya l'espace exigü de la caverne. Tom soupira de soulagement.

«Oui, ça va. Merci pour la lumière, ce fichu truc m'a échappé des mains.

— Ce n'est plus très loin de toute façon. Encore quelques virages. »

Il hocha la tête même s'il savait bien qu'elle ne le verrait pas. Elle s'était déjà retournée pour suivre la corniche. La torche, qu'elle avait fixée sur son front, s'agitait tandis qu'elle se dandinait devant lui. Il inspira et la suivit prudemment.

Après ce qui lui sembla une éternité, mais qui ne dut pas représenter plus de dix minutes, elle mit le pied sur le sol de la caverne, puis se retourna et lui tendit la main. Il la prit et remercia Maggie d'un signe de tête, tandis qu'il la rejoignait sur le plancher des vaches.

« Dieu merci, enfin la terre ferme.

— On reste au sol à partir d'ici. »

Elle s'avança dans la salle qui s'élargissait et Tom la suivit.

« C'est honteusement hors des sentiers battus, Maggie. Êtes-vous sûre que nous ne nous sommes pas égarés ? »

Il ne vit pas son sourire, car elle lui tournait le dos, mais il pouvait l'entendre dans sa voix.

« Nous foulons pratiquement la découverte, là. »

La découverte. Le vieux site indien pour lequel il avait fait tout ce chemin, dans ce réseau de grottes dangereux et non cartographié le long de Cave Ridge, dans la région des lacs du détroit de Puget<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le détroit de Puget est un bras de mer de l'Océan Pacifique situé dans l'état de Washington. Il compte de nombreuses ramifications, qui forment plusieurs chenaux et baies entourant des îles, ainsi que plusieurs péninsules. C'est dans cette région que se trouve la ville de Seattle.

Parce qu'il voulait le voir de ses propres yeux.

Maggie Deux-Femmes était une Salish du littoral<sup>2</sup>. Elle avait servi de guide à différentes équipes de fouilles archéologiques le long de la côte nord-ouest du Pacifique, et avait la réputation de pouvoir dénicher des coins que les professionnels n'arrivaient pas à localiser. Tom soupçonnait certains d'entre eux d'être en fait des secrets de tribu bien gardés, et s'imaginait qu'elle avait convaincu les anciens d'une manière ou d'une autre de la laisser les révéler. À l'évidence, elle était plus qu'un simple guide dont on louait les services. Ses découvertes uniques éclairaient d'un jour subtil et nouveau les recherches menées sur les Indiens du Nord-Ouest.

Elle était apparue deux jours plus tôt dans le bureau de Tom à l'université, et lui avait laissé entendre qu'elle pouvait le conduire sur les lieux d'une « grande découverte ». Le genre de trouvaille « qui vous assurait une carrière ». Elle avait refusé d'en révéler davantage et lui avait fait promettre le secret, en lui disant que si jamais il en parlait à qui que ce soit, elle nierait tout en bloc et jurerait qu'il était un gros affabulateur.

« Pourquoi moi ? avait-il demandé. Pourquoi pas le Pr Chittick ? Il est plus qualifié.

— Sans doute, mais vous connaissez mieux les légendes. J'ai lu votre article sur les contes de Lapin. Vous avez une bonne compréhension de ce farceur.

— Mais elles sont pour la plupart originaires de la côte est. Comment pourraient-elles s'appliquer à un site du Nord-Ouest Pacifique ?

---

<sup>2</sup> Branche de la population Salish dont le territoire recouvre la majeure partie des bassins des détroits de Géorgie, de Juan de Fuca et de la baie de Puget.

— Vous verrez bien », avait-elle répondu en souriant de toutes ses dents.

En la voyant faire, il n'avait pu s'empêcher de penser à un chat qui venait d'avaler un canari.

Maggie s'arrêta devant lui et désigna un point sur sa droite.

« Hé, elle fonctionne toujours. »

Sa lampe torche avait roulé jusqu'au fond de la caverne et éclairait à présent la roche suintante.

« Attendez une seconde », dit-il en se dirigeant vers la paroi.

Alors qu'il se penchait pour la ramasser, il remarqua des gravures dans la roche et retint son souffle.

*Des pétroglyphes, ici ?*

Il n'avait jamais entendu parler de pétroglyphes de Salish du littoral faisant leur apparition aussi loin à l'intérieur des terres, et encore moins dans des grottes. Tous ceux dont il avait connaissance se trouvaient sur des rochers en extérieur.

« Je vous avais bien dit que c'était une grande découverte », dit Maggie juste dans son dos.

Il avait été tellement absorbé par sa trouvaille qu'il ne l'avait pas entendue approcher.

« Mais ce ne sont pas ceux-là que je veux vous montrer. Ils sont là-bas. »

Elle le tira par le bras vers l'endroit d'où elle venait. Il se releva de mauvaise grâce et sa torche éclaira des silhouettes encore plus étranges.

« Je ne les connais pas, ce ne sont pas des animaux. Des guides spirituels, peut-être ? Comme ceux de Nanaïmo<sup>3</sup> ?

---

<sup>3</sup> Ville de Colombie-Britannique située sur l'île de Vancouver, à l'ouest de cette métropole, et séparée d'elle par le détroit de Géorgie.

— Probablement. Allez, je veux que vous entriez là-dedans.

— Là-dedans où ? Une autre grotte ?

— Hmmm... plus ou moins, oui. »

Maggie se tenait devant une paroi, dans laquelle il vit une petite dépression couverte de gravures du sol au plafond.

« Regardez ça, d'accord ? »

Tom s'approcha et ses doigts glissèrent sur les motifs.

« Bon Dieu, Maggie. Je n'ai jamais rien vu de tel. C'est comme un... un totem gravé à même la roche.

— C'est ce que je pensais aussi. Vous pouvez le déchiffrer ?

— Quoi ? Moi ? Je n'en sais rien. Je n'ai aucune idée de qui a bien pu le mettre là ou de l'âge qu'il peut avoir. C'est certainement un faux. Je veux dire... des pétroglyphes dans une caverne ? Ça ne peut pas être vrai.

— Faites-moi confiance. Voyez ce visage tout en bas ? C'est un lynx. Ça se voit aux oreilles et aux moustaches. »

Tom regarda l'étrange silhouette, située le plus près du sol.

« Je crois que vous avez raison. C'est une bonne hypothèse.

— Et celui au milieu ?

— Un lapin, bien sûr. Regardez ces oreilles et cette grimace. Mais... cela prouve malheureusement que ça ne peut pas être un original. Je n'ai jamais vu ce genre de gravure de lapin. J'en ai vu une qui y ressemblait, à l'extérieur d'une maison longue, mais pas dans une grotte. Ce n'est certainement pas un artefact de la tribu des Salish du littoral.



— Non, pas une tribu salish, acquiesça Maggie. Une tribu complètement différente. Et ça, tout en haut ?

— Un ours ? Ça pourrait être ça. J'en ai déjà vu des comme ça avant.

— Alors, ça signifie quoi pour vous ? Le lapin, je veux dire. Quelle est sa relation avec les lynx et les ours ?

— Pour un Salish du littoral ? Je n'en ai pas la moindre idée, Maggie.

— Oubliez ces foutus Salish du littoral ! Vous avez écrit un article entier sur les histoires de Lapin. Il doit bien y avoir un truc sur les lapins et les lynx ? Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus et ça ne veut rien dire du tout ! Foutu idiot de Lapin !

— Oh là, Maggie, du calme. D'où vient cette impatience ? Rien ne presse. De ce que j'en sais, ce truc ne va pas s'éroder de sitôt. Si c'est un original – et c'est un gros si –, nous pourrions l'étudier autant qu'il nous plaira. Dès que nous aurons ramené une équipe d'étudiants pour nous aider. Nous aurons besoin de projecteurs, évidemment.

— Je me fiche de ça ! s'exclama-t-elle, agitant les bras alors qu'elle se mettait à marcher de long en large. J'ai *besoin* de résoudre cette énigme maintenant ! Vous comprenez ça ? J'aurais déjà dû trouver la solution ! Mais oh non – il a pas pu s'en empêcher, il fallait qu'il emploie la magie de Lapin. Il savait que ça me distrairait. Putain de foutu système de sécurité. »

Tom considéra Maggie, bouche bée.

« Mais *de quoi* parlez-vous ? »

Elle s'arrêta de gesticuler et sourit.

« N'y prêtez pas attention. C'est juste, heu, un truc de *kusiut*. Faites comme si je n'avais rien dit. »

Tom hochait lentement la tête. Les *kusiut* étaient autrefois une société secrète de Bella Coola<sup>4</sup>, dont les membres prétendaient posséder des pouvoirs magiques, et l'on avait découvert certains sites de pétroglyphes dont l'existence ne devait être révélée qu'à ses seuls initiés. Maggie semblait insinuer qu'ils se trouvaient sur un de ces sites, ce qui expliquait peut-être pourquoi elle était si sûre que tout était authentique. Si une société *kusiut* avait survécu, ce qu'il avait du mal à croire, alors peut-être aussi en faisait-elle partie.

«Donc... les lapins, dit-il en se détournant de Maggie pour regarder la gravure. Laissez-moi réfléchir. Il y a une légende chez les Nez-Percés qui raconte que Coyote a poussé Lynx à tuer les petits d'Ours. Fou de rage, ce dernier s'est lancé à la poursuite de Coyote, mais celui-ci s'est montré plus malin que lui. L'histoire se finit avec Coyote se régaland de viande d'ours à la lueur d'un feu de camp.

— Je la connais, mais elle ne parle pas de Lapin.

— Heu, d'accord.»

Il fouilla dans sa mémoire.

«Il y a aussi un conte micmac assez complexe qui raconte que des loups auraient payé Lynx pour qu'il chasse Lapin. Mais Lapin aurait été le plus malin, sauf à la fin quand Glouscap<sup>5</sup> a dû intervenir pour le sauver.

---

<sup>4</sup> Ville canadienne de Colombie-Britannique située le long du bras nord du détroit de Burke. C'est là que Alexander Mackenzie a atteint l'Océan Pacifique, devenant ainsi le premier Européen à avoir traversé le continent nord-américain d'est en ouest.

<sup>5</sup> Créature de la mythologie abénaquise, née avec Malsumis de la poussière sur la main de Tabal-dak, l'être créateur. Glouscap (ou Gluskab) montra aux humains comment chasser, pêcher, construire des abris, et leur enseigna tout le reste du savoir abénaqui en matière d'art, d'invention et de science. Son départ met fin à cet Âge d'Or. Selon certains Abénaquis, Glouscap serait fâché, car l'homme blanc n'obéit pas à ses lois.

— Ouais, ouais, marmonna-t-elle en agitant les mains avec impatience. Tout le monde la connaît, celle-là. Bien sûr, les loups ne se font jamais prendre, pas vrai ? C'est toujours la même histoire. Rien d'autre ? Il doit y avoir un indice quelque part que je n'ai pas vu. »

Tom haussa les épaules.

« Il y a une légende chez les Cris à propos de certains enfants de Lynx qui auraient tué Achaanwaapush, le lapin cannibale. »

Les yeux de Maggie s'agrandirent et elle s'immobilisa.

« Lapin cannibale ? Je ne la connais pas. Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Eh bien, les parents lynx quittent leur village pour chasser et laissent leurs enfants seuls. Achaanwaapush arrive, passe la tête dans leur tipi et leur demande de gratter son dos. Il a l'intention de les tuer et de les manger ensuite. Ils acceptent et lui caressent le dos avec leurs pattes, mais n'utilisent pas leurs griffes. Il s'impatiente et exige qu'ils se servent de leurs griffes, parce que son dos le démange vraiment à présent, et il obtient ce qu'il veut. Ils le pèlent de haut en bas et le font cuire sur le feu, puis le donnent à manger à leurs parents quand ils rentrent. »

Maggie se mit à rire.

« Oh putain. Ça crève les yeux ! Ce lapin pensait que je me ferais avoir ! Tout ce dont j'ai besoin, c'est de griffes ! »

Elle avança les mains vers la gravure. Sans s'en rendre compte, Tom se couvrit la bouche, étouffant un cri. Il tomba en arrière, fixant avec effarement les mains de la jeune femme qui *se changeaient* lentement

en une paire de pattes couvertes d'une épaisse fourrure, et ce qui était auparavant ses doigts arborait maintenant dix griffes acérées.

Elle leva les pattes, frotta ses griffes contre la tête du lapin et à la plus grande horreur de Tom, elles s'enfoncèrent dans la pierre et y tracèrent de profonds sillons.

C'est alors que le mur s'ouvrit. Comme une porte tournant sur ses gonds, la roche pivota simplement vers l'intérieur et dévoila une nouvelle caverne.

« Je te tiens », dit Maggie alors que ses mains reprenaient forme humaine.

Elle se pencha légèrement pour passer le seuil, s'arrêta à mi-chemin et se retourna vers lui.

« Alors, vous venez ? Il doit y avoir d'autres runes de Lapin à l'intérieur et j'aurai encore besoin de votre expertise. »

Tom resta planté à la regarder se faufiler dans les ténèbres plus profondes de la caverne intérieure, la lumière de sa lampe frontale avait déjà disparu. Il ouvrit et ferma la bouche trois fois de suite, essayant de dire quelque chose, mais son cerveau n'arrivait pas à penser de manière cohérente. Finalement, il souleva sa torche et se pencha pour se dandiner à la suite de Maggie.

Elle se tenait dans une pièce circulaire et bougeait lentement la tête de gauche à droite, les yeux fixés au plafond. Dans la lumière de sa lampe se dessinaient d'autres scènes, qui ressemblaient plus à des peintures qu'à des gravures.

« Maggie, dit-il en regardant les pétroglyphes. Qu'est-ce que vous êtes ?

— Ce que je suis ? Elle rit nerveusement. Ça veut dire quoi ? C'est juste moi, cette bonne vieille

Maggie Deux-Femmes. Hé, vous croyez que c'est un autre lapin, là ? »

Elle désigna une forme aux grandes oreilles et au sourire démoniaque, qui avait l'air de tracer une piste en lançant des morceaux d'écorces devant elle.

« Oui, ça c'est clairement Lapin. Vous n'avez pas répondu à ma question. »

Elle soupira.

« Je suis Qualmi. Nous ne sommes pas comme vous. »

Il fronça un sourcil.

« De Snoqualmie ? Je pensais que vous veniez de Bella Coola. Et puis ça veut dire quoi ces conneries : "Nous ne sommes pas comme vous" ? »

Elle se retourna et plongea son regard dans le sien. La lumière de sa lampe frontale le fit cligner des yeux.

« Je ne veux pas dire ça comme ça, Tom. Je sais que vous faites partie des bons. Les vôtres vous ont élevé de la bonne manière. »

Elle haussa les épaules et s'assit sur le sol de la caverne vide.

« Mais non, je ne parle pas de Snoqualmie. Ils sont humains. Je veux dire Qualmi. Le peuple lynx. »

Tom s'assit à côté d'elle et secoua la tête.

« Je n'ai jamais entendu parler de cette tribu. Ou alors c'est votre *kusiut* ? La société secrète. »

Elle sourit.

« Heu... non. C'était un bobard, pour vous faire lâcher l'affaire. De toute façon, je savais que je devrais vous en parler tôt ou tard. Je me suis emportée tout à l'heure, avec les griffes.

— Ouais, et c'est de ça que je parle. Vos... griffes. Je croyais avoir rêvé, mais non, c'est arrivé. Comment faites-vous ? »

Elle haussa à nouveau les épaules.

« C'est ce que nous faisons. Quand j'ai parlé du peuple lynx, c'était ce que je voulais dire. Nous sommes humains et lynx, et aucun des deux. Je suis un chat-garou. »

Tom se mit à rire.

« Ouais, bien sûr. Non, mais en vrai, comment avez-vous fait ? »

Maggie se releva.

« Aidez-moi à me sortir du pétrin suivant et je vous le dirai. Vous voyez, j'étais vraiment dans la mouise, je n'arrivais pas à trouver comment ouvrir la porte extérieure. Je savais que c'était une énigme – mon peuple aime les énigmes –, mais je n'arrivais pas à la résoudre. Pour une raison que j'ignore, les esprits-lapin ont brouillé le don que j'ai pour déchiffrer les énigmes. J'avais besoin de votre mémoire, de l'histoire du lapin cannibale. »

Tom se leva à son tour et ôta la poussière de son pantalon.

« OK, je vais vous filer un coup de main. Je pars du principe que c'est une sorte de cérémonie d'initiation bizarre que votre "tribu" me fait subir. Mais je suis joueur. Alors, c'est quoi, la suite ? »

Maggie désigna la peinture du lapin.

« Je dois ouvrir la porte intérieure et ça, c'est l'indice. Je pense que ça a quelque chose à voir avec l'autre histoire dont vous avez parlé, dans laquelle Lynx chasse Lapin sous de nombreuses guises. »

Il hocha la tête.

« Celle dans laquelle il utilise ses pouvoirs *m'téoulin* pour s'échapper encore et encore.

— Exact. Ça me rappelle une histoire à propos de Lapin... il balance des morceaux d'écorce



en l'air et saute sur eux pour ne pas laisser de trace.

— Mais Lynx a tourné autour de la hutte vide de Lapin en cercles de plus en plus grands, puis a fini par flairer sa piste. »

Elle se jeta à son cou.

« Je pourrais vous embrasser ! »

Elle s'éloigna d'un bond et courut au centre de la pièce.

« Les cercles ! C'est ça. Le Goulet est trop épais ici, cette magie est ancienne et puissante. Mais les cercles, comme dans cette vieille histoire... Il suffit de continuer jusqu'à ce que je trouve la piste !

— OK, dit-il en levant les mains. Si c'est le jeu... Donc qu'est-ce que je fais pendant que vous tournez en rond comme un derviche ? »

Maggie le regarda et sourit avec espièglerie d'une oreille à l'autre.

« Vous marchez juste derrière moi et vous me serrez la main. Fort. *Ne me lâchez surtout pas la main.* Je ne serai peut-être pas capable de vous rattraper. »

Tom haussa les épaules et se plaça derrière elle, prenant sa main.

« Dites, il y a une récompense pour ça, non ? Vous allez m'initier à votre *kusiut*, c'est ça ? »

Elle sourit et secoua la tête.

« Pas exactement. Mais je vous promets qu'à la fin, vous saurez exactement qui vous êtes. »

Il sourit à son tour et leva les yeux au ciel.

« Énigmatique. Super. D'accord, on fait ça.

— Encore une chose. Un service. Là où on va... bon, j'ai un plan. Mais ça peut merder. Si j'ai l'air vraiment désorientée, genre complètement à l'ouest, il faut que vous me disiez quelque chose. D'accord ?

— On peut faire ça, je suppose.

— Dites simplement ces mots, OK ? »

Tom soupira.

« Je vous fais bien rire, hein ? Bon, quels mots ?

— Quoi de neuf, docteur.

— Vous rigolez. Je pensais que vous étiez allergique aux lapins.

— À la *magie* de Lapin, oui, répondit-elle en haussant les épaules. J'espère guérir le mal par le mal. Allons-y. »

Elle commença à marcher, traçant une spirale de plus en plus large, humant l'air à chaque pas. La torche de Tom était pointée vers le sol et celle de Maggie tournée dans l'autre sens, mais pendant un instant, les ombres semblèrent dessiner des moustaches sur ses joues.

« Ah ah ! s'écria-t-elle. Accrochez-vous. Je la sens. L'odeur. C'est du lapin, c'est sûr. Maintenant, on traverse. »

Tom sentit le sol se dérober sous ses pieds et son estomac se révolta à ce soudain changement. Puis il sentit à nouveau l'effet de la pesanteur et réalisa qu'il n'avait jamais quitté le plancher des vaches.

Mais la caverne avait changé. Ses parois luisaient à présent d'un feu intérieur lointain. Les peintures avaient disparu et il n'y avait plus que la roche unie. Il sentit une chaleur aussi lourde que moite l'entourer, et entendit le grondement profond et rythmé d'une plainte, comme une chaudière qu'on enclenchait et qu'on arrêta.

Il lâcha Maggie et tendit la main, sentit... des poils. Levant les yeux, il aperçut une grande peau d'ours tendue contre le mur. Alors qu'il tournait la tête pour en estimer la largeur, il sentit son estomac

se révulser à nouveau et un gémissement incontrôlable s'échappa de sa gorge.

Elle attrapa sa veste et le tira d'un pas en arrière.

« Ne bougez pas. Il est toujours en train de dormir. »

Tom frémit et recula un peu plus pour s'éloigner du grizzly géant, immense, énorme, titanesque, qui était roulé en boule juste à côté de lui sur le sol de la caverne et ronflait tranquillement.

Bien trop conscient du danger que représentait un quelconque volume, et tandis qu'il fixait toujours l'ours, il murmura :

« Bon Dieu, Maggie, mais c'est quoi, ce truc ? Cet... cet animal est *éteint*, bordel !

— Non, il n'est pas du tout éteint. Mais oui, ce sont à peu près les dimensions d'un ours des cavernes préhistorique. Et croyez-moi, ça n'est même pas dans sa forme bjornen. »

Les jambes de Tom se dérochèrent sous lui et il s'affala au sol. Le son se répercuta dans toute la grotte, mais l'ours ne bougea pas une oreille. Il se contenta de continuer à ronfler, avec un grondement lent, profond et sourd.

« Restez pile là où vous êtes, Tom. Ça fera très bien l'affaire. Vous avez vraiment intérêt à ne pas faire le moindre mouvement. »

Elle s'approcha de la créature sur la pointe des pieds et tendit l'oreille en plein vers ses naseaux.

« Qu'est-ce que vous faites ? Éloignez-vous de lui !

— Désolée, mais je n'ai pas le choix. Je suis venue ici pour le réveiller, pour qu'il se souvienne. J'ai volé une chanson ourse exprès pour ça. Maintenant, restez assis sans bouger pendant que je fais mon boulot. »

À nouveau, Tom ouvrit et ferma la bouche à plusieurs reprises, incapable d'articuler un son. Il finit par s'arrêter et se contenta de regarder Maggie contourner avec prudence l'imposante masse de l'ours endormi. Elle réapparut près de son énorme tête et farfouilla dans sa poche, puis en tira ce qui pour Tom ressemblait à une sorte de baie rouge. Elle l'écrasa entre son pouce et son index, répandant le jus sur sa paume. Puis elle se pencha à l'oreille de l'ours et commença à chanter.

*« Quand vous entendez les chasseurs descendre la rivière, alors en amont vous devez aller. En amont, en amont vous devez aller. »*

L'oreille de l'ours tressauta. Maggie sourit et continua à chanter.

*« Mais si vous les entendez remonter la rivière, enfants, alors... En aval, en aval, vous devez aller. En aval, en aval, vous devez aller. »*

Tom sourit. Il connaissait la chanson. C'était une légende Cherokee, la chanson d'une maman ourse pour ses petits.

Il se figea. Un œil s'était ouvert. Les naseaux de l'ours s'élargirent et inspirèrent. Maggie sauta en arrière, mais quand elle retomba sur ses pieds, ce n'était plus Maggie. C'était un lynx, accroupi en silence sur ses quatre pattes.

L'ours bougea, déplaçant son poids, et Tom sentit la terre trembler. Il s'assit, lécha ses babines et cligna des yeux. Maggie se glissa agilement derrière lui et resta hors de vue.

L'ours huma l'air et gronda comme les moteurs d'un avion-cargo C140. Il n'avait pas l'air content.

*« Maintenant, maintenant, vieil homme, dit-elle. Tu as dormi trop longtemps. »*

Tom n'arrivait pas à croire que des mots puissent sortir de la gueule d'un lynx, fussent-ils prononcés d'une voix rauque et bizarrement placée.

« QUI M'A RÉVEILLÉ ?! », rugit l'ours.

Il se redressa et sa tête toucha le plafond. Tom resta rigoureusement immobile. Une terreur atavique montait du plus profond de son cerveau reptilien et ordonnait à tous ses muscles de ne pas bouger.

« C'est moi, ta fille, qui rentre à la maison.

— JE N'AI PAS DE FILLE ! Qui es-tu ? Je ne peux pas te sentir... Attends ! Change-loup ! Je sens mon ennemi, le Garou !

— Oh non, vieil homme. Ce n'est pas moi. Tu sens l'homme que j'ai amené avec moi. »

L'ours regarda droit dans la direction de Tom. Celui-ci s'affala là où il se tenait, ses muscles devenant tout mous, comme du caoutchouc. La pure terreur que ce regard provoqua en lui faillit vider ses boyaux et il ferma les yeux, espérant comme un enfant que le monstre s'en irait.

Quand il les rouvrit, le monstre était parti et à sa place se tenait un montagnard. *Grizzly Adams*<sup>6</sup> sous stéroïdes. Un *Grizzly Adams* tout nu sous stéroïdes. Ça y est, j'ai véritablement perdu la boule.

Le montagnard fixa Tom et tourna brusquement la tête. Rapide comme l'éclair, le lynx – Maggie – bondit pour se placer dans son dos, là où il ne la verrait pas.

« Je ne suis pas ta fille, vieil homme. Mais toi, tu es chez moi, dans la tanière de mon père. »

<sup>6</sup> La Légende de Grizzly Adams et de l'ours Benjamin (The Life and Time of Grizzly Adams) est un film américain de 1974, puis une série télévisée de la fin des années 70 diffusée en France à partir de 1979. L'histoire raconte les aventures de James Adams, un homme injustement accusé de meurtre devenu fugitif parti s'installer dans les montagnes, qui sauve en chemin un ourson qu'il élève et prénomme Benjamin.

Le montagnard se détendit et ses épaules s'abaissèrent.

« Ah, tu es la fille de Thunder Jack, alors. Venue pour reprendre son royaume. »

Le lynx trébucha, comme s'il avait pris un coup dans la tempe. En un souffle, le montagnard roula et l'étreignit entre ses deux bras puissants.

« Ah ! Je te connais, Qualmi ! Tu ne supportes même pas le son du nom de tes propres parents ! »

Il resserra sa prise et Maggie poussa un cri de douleur.

« Thunder Jack était ton père ! Thunder Jack ! »

Les yeux bleus du lynx se voilèrent et il commença à baver.

Tom entreprit de se lever et de se diriger vers elle, mais après un bref regard au montagnard, il sut qu'il ne parviendrait jamais à briser son étreinte. Maggie avait l'air droguée. Il se mit à crier :

« Hé ! Attends... Maggie ! Quoi de neuf, docteur ! »

Ses yeux s'ouvrirent d'un coup. Elle reprit sa forme humaine et échappa aux bras de l'ours métamorphe, puis passa au-dessus de la tête de son compagnon d'un bond et atterrit de l'autre côté de la caverne.

« Ah, ah ! J'avais raison, Tom ! Alors que normalement, la magie de Lapin me désoriente, elle me rend plus intelligente quand je suis déjà désorientée ! »

Elle tira la langue en direction du montagnard.

« Mon père a lié cet esprit-lapin à sa tanière pour que je ne m'en approche pas tant que tu y serais. Tu n'as pas ta place ici.

— Ton père m'y a invité. Et je ne suis pas prêt à m'en aller pour l'instant, répondit l'autre d'un air renfrogné.



— Tu dors depuis des décennies. Ton long Bhernocht est terminé.

— C'est terminé quand je dis que ça l'est ! », cria-t-il.

Il marcha d'un pas lourd vers Maggie et Tom se jeta hors de son chemin, puis se recroquevilla contre le mur de la caverne. L'homme l'ignore et continua d'avancer vers elle.

Maggie fit un pas vers la gauche et disparut. Elle se tenait là l'instant d'avant, et s'était évanouie en un clin d'œil. Le montagnard – *la chose-ours*, pensa Tom – s'immobilisa et huma l'air autour de lui.

« Où es-tu ? Stupides tours de Qualmi !

— Quelle est la couleur de l'esprit en hiver, grand ours ? demanda Maggie, dont la voix résonnait dans la caverne.

— Sornettes ! cria-t-il.

— Bleu. Quel est le bruit de la brume qui se dissipe ?

— Quoi ? Ça ne veut rien dire ! La brume ne fait pas de bruit !

— La réponse est "Haha !" »

L'homme tituba, chercha son équilibre. Il eut l'air confus, incertain de l'endroit où il se trouvait.

« Attends... ! Où... ? Je... Je veux juste... dormir !

— Alors, dis-moi : quelle est la forme du regret ? »

Il s'effondra en pleurant.

« C'est la vue de mon ourson, de ma petite mourant de ses blessures. »

L'homme laissa échapper un gros sanglot et une plainte ursine.

« Laisse-moi tranquille. Laisse-moi mourir dans mon sommeil. »

Maggie réapparut et Tom sut qu'elle avait toujours été là, dissimulée contre la roche.

« *Souviens-toi*, oh Gurahl. Souviens-toi de la voie des dénouements. Ton heure n'est pas encore venue. Gaïa te demande de revenir. »

L'homme se redressa en reniflant, les yeux remplis de larmes.

« Elle était tout pour moi. Je n'ai pas su défendre Mangi. Je n'ai pas pu la ramener. Quelle importance quand les Garous peuvent venir me l'arracher ?

— Il faut qu'ils se souviennent. *Tu* dois les *faire* se souvenir, Eldridge Briseur d'Os.

— C'est mon nom, dit l'homme, regardant au loin avec mélancolie. Je l'avais presque oublié. C'était il y a si longtemps. Comment pourrai-je les trouver ? Ils sont nombreux, et nous sommes rares. »

Maggie regarda Tom et il pensa voir du regret dans ses yeux.

« Je t'ai apporté leur odeur. Leur Parentèle. Tu peux les traquer en capturant *son* odeur. »

Elle le désigna. L'homme-ours – Briseur d'Os – le regarda et fronça les sourcils. Tom se plaqua contre le mur, avec l'espoir fou qu'il s'ouvrirait comme il l'avait fait pour la porte du totem.

« Maggie... De quoi parlez-vous ? Pourquoi faites-vous ça ? »

Briseur d'Os s'avança vers lui et se transforma au fur et à mesure qu'il approchait, devenant de plus en plus gros, reprenant sa forme d'ours. Il s'arrêta, son museau à quelques centimètres de l'homme, et prit une profonde inspiration.

« Oui, dit-il de sa voix de basse à présent grondante et profonde. Les loups-changeurs. Je les connais maintenant.

— Ils seront différents, mais de leur famille. Tom descend de leur tribu. »

Briseur d'Os hocha la tête.

« Alors je vais commencer me rafraîchir la mémoire avec celui-là. »

Il leva une patte énorme, assez grosse pour tenir la tête de Tom comme s'il s'était agi d'une balle de base-ball. Une patte équipée de griffes longues comme des lames de couteau. L'homme gémit et commença à trembler sans pouvoir se maîtriser.

« Non, dit Maggie d'une voix calme et solennelle. Tu as accepté l'hospitalité de mon père. Tu m'es redevable. Ne le tue pas. »

La patte s'immobilisa juste au-dessus de Tom, qui ferma les yeux et tenta de marmonner une prière, mais son corps tremblant ne pouvait produire aucun son cohérent.

« Ton père était mon ami. Quand il est mort, je suis venu protéger sa tanière des pillards.

— Tu es venu te cacher. Dormir pour fuir ton chagrin dans le seul endroit où tu savais que personne ne viendrait te réveiller. Mais j'ai compris. J'ai lu les motifs dans le passé, j'ai rassemblé les indices de mon père, j'ai résolu ses énigmes et j'ai trouvé mon chemin. »

Briseur d'Os tenait toujours son immense patte au-dessus de Tom, même si ce dernier était prostré au sol comme une flaque d'eau.

« Oui. Les tiens sont casse-pieds comme ça. Mais tu m'as réveillé. Tu savais que cela éveillerait aussi ma vengeance. Je dois commencer quelque part.

— J'ai pris tous les risques en te faisant savoir que j'étais sa fille, en *parlant* de lui. »

Tom eut l'impression que Maggie faisait un immense effort pour garder son calme. Il aperçut la sueur au-dessus de son sourcil.

Briseur d'Os sourit en dévoilant d'énormes crocs derrière ses babines retroussées. Une toux grondante s'échappa de sa gueule et résonna à travers la grotte. Il reposa sa patte.

« Vous les lynx. Pourquoi le passé vous démange-t-il à ce point ? »

Maggie haussa les épaules et l'homme vit ses lèvres tremblantes dessiner un large sourire.

« Ne demande jamais à un sphinx de résoudre ses propres énigmes. »

L'ours reprit forme humaine et tendit la main à Tom.

« Tu vivras. Tu pues comme les meurtriers de ma fille, mais tu appartiens à ce chat. Je ne m'abaisserai pas à prendre les jouets d'un chat. »

Tom laissa échapper un soupir longtemps retenu et regarda Maggie, mal à l'aise, avant de prendre la main qu'on lui tendait. Le montagnard l'aïda à se redresser, puis lui donna une grande claque dans le dos en riant.

« Un Parent garou. Avec une Qualmi ! Pourquoi pas ? »

Briseur d'Os secoua la tête et marcha jusqu'au centre de la pièce.

« Je pars sur les traces de ces Garous, pour qu'ils se rappellent ce que les leurs ont fait à ma fille. De ce qu'ils m'ont fait. Ils n'ont aucune idée de ce qui les attend. »

Maggie hocha la tête.

« J'apprécierais si tu pouvais garder l'existence de cet endroit secret. Tu comprends. »

L'homme-ours rit.

« Je ne reviendrai pas. Mon champ de bataille final est là, dehors, quelque part. Je te remercie d'avoir mis fin à mon long hiver, chat. »

Sa silhouette s'évanouit dans les airs. Maggie battit des mains.

« Oui ! C'est à moi ! »

Elle courut pour prendre Tom dans ses bras, mais il s'écarta.

« Quoi ? Oh allez, tu n'as jamais vraiment été en danger. Bon, peut-être un peu. D'accord, beaucoup. Mais j'avais un plan, tu te rappelles ? Et il a marché ! Merci pour le coup de main, je t'en dois une. »

Il lui jeta un regard noir.

« C'était quoi, toutes ces histoires de "loups-changeurs" et de moi leur "Parentèle" ? Et c'est quoi ces histoires de Garous ?

— C'est ainsi qu'on nomme les tiens. Je veux dire, les sang-purs de ta Parentèle. Toi ? Tu n'es qu'un parent. Tu n'es pas né sang-pur.

— Pur de *quoi* ? demanda-t-il en levant les mains.

— Tu n'es pas un loup-garou, répondit-elle en lui tapotant l'épaule. Tes cousins, oui, mais pas toi. Relax, tu as échappé à un sort pire que la mort par simple accident génétique. Ou parce qu'on n'a pas appelé l'esprit-tuteur. Je ne sais pas trop comment ça marche. »

Il s'appuya contre le mur de la caverne et glissa lentement au sol.

« Tu... tu n'as pas idée à quel point ce que tu racontes a l'air complètement barré. »

Maggie passa la caverne en revue, les mains plantées sur les hanches.

« Doc, barré, c'est mon *boulot*. Et tu viens juste de devenir associé dans cette petite entreprise que j'appelle la Grande Énigme. »

Elle eut un grand sourire en faisant du regard le tour du propriétaire.

« Bon, il faudra prévoir quelques travaux, mais au moins, c'est bien placé. »

Tom la regarda et aperçut une fois encore la lueur phosphorescente dans ses pupilles. *Des yeux de chat. Une illusion d'optique.*

*Une putain d'illusion, ouais.*



# Les péchés des requins

PAR MATTHEW MCFARLAND

**M**ON GRAND-PÈRE CONNAISSAIT tout un tas d'histoires sur la mer et les créatures qui y vivaient, mais il y en avait une qu'il ne racontait qu'après avoir bien bu : le serpent du jardin d'Éden était un requin.

Pépé avait un truc avec les requins. Il avait passé trente ans dans la Marine, mais ne s'était jamais hissé très haut dans la hiérarchie. Il était désormais retraité, et en savait plus sur la navigation, l'océan, le combat naval et la biologie marine que ce que la plupart des gens aurait pu apprendre dans le même laps de temps. Les études n'avaient clairement jamais été son fort, mais il était nettement plus intelligent que ne se l'imaginaient bien des gens, mon père compris.

Papa avait l'habitude de dire que s'il avait été si intelligent que ça, il aurait quitté la Marine, serait allé à la fac et aurait trouvé un boulot qui ne l'éloignerait pas de sa famille pendant un an. Papa était sans doute un peu aigri par tous ces anniversaires, Noël et matchs de base-ball ratés. Et de tout le reste.

À vrai dire, papa était tombé dans l'excès inverse, et l'année de ma majorité, je me suis barré aussi vite que possible. Je suis parti vivre avec ma grand-mère pendant quelques semaines après la fin du lycée. Pépé était toujours en service, mais était revenu pour une permission peu après mon arrivée. On est restés debout toute une nuit à boire de la bière japonaise et à parler de la vie, de mes projets, et de comment j'avais foutu le camp de chez mes parents. Il m'a dit que je pouvais rester aussi longtemps que je le souhaitais, et m'a donné un peu d'argent au cas où j'en aurais besoin.

« Mais juste un truc, mon petit. T'engage pas dans la marine.

— Attends, pourquoi ? »

Ce n'était pas un désir irrépressible, mais j'avais certainement envisagé la chose. Et j'avais été véritablement surpris qu'il s'oppose aussi fermement à ce que je suive ses traces.

« Ils vont te coller sur un bateau, m'a-t-il confié comme s'il m'avouait un secret honteux. Les bateaux, ça va sur l'eau.

— Ouais, et... ? »

Il a regardé par-delà le porche pendant une seconde, les yeux perdus dans le trouble crépuscule, avant de finir sa bière et de secouer la tête.

« Et dans l'eau, y'a des requins. »

• • •

BIEN SÛR, PÉPÉ avait déjà parlé de requins avant. Il nous avait raconté, à ma sœur et à moi, des histoires sur la Marine. Quand on était gosse, on ne comprenait rien à celles qui parlaient de la vie militaire, de son degré

de stupidité et de bureaucratie, et on n'était sans doute pas prêts à entendre parler de la pute qui louchait à Singapour. Du coup, il s'en était tenu à la vie marine. Il avait vu des baleines et des dauphins, des serpents de mer et des oiseaux marins, mais ses histoires préférées (et les nôtres) parlaient de requins. Il y était fidèle, et peu importe le degré de sophistication des autres, il en avait toujours une à propos d'un requin, même si ça se résumait à la fois où il en avait vu un, particulièrement gros, boulotter un phoque au large de Gansbaai<sup>7</sup>. Il avait parfois des photos et quand elle était petite, ma sœur frissonnait. Ado, elle se contentait de lever les yeux au ciel.

Mais comme on ne vivait pas en bord de mer, les requins étaient comme des créatures de conte de fées pour nous. On a visité des aquariums pour voir ceux qui nageaient dans les grands bassins, mais ils n'avaient pas du tout la tête de ceux dont parlait pépé. Ils ne faisaient que quelques dizaines de centimètres et nageaient en rond comme les autres poissons. Ils n'avaient pas leurs dents effrayantes ou leurs yeux noirs et inexpressifs.

Les requins de pépé avaient une volonté, une intentionnalité et, par-dessus tout, faim. Dans ses histoires, ils bouffaient toujours quelque chose : des phoques, du poisson et même un marin une fois. Quand j'avais treize ans environ, il m'a raconté une histoire, un soir où il était un peu éméché : il était en permission en Floride avec un de ses copains. Ils étaient en train de nager, à la tombée de la nuit, quand son ami a soudain disparu sous l'eau.

---

<sup>7</sup> Village de pêcheurs situé en Afrique du Sud, connu pour son importante population de grands requins blancs, et un lieu propice à leur observation.

« Y'a un truc qui l'a attrapé et qui l'a emporté. Un truc costaud. Je ne savais pas ce qu'il se passait, mais d'un coup, il a jailli hors de l'eau et s'est mis à crier. J'ai vu la gueule de ce truc vissée autour de lui. Son bras était... »

Pépé s'est arrêté à ce moment-là, puis s'est assis pendant une bonne minute et je n'ai pas dit un mot, parce que j'étais terrifié. J'ai fini par me pencher en avant et par poser ma main sur son genou, ce qui le ramena à lui. Il s'est levé, m'a ébouriffé les cheveux puis est sorti de la chambre. J'en ai eu des cauchemars pendant une semaine. Je me voyais flotter dans l'eau, au milieu des ténèbres, et j'entendais ma sœur crier.

Pépé n'a jamais fini cette histoire et je n'ai jamais demandé à entendre la suite. Mais il y avait d'autres histoires de requins. Il en avait rencontré qui sautaient tout entier hors de l'eau pour attraper des oiseaux en plein vol. Il les avait vus poursuivre des thons et se saisir de phoques qu'ils envoyaient valdinguer à la surface des eaux comme s'ils tentaient de faire des ricochets avec des galets. Il avait raconté un soir qu'il avait entendu le cri d'un requin qui avait fait surface la nuit et poussé un hurlement si fort que les hommes sur son bateau s'étaient bouché les oreilles. Ma mère s'était alors éclairci la gorge, l'air mal à l'aise, et mon père lui avait demandé de la fermer. Avant d'aller au lit ce soir-là, j'ai chopé pépé dans le couloir pour lui demander pourquoi le requin avait crié.

« La culpabilité, je suppose. Pour ses péchés », avait-il répondu.

• • •

PÉPÉ AVAIT UNE relation étrange avec le péché. Il n'était pas très religieux. Je ne l'ai jamais vu aller à l'église, et il ne nous a sûrement jamais enseigné les Évangiles, à ma sœur et à moi. Mais il était croyant et avait développé sa propre forme de foi au cours de ses années passées dans la Marine, influencée par le shinto, le christianisme et les longues nuits froides sur l'océan. Je ne lui ai jamais demandé si les autres poissons pouvaient pêcher, ou si c'était juste les requins, mais cette nuit-là, on a fini par en parler et il m'a révélé le fond de sa pensée.

Je devais avoir la vingtaine à cette époque. Pépé avait pris sa retraite et ses histoires de requins commençaient à se mélanger. Il s'arrêtait au milieu d'un tas d'entre elles et oubliait parfois comment elles se finissaient. Mais cette nuit-là, alors qu'on vidait le frigo de ses bières, il a paru devenir plus lucide, et ses histoires devinrent plus précises. J'ai pris mon courage à mes deux mains et je lui ai demandé de me raconter la mort de son ami en Floride.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai demandé ça – j'étais passablement bourré aussi, je pense. Mais pépé m'a regardé, puis a tourné la tête pour regarder par la fenêtre avant de me répondre.

« C'était un péché. »

Je pensais qu'il voulait dire que *lui* avait péché en laissant son ami mourir, alors j'ai continué.

« Tu n'aurais rien pu faire. »

Il s'est tourné vers moi et m'a regardé d'un air perdu, mais il a dit :

« Non, je te parle du requin. C'était son péché.

— Comment ça ? »

Il s'est ouvert une autre bière, puis l'a fixée

un moment, comme s'il se disait que c'était une mauvaise idée.

« Ben, les requins sont plus anciens que les gens. Je dis pas qu'ils vivent plus longtemps, je dis juste qu'ils sont là depuis plus longtemps. Ils sont là depuis pratiquement le début. Même avant les arbres, tu le savais ? »

Je lui répondis que non, mais je pensais en fait « *Et qu'est-ce que t'en saurais, le vieux ?* ».

« Ben c'est vrai. »

Il s'est pris une gorgée de bière d'un air résigné. Il allait finir bourré maintenant.

« Les requins sont là depuis si longtemps qu'ils *doivent* avoir un certain sens du divin. Ils *doivent* avoir une sorte de foi, et savoir ce qu'est le péché. Pour pécher, il faut savoir que tu peux le faire. Les requins savent ce qu'est le péché.

— Mais... ce sont des poissons. »

Il a ignoré ma remarque.

« Donc c'est quoi, un péché de requin ? Pas le meurtre d'un phoque, ou d'un poisson, ou même celui d'un autre requin. Ce serait stupide. Mais le meurtre d'une personne ?

— Pourquoi un requin en aurait quelque chose à foutre d'une personne ?

— La Genèse, petit. Dieu a dit à Adam qu'il commandera aux bêtes sur la terre et aux poissons des océans. Maintenant, peut-être que ça ne veut rien dire quand une méduse tue quelqu'un, parce que de toute façon, une méduse c'est pas un poisson. Mais un requin, c'est un poisson alors quand il commet un meurtre, c'est un péché. »

Je l'ai regardé un moment. Je ne croyais pas vraiment ce qu'il racontait et je ne pensais pas non plus

que *lui* y croyait. Mais il s'est tourné vers moi et j'ai vu ses yeux. Ils avaient l'air hantés, presque effrayés, et il avait serré sa bière si fort que la canette s'était tordue.

« Écoute, j'veux pas te faire peur, mais les requins étaient là avant les dinosaures. Tu sais combien de *millions* d'années ça fait ? Avant qu'on soit quoi que ce soit ? Et combien ça a dû les faire chier qu'Adam pointe sa gueule, ce petit merdeux qui n'avait *jamais* vu l'océan... et Dieu décrète que c'était *lui* le patron ? Alors peut-être que Dieu pensait déjà au Déluge, parce que comme ça, les requins pourraient aller voir Adam et lui dire deux mots. Ou alors... peut-être qu'il y avait des requins, là-bas. Dans le jardin. »

Je n'ai jamais mené une vie dissolue, mais j'ai eu des amis qui étaient ravis de gober toutes les pilules qu'on pouvait bien leur filer, et cette attitude a tendance à déteindre. J'ai eu mon compte de mauvais trips et cette nuit-là, voyant pépé me dire d'un air tout à fait sérieux qu'il pensait que les requins avaient étudié plutôt sérieusement la Genèse, j'eus l'impression d'halluciner doucement. J'avais ce même sentiment d'inévitabilité qui vous ronge, la certitude que ça allait être merdique, mais qu'en plus, ça allait durer plusieurs heures, et que tout ce que je pouvais faire, c'était espérer en retirer un truc intéressant. Je ne voulais pas que pépé y croie vraiment, parce que si c'était le cas, ça aurait voulu dire qu'il était en train de perdre la boule. Je ne voulais pas ça pour lui. Alors je l'ai laissé poursuivre en espérant que sa démonstration n'aboutirait pas à un truc trop cinglé.

« Un requin dans le jardin ? Celui d'Éden ?



— Pour sûr. La Bible dit « serpent », mais tu sais qu'elle a été traduite, retraduite et tout ça. Et après, la Bible utilise le mot « serpent » pour parler des monstres marins. Et puis Dieu parle du serpent qui rampe sur son ventre et bouffe de la poussière, mais on sait que les serpents ne bouffent pas de poussière. Ils bouffent des rats et des bestioles comme ça.

— Alors tu penses que c'est un requin ?

— Le serpent, quoi qu'il ait véritablement pu être, n'était pas dupe. Il était là avant Adam. Les requins aussi. Alors pourquoi pas ? S'ils peuvent crier et voler, ou se faire pousser des bras quand ils le veulent... »

Et là, pépé s'est arrêté de parler et a commencé à faire ce bruit. Il essayait toujours de parler, mais les mots ne sortaient pas de sa bouche. Il sanglotait et essayait désespérément de donner un sens à ce qu'il voulait dire. Il laissa tomber sa bière et cacha son visage entre ses mains. Je me suis levé et j'ai essayé de le réconforter, mais j'étais moi aussi passablement éméché, et je ne pouvais pas faire grand-chose, à part recouvrir ses épaules pendant qu'il tremblait.

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il racontait. Je l'ai entendu répéter un mot, mais il n'avait alors aucune signification pour moi.

Ce mot, c'était « wigwam ».

• • •

MA SŒUR EST morte quatre semaines jour pour jour après que pépé m'a parlé des requins dans le jardin d'Éden, dans un accident de navigation au large de la côte de Caroline du Nord. Elle avait dix-neuf

ans. Son bateau a chaviré et coulé; on n'a jamais retrouvé son corps.

Pépé n'a pas pu assister à l'enterrement. Il est devenu complètement hystérique quand il a appris ce qui s'était passé. Il a fait la même chose que cette nuit-là, il a fondu en larmes et tenté de parler, mais n'a rien pu sortir de cohérent. Quand on est allés le chercher pour se rendre à l'enterrement, il était tellement saoul qu'il n'arrivait pas à marcher et un voisin est resté avec lui. À notre retour, il dormait. Son voisin m'a pris à part (il voyait bien que mes parents n'étaient pas en état de gérer quoi que ce soit) et m'a demandé:

« C'est quoi un "wigwam" ? »

J'ai senti mon cœur s'arrêter et j'ai failli lui demander si pépé avait bu, mais je me suis retenu.

« Je ne sais pas. C'est un truc dans lequel vivent les Indiens, non ? »

— J'en sais rien, mais ton grand-père n'a pas arrêté de parler de ça, de dire que c'était à cause du « wigwam », mais il n'a pas pu m'expliquer ce qu'il voulait dire. »

Je ne savais pas non plus. Il ne m'avait jamais rien dit à ce sujet et je ne voyais pas pourquoi c'était si important. Je venais juste d'enterrer une boîte censée contenir ma petite sœur.

« Il est juste bourré », ai-je répondu.

Il a haussé les épaules, puis s'en est allé.

Je n'ai pas pu dormir cette nuit-là. Maman avait pris une pilule et elle piquait du nez dans la salle à manger. Papa pouvait dormir n'importe quand, peu importe les circonstances. Il ne restait que moi et mon grand-père. Je suis sorti et me suis assis sur les marches pour pleurer. Il était déjà là, le regard perdu posé sur le jardin, les joues mouillées de larmes.

« C'est ma faute.

— Quoi ? »

Il n'a rien ajouté et je n'avais pas envie d'insister. On s'est juste assis là, dans le noir, les yeux dans le vague. Je sentais qu'il avait envie de parler, mais j'avais trop de chagrin pour en avoir quelque chose à foutre. Il a fini par me regarder et dire :

« John, est-ce que tu me fais confiance ? »

*Pas vraiment, vu que tu crois qu'il y avait des requins dans le jardin d'Éden.* Je l'ai pensé et j'ai eu mauvaise conscience, alors j'ai répondu :

« Bien sûr, pépé.

— Alors, écoute. Je ne peux pas vraiment te dire pourquoi, mais je veux que tu me le promettes. T'approche pas de l'océan. »

J'ai haussé un sourcil. Je pensais que c'était juste pour lui une façon bizarre de gérer la mort de Hannah, mais l'expression sur son visage...

« Écoute, pépé...

— Non, je suis sérieux, John. »

Il s'est redressé d'un coup.

« Tu me promets de rester loin de l'océan et de ces putains de requins. Je ne peux pas te protéger, je suis trop vieux. Mais je refuse de perdre quelqu'un d'autre de cette manière, alors tu restes loin de l'océan. Tu m'entends ? »

Il s'est rapproché et a posé la main sur mon genou. Il l'a serré fort et il était plutôt costaud pour un vieux.

« *Promets-le-moi, John.*

— OK, c'est promis. »

J'ai écarté sa main et je me suis levé, puis je suis rentré et j'ai piqué une des pilules de ma mère. J'ai dormi jusqu'au lendemain midi.

Je l'ai dit. J'ai promis. Mais je ne le pensais pas vraiment.

• • •

JE SUIS ALLÉ aux Bahamas un an et demi plus tard. Maman était encore en thérapie, papa dormait toujours trop et pépé avait emménagé avec eux. Je suppose qu'il leur avait fait promettre la même chose, mais de toute façon, ils n'allaient jamais nulle part. Mes quatre amis s'étaient cotisés pour m'acheter le billet d'avion. On était partis et on avait bu, mangé des beignets de conque et lancé des frisbees sur la plage.

Je pensais à la promesse que j'avais faite à pépé. J'y pensais beaucoup. La première nuit, j'ai décidé de ne pas m'approcher des bateaux. J'aimais mon grand-père et j'avais fait une promesse. C'était important pour moi. Pourtant, le jour suivant, j'ai rencontré Marie, et tout ça est passé à la trappe.

Marie n'était pas spécialement jolie; aux Bahamas, les corps fantastiques en bikini, c'est pas ce qui manque. Elle avait un corps souple et musclé, mais elle était carrée et avait de trop grandes mains. Elle est venue me voir le deuxième matin après notre arrivée, alors que j'étais sur la plage en train de regarder l'eau.

« Salut. »

Sa voix était bizarre. C'était à l'évidence à moi qu'elle parlait, mais elle n'avait pas l'air de vouloir communiquer.

« Salut. »

Je l'ai regardée. Elle portait un maillot une pièce qui n'était pas vraiment à sa taille. Il avait aussi un trou sur le côté.

« Je voudrais que tu viennes faire du parachute ascensionnel aujourd'hui. »

Je l'ai fixée pendant quelques secondes et puis ça m'est revenu. Elle travaillait pour un des loueurs du coin.

« Non, merci. J'ai déjà prévu des trucs. »

— Non, tu devrais venir faire du parachute ascensionnel aujourd'hui. »

Et puis elle m'a touché la main et tout est devenu bizarre. Elle m'a regardé dans les yeux et j'ai eu envie d'elle. Je n'avais jamais éprouvé une telle envie avant, ou peut-être pas comme ça. C'était complètement différent de ce que j'avais déjà éprouvé avec une femme. Elle ne m'attirait pas plus que ça, mais j'avais *besoin* d'elle. J'ai posé les mains sur ses épaules et je me suis approché pour l'embrasser, mais elle a reculé, comme si elle ne comprenait pas ce que j'étais en train de faire. Elle a ensuite posé ses mains sur mes hanches et glissé ses doigts sous l'élastique de mon maillot. Et je jure que si mes amis n'étaient pas revenus pour me parler du super resto qu'ils avaient trouvé et qui vendait des burritos au petit déjeuner (aux Bahamas – étrange, mais vrai), on aurait baisé pile là sur le sable.

Elle a reculé et mes amis lui ont demandé qui elle était.

« Je m'appelle Marie et John Bergen va faire du parachute ascensionnel tout à l'heure. »

Ils se sont mis à rigoler parce que ça sonnait tellement bizarre, puis ont tous décidé d'un coup que ça avait l'air trop cool. Marie leur a montré un kiosque près de la plage et on a tous réservé.

Ça ne m'a pas frappé avant que je ne la revoie. Je n'avais aucune idée de comment elle connaissait

mon prénom, et encore moins mon prénom et mon nom de famille. Mais au moment où ça m'a frappé, ça n'avait pas beaucoup d'importance. J'étais déjà foutu.

• • •

« RAPPELLE-TOI DE ta promesse.

— Hein ? »

J'étais préoccupé. Je savais que *j'avais* un passeport, mais je ne me souvenais pas d'où je l'avais mis. Mon grand-père se tenait sur le seuil de ma chambre.

« Tu vas aux Bahamas, pas vrai ?

— Oui, pépé.

— Donc tu dois te souvenir de ta promesse. »

Je me suis tourné vers lui.

« Je ne sais pas si je peux aller aux Bahamas et ne pas nager dans l'océan. »

Il s'est avancé et m'a attrapé par les épaules.

« John, certains requins sont bons et croyants, et d'autres sont des pêcheurs. Nous commandons tous les poissons de la mer, mais certains d'entre eux *n'écoutent pas* et... »

Je me suis reculé.

« Bon sang, pépé, calme-toi. Les requins ne pèchent pas, d'accord ? Ce sont juste des poissons. Ça va aller. Je n'irai pas nager avec les requins.

— Mais *si*. C'est ce que je dis. Si tu mets les pieds dans l'océan, tu nages avec les requins. Et les Bahamas, ben c'est là où j'ai vu celui qui avait des bras. »

Ses mains tremblaient. Ça lui arrivait de plus en plus souvent. Maman avait parlé de « Parkinson », mais on n'avait pas fait d'exams.

« Écoute, pépé, je ne veux pas te manquer de respect, mais j'ai aucune putain d'idée de ce dont tu parles et j'ai besoin de retrouver mon passeport. »

Ses mains tombèrent le long de son corps.

« Wigwam. Opération Wigwam. Putain. »

J'ai penché la tête sur le côté.

« De quoi tu parles ? »

— Ton passeport est sur l'îlot dans la cuisine, John. »

Il est alors sorti dans le couloir, puis s'est rendu dans sa chambre avant de fermer la porte. C'est la dernière fois que je l'ai vu avant que les hallucinations ne commencent.

• • •

JE CROIS QU'ON a passé à peu près dix-huit heures sans eau. J'avais une bouteille dans ma poche et il y avait une glacière sur le bateau, mais elle s'était vidée assez vite ; notre capitaine était un vrai boit-sans-soif.

Je volais dans mon parachute, et avais le bateau bien en vue. Mes amis s'y trouvaient et me regardaient, ou bien étaient dans l'eau. C'est alors que j'ai aperçus le requin un peu plus loin. Il fonçait droit sur l'embarcation. Le soleil devait créer un genre d'illusion d'optique, parce qu'il avait l'air *plus gros* que le foutu bateau. J'ai crié pour les avertir, mais ils ne pouvaient pas m'entendre.

Je crois que le requin est passé sous le bateau avant de le percuter. J'ai senti le *bong* et je me suis brusquement redressé, mais j'étais déjà en train de voler. J'ai perdu de l'altitude et les responsables ont commencé à me tirer à eux, et c'est alors que le bateau a basculé sur le côté. Je me suis rendu



compte que quelqu'un était passé par-dessus bord. C'était un de mes amis; je crois qu'il s'appelait Ben.

J'ai amerri et ils m'ont vite fait remonter, évoquant des requins. J'ai vu du rouge dans l'eau et je crois que j'ai vomi. Rétrospectivement, c'était une chose stupide à faire. Tu te déshydrates quand tu vomis.

Les mecs ont voulu démarrer le moteur, sans y parvenir. Je me suis assis sur le banc et j'ai regardé le rouge dans l'eau, où flottaient des morceaux de Ben. J'avais trois autres amis sur le bateau, mais je ne suis pas sûr de leurs noms non plus. L'un d'eux m'a alors dit que j'avais rompu ma promesse.

Non, impossible. En fait, il a dit :

« Faut qu'on se tire d'ici !

— Démarre ce putain de moteur ! » a renchéri un autre.

Les responsables discutaient, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils disaient. Un truc a heurté le bateau, puis quelque chose est sorti de la mer et a grimpé sur le pont.

Ensuite, tout ce dont je me souviens, c'est que l'endroit était couvert de sang. Le capitaine était recroquevillé dans un coin tandis qu'un de mes amis s'était penché par-dessus le bastingage et criait « Mark ! » Il n'y avait plus personne d'autre.

Ça peut sembler étrange que les hallucinations aient commencé avant que l'eau ne vienne à manquer, avant qu'on ait faim, qu'on soit brûlé par le soleil, ou même avant que la radio et le moteur du bateau tombent en panne. Mais j'avais l'impression de ne pas pouvoir y penser très longtemps. Je ne sais pas trop pourquoi. Ça ne semblait pas si important, c'est tout. J'essayais de me rappeler d'où venait tout ce sang.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé avant que mon ami ne saute dans l'eau, mais je sais que c'est arrivé de nuit. Je dormais, mais les cris du capitaine m'ont réveillé. Ce n'était pas vraiment un hurlement, mais plutôt un glapisement, comme s'il avait été surpris par quelque chose. J'ai ouvert les yeux et il m'a regardé, mais ne faisait plus le moindre bruit. Et mon ami avait disparu.

Je l'ai appelé, mais j'ai juste entendu un plouf. On était en train de dériver – on dérivait depuis que le moteur du bateau s'était arrêté, mais je ne savais pas dans quelle direction on allait – et je pouvais le voir flotter dans l'eau. J'ai crié dans sa direction et il m'a répondu.

« Tu as rompu ta promesse ! »

Non, c'est pas ça. Il a dit :

« Aide-moi ! »

Il a alors disparu dans l'eau, comme si on le tirait d'un coup sec, et je me suis rappelé que pépé ne m'avait jamais raconté la fin de son histoire.

Je ne l'ai pas vu remonter à la surface.

• • •

« C'EST QUOI, un wigwam ? »

— Hein ? »

Le capitaine était tout nu. J'en avais plus rien à foutre. J'étais juste content qu'il ait cessé de se plaindre de ses vêtements qui le grattaient.

« C'est quoi, un wigwam ? »

— C'est ce que je vous ai demandé.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Je sais pas. C'est juste pour causer. »

J'ai regardé autour de moi pour ce qui devait être la millionième fois, mais je ne savais toujours pas dans quelle direction se trouvait la terre. Le gars s'était relevé.

« Je sais pas. Je sais pas. C'est quoi, un wigwam ? »

Il s'est mis à marcher vers moi.

« Hé mec, je sais pas. Je voulais juste... »

— C'est quoi, un wigwam ? Putain, comment je le saurais ? »

Il a farfouillé dans son tas de fringues et en a sorti un couteau. Je me suis mis debout et j'ai levé les mains, mais je n'avais rien pour me défendre, et j'avais tellement chaud que je pouvais sentir ma peau se craqueler.

Il s'est jeté sur moi, mais a trébuché. Il est tombé et j'ai entendu le plouf.

J'ai regardé. Je n'aurais pas dû, mais je l'ai fait.

Le requin devait mesurer au moins six mètres. Il a jailli de l'eau dès que le capitaine a touché la surface, puis s'est saisi de ses jambes avant de tourner sur lui-même. J'ai entendu le genou du capitaine craquer et vu les fragments d'os blanc de son tibia. Il a crié, mais il était si enrôlé qu'il ne faisait pas beaucoup de bruit. Il a frappé au moyen de son couteau et touché le requin juste au-dessus de l'œil. C'est à ce moment-là que j'ai détourné mon regard.

Les cris se sont tus. J'ai à nouveau regardé : l'eau était claire et calme. Je me suis assis là, et me suis dit que je ferais peut-être mieux de sauter aussi.

Le requin s'est alors hissé à bord du bateau.

Le requin n'en était cependant plus un, car je vis Marie se tenir là. Elle avait une entaille au-dessus de l'œil, là où le couteau du capitaine s'était planté. Elle me dit alors :

« Bonjour, John Bergen.

— Marie ? »

Elle ne répondit pas, et se contenta de se rapprocher.

« C'est quoi, un wigwam ? »

Je ne sais pas pourquoi j'ai demandé ça, mais Marie – le requin – s'est immobilisée.

« Wigwam ?

— Mon grand-père m'a dit que je devais rester à l'écart de l'océan et que c'était à cause du wigwam. Mais je ne sais pas ce que ça signifie et il ne m'en a pas dit plus. »

Le requin s'est accroupi, l'air perturbé.

« Tu devais éviter l'océan... à cause du wigwam ?

— À cause du péché. Parce que les requins étaient là les premiers et qu'ensuite, il y a eu le péché... »

J'essayais furieusement de me souvenir, mais c'était tout ce que j'arrivais à sortir.

« C'est quoi, le péché ? »

Il y avait une étrange expression sur son visage. C'était comme si elle... réfléchissait. C'était une expression bizarre pour un requin, même quand il se présentait sous l'apparence d'une femme nue.

« Hmmm... Le péché est un crime contre... Dieu. Enfin, je suppose. »

Ça n'avait pas l'air très clair.

« Un crime... Le serpent a péché. Un truc dans le genre. »

Elle avait l'air frustrée.

« Les gens pèchent. Ils... tuent et volent. Et ensuite, Dieu les juge.

— Jugement. »

Elle parut saisir le sens de ce mot.

« Exact.

— Tu restes loin de Mer pour éviter le jugement ? »

J'avais la nette impression qu'il existait une bonne réponse, mais j'ignorais ce qu'elle pouvait bien être. Je choisis de lui dire la vérité, ou plus exactement, de répondre aussi honnêtement que possible.

«J'ai promis d'éviter l'océan parce que mon grand-père m'a demandé de le faire. Je pense que c'était à cause du wigwam, mais je ne sais pas ce que le wigwam peut bien être.

— Wigwam. »

Elle a découvert des dents qui avaient l'air foutrement triangulaires.

«Turna'a. »

C'est tout ce dont je me souviens.

• • •

L'HÉLICOPTÈRE A REPÉRÉ le bateau quelques heures plus tard. Les secours m'ont hélitreuillé et emmené à l'hôpital, où je fus interrogé et finalement renvoyé chez moi. À mon retour, je suis retourné direct à l'hosto à cause d'une infection virale et mes parents sont venus me voir avec pépé.

Pendant tout ce temps, on s'est regardés en attendant que mes parents s'en aillent, mais bien sûr, ils ne l'ont pas fait. On lui avait diagnostiqué une démence, et ils avaient peur qu'il m'enlève les perfusions ou un truc dans le genre. Maman a fini par aller à la cafétéria, papa s'est endormi et j'ai pu parler à pépé.

«OK, maintenant dis-moi ce que c'est que ce foutu wigwam. »

Ses yeux s'écarquillèrent un peu.

«T'as vu les requins, c'est ça ?

— Putain, pépé, dis-moi. Le requin a failli me tuer, et puis il s'est transformé en femme pour le faire. Raconte.

— Je crois que c'était en 1955. On était sur un bateau à environ cinq cents miles au large de la Californie et on a balancé une bombe.»

Je clignai des yeux, et ressentis à nouveau ce sentiment de *bad trip* qui commence.

« Quelle bombe ?

— L'Opération Wigwam. C'était un essai nucléaire. Toute une flotte de bateaux. Le nôtre était là pour observer la vie marine remonter à la surface.

— Pourquoi ?

— Merde, John, j'en sais rien. J'étais juste un marin. Ils ont fait tous ces tests à la con après. Ils ne savaient pas vraiment ce que les bombes faisaient. »

Je me suis redressé dans mon lit. Papa sursauta, mais ne se réveilla pas.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Pépé se pencha vers moi.

« Les requins. Il y en avait des douzaines. Ils flottaient tous à la surface, brûlés, déchiquetés ; certains étaient agités de soubresauts, comme s'ils avaient été empoisonnés. »

J'ai pensé aux morceaux de mon ami dans l'eau. J'ai pensé au péché et au jugement.

« Et ensuite ?

— Rien. On a prélevé des échantillons et on a laissé ça comme ça. C'était pas bouleversant, c'était un essai nucléaire. Je sais que c'est bizarre, mais c'est comme ça. »

J'eus envie de vomir.

« Je crois que c'était quelque chose de bouleversant, pépé. »

On est resté assis là pendant une minute sans se regarder, en tentant de comprendre tout ça. La porte de ma chambre s'est ouverte. Je pensais voir le docteur ou ma mère entrer, mais c'était Marie. Ma sensation de *bad trip* a empiré; je crois que j'ai commencé par dire « non » un paquet de fois. Marie m'a regardé, puis elle a regardé mon vieux qui dormait sur sa chaise. J'ai pris sur moi et j'ai fermé ma gueule.

« Zachary Bergen, US Navy, dit-elle à mon grand-père.

— Oui.

— Vous étiez là-bas, à Wigwam. »

Il hocha la tête. Il avait l'air fatigué.

« Nous vous avons suivi et cherché pendant de nombreuses années.

— Pourquoi ? D'où le connaissez-vous ? »

Je n'avais pas pu m'empêcher de poser la question. Marie regardait pépé.

« Nous avons vu son visage, là-bas, dans les eaux brûlantes de Turna'a. Les mourants ont transmis aux quelques survivants cette image; c'était leur legs ultime. Nous n'avons pas oublié. Nous avons survécu. Nous survivons toujours. »

J'ai posé le doigt sur la sonnette, mais qu'est-ce qu'une infirmière aurait bien pu faire ? Il y avait un requin dans ma chambre. Il portait une blouse et son pantalon était déchiré. Il y avait du sang sur sa manche aussi. Je me suis demandé où Marie avait trouvé ses vêtements.

« Zachary Bergen, US Navy, tu as péché. »

Pépé leva la tête, et elle poursuivit.

« John Bergen me l'a expliqué. Je crois que c'est sensé. Tu as offensé Mer. Tu as péché. Nous te mènerons à Elle et tu pourras être jugé.



— Non, murmura pépé.

— Ou nous pouvons prendre John Bergen et il sera jugé à ta place.

— D'accord, alors va te faire foutre, on y va, dis-je alors.

— Non, c'est OK. Mais vous lui foutez la paix dans ce cas-là.

— Il n'a pas péché. Il n'a pas péché contre Mer. Tu l'as fait, mais nous ne te voyions pas, et ce même quand tu étais si près de nous, flottant dans tes coquilles de métal sur Mer. Et c'est pourquoi nous avons dû attendre que la descendance de ta descendance vienne à nous.

— Hannah. »

Le requin ne réagit pas à mes murmures ; je ne pense pas qu'il connaissait le nom de ma sœur.

« Mais à présent, nous te voyons, Zachary Bergen de l'US Navy.

— Tu as dû venir ici pour le voir, grommelai-je. Ici sur la terre ferme.

— Non-Mer, répondit-elle d'un air dégoûté. Nous avons dû te suivre sur la non-Mer. Nous ne savons pas pourquoi nous ne pouvions te voir alors que tu étais si près de nous. Mais nos Eaux-Sombres ont l'intention de le découvrir. »

Je n'avais aucune foutue idée de ce qu'une « Eau-Sombre » pouvait bien être. J'avais l'impression que les antalgiques commençaient à faire effet – sauf que je ne me souvenais pas d'en avoir pris.

« J'irai. Je serai jugé. »

Sa voix sembla s'affaïssir, comme si elle était de plus en plus lointaine. Il prit ma main et la serra.

« Pour pécher, il faut que tu *saches* ce qu'est le péché.

— Maintenant, tu sais, a répondu le requin.

— Oui. Et maintenant, nous nous voyons. »

Mon grand-père n'avait même plus l'air effrayé.  
Le requin lui ouvrit la porte et ils sortirent ensemble,  
fermant derrière eux.

# Pris dans la toile

PAR ANDREW PEREGRINE

**D**ans mes rêves, grand-mère Araignée vient me raconter des contes de fées. Je suis assise à ses pieds et j'écoute le clic-clic-clac de ses aiguilles à tricoter, pendant qu'elle me murmure des histoires de loups, de princesses et de forêts noires et profondes. Parfois, je suis assez stupide pour l'interrompre, et son visage âgé se renfrogne un peu pour me rappeler les bonnes manières. Mais elle finit toujours par me caresser les cheveux pour me montrer son affection, sans jamais interrompre son tricotage.

Elle me raconte beaucoup d'histoires, mais ma préférée est celle de la princesse aux huit yeux. Sa mère lui avait offert ces derniers, mais elle leur avait toujours trouvé quelque chose d'effrayant. Elle décida donc de les ouvrir un par un. Quand elle ouvrit le premier, elle pleura : elle était sortie des ténèbres et connaissait soudain la lumière. Quand elle ouvrit le second, elle pleura à nouveau, car elle était heureuse : avec deux yeux, elle était comme tout le monde.

Aussi réconfortante que puisse être ma grand-mère, nous ne pouvons dormir éternellement.

J'aime cependant prendre le temps de me réveiller, de laisser lentement le monde se préciser pour en absorber le moindre détail. La ville est vaste, mais mon environnement immédiat se précise rapidement: comme tous les appartements du centre-ville londonien, il n'est guère plus grand qu'une boîte à chaussures. Mes nombreuses étagères débordent de livres, le restant étant entreposé dans diverses boîtes sur lesquelles sont empilés les divers éléments de ma garde-robe. D'autres ouvrages, non romanesques pour la plupart, sont entassés le long des murs.

En vieillissant, mes émotions sont devenues plus lointaines. Je me demande si c'est la raison pour laquelle je m'entoure de livres. Ma consommation de romans a diminué, mais je collectionne ceux qui ont touché ma vie par le passé. Quand je les lis, ils me rappellent ce que j'ai autrefois éprouvé. Je trouve étrange de conserver ce lien émotionnel avec ce genre d'objets, quand je ne pleure même plus en lisant *Des fleurs pour Algernon*.

Quand je me lève, je remarque que j'ai encore plus d'une heure avant mon rendez-vous pour le café avec Bethany. Alors je monte sur le toit de mon immeuble, ferme les yeux et tends les bras vers ma ville. Les esprits sont partout, même dans le béton et les vieilles briques de cette bâtisse. Je les sens qui filent en tous sens, formant une grande toile au centre de laquelle je suis assise. En faisant attention, on peut même sentir leur puissance fluctuer subtilement. Des êtres sombres et étranges arpentent les rues, dissimulés sous plusieurs masques, comme s'ils préparaient une sorte de coup.

Quand la princesse ouvrit le troisième œil, elle pleura une nouvelle fois, car elle réalisa qu'elle n'était plus comme tout le monde.

On peut difficilement rater Bethany dans sa petite robe noire Chanel, avec ses perles et son chapeau à bord large. Sur n'importe qui d'autre, ses vêtements auraient fait un peu trop habillé pour un café, mais elle avait l'air à sa place. Elle donne toujours l'impression d'être en route pour une destination plus importante, mais qu'elle s'est quand même débrouillée pour te caser dans son emploi du temps, par bonté d'âme. Prendre un café avec elle, c'était comme en prendre un avec Holly Golightly<sup>8</sup>, encore que je soupçonne Audrey Hepburn d'avoir été un peu moins garce.

« Jane chérie, me dit Bethany en effleurant ma joue d'un faux baiser.

— Cela fait trop longtemps. »

Nous savons toutes les deux que c'est faux, mais nous n'avons aucune raison de ne pas nous montrer polies. Après tout, il déplaît à grand-mère de voir ses enfants se battre.

Bethany me regarde de haut en bas, observant ma jupe unie, mon pull à col roulé, mon imperméable et mes bijoux bon marché.

« Tu as toujours l'air si... »

Elle cherche un compliment.

« ...professionnelle.

— Qu'est-ce qui t'amène dans ma ville, ma sœur ? Encore du shopping ? »

Je me passerais bien de cette petite danse de la permission qui a lieu chaque fois que l'une d'entre

---

<sup>8</sup> Personnage principal du roman de Truman Capote, *Petit déjeuner chez Tiffany*. Audrey Hepburn incarne ce rôle dans le film de Blake Edwards *Diamant sur canapé*.

nous rend visite à l'autre. Mais avec Bethany, il est important de souligner que cette ville m'appartient. Je n'y suis pour rien si Londres est tellement plus intéressante que Birmingham.

« Pas tout à fait, ma chère Jane. J'ai aussi des nouvelles. Mes sources me disent qu'un ancien vient ici pour une sorte de réunion de clan. Je crois qu'il arrive ce soir. On soupçonne les vampires de préparer un mauvais coup. »

Winters, j'imagine; Richard avait déjà évoqué son nom. Bethany avait raison, les vampires préparaient toujours un sale coup.

*Quand la princesse ouvrit son quatrième œil, elle pleura d'émerveillement, car elle voyait soudainement deux fois mieux que tout le monde.*

Richard m'emmène dîner ce soir, comme il le fait souvent. Nous nous voyons depuis environ six mois. Il ne m'a jamais exactement dit ce qu'il faisait dans la vie, mais j'ai mon idée. Quoi que ce soit, il peut s'offrir ce qu'il y a de meilleur, comme des restaurants où je ne pourrais jamais aller avec mon salaire de bibliothécaire. Nous ne mangeons pourtant guère. Il n'a jamais beaucoup d'appétit et je n'ai besoin que de sang pour me sustenter. Même si je peux toujours manger de la nourriture « normale », elle n'a plus l'attrait qu'elle avait auparavant, dont je ne me souviens plus que vaguement. La transition fut au début difficile, mais c'est bien plus commode et pratique une fois qu'on s'y est habitué.

Au lieu de nourriture, nous sommes devenus des amateurs de vin. En fait, la nourriture que nous commandons n'est souvent là que pour mettre le vin en valeur. Richard aime bien frimer en demandant des cépages et millésimes différents, et je lui

laisse ce petit plaisir. Cela me permet de ne pas avoir à trop faire la conversation. De temps en temps cependant, il suggérera un millésime ignoble. Il demandera un obscur pinot noir ou une syrah scintillante comme un rubis liquide dans le verre, qu'il m'offrira en sacrifice, les yeux pétillants d'excitation. La couleur séduira, le bouquet hypnotisera, mais une seule gorgée suffira à me retourner violemment l'estomac. Courir aux toilettes était embarrassant au début, mais je m'y suis à présent un peu habituée, et je peux en général tolérer d'avaler au moins une gorgée, même si le vin est épouvantable. Après ça, je n'ai qu'à faire semblant de boire une ou deux fois et de faire un petit tour de passe-passe. Il n'a pas besoin de savoir que sa dernière trouvaille a fini dans le pot de la plante la plus proche.

Ensuite, nous allons chez lui. Dire que l'appartement de Richard est plus grand que le mien est un euphémisme. Mon logis tiendrait dans sa seule chambre à coucher. Cela dit, je ne pourrais jamais vivre ici ; c'est un lieu sans âme. S'il n'était pas dans un immeuble aussi vieux, ce ne serait qu'un appartement onéreux du centre-ville. Situé au huitième étage, il avait tout de même l'avantage de donner sur le fleuve et de proposer une belle vue. Lorsque nos ébats prennent fin, j'aime bien profiter du panorama et veiller sur ma ville. Richard me connaît suffisamment bien pour me laisser un peu seule. J'ai besoin d'espace pour reprendre contact avec moi-même lorsque j'ai été aussi intime avec quelqu'un.

Ce soir-là, il se glisse derrière moi et me met un verre de vin dans la main. Je le goûte avec prudence et ne laisse passer qu'une goutte du breuvage entre mes lèvres, mais c'est l'un de mes préférés,



un nebbiolo intense. Il passe ses bras autour de ma taille et vient poser son menton sur mon épaule.

« Je ne peux pas te convaincre de rester ? »

Il pose la question, mais connaît déjà la réponse. Je me tourne vers lui pour le regarder sans quitter son étreinte.

Je lui rappelle que j'ai besoin de rentrer chez moi, sans fournir d'autre explication. J'ai simplement besoin de me retrouver dans mon espace, et Richard me connaît suffisamment pour ne pas essayer de se faire inviter.

Je refuse le taxi que Richard me propose. Je préfère rentrer à pied, en particulier de nuit, pour écouter le rythme de la ville pendant que je marche. Hélas, j'ai sans doute trop lâché la bride à mes sens, car ce n'est qu'une fois qu'il se tient devant moi que j'aperçois le loup-garou. Même sous forme humaine, il est gigantesque. Il porte un jean noir, un long manteau en cuir et des bottes de la même couleur, mais pas de chemise. Je ne connais pas si bien les tribus, mais il ne ressemble ni à un clochard ni à un homme d'affaires, et j'en déduis donc qu'il ne s'agit pas d'un Rongeur d'Os ou d'un Marcheur sur Verre. Dommage : ceux-là négocient en général volontiers.

L'usage excessif du noir dans sa mise, sa colère et sa façon de gronder d'un air supérieur me font parier sur un Seigneur de l'Ombre. Quoi qu'il en soit, quand il fait un pas menaçant dans ma direction, il prouve qu'il est nouveau en ville.

« Larbin du Ver », grogne-t-il. J'ai à peine le temps de me dire que j'ai la chance d'être tombée sur un qui cause avant qu'il ne me plaque contre le mur. Le coup me prend complètement par surprise.

Quelque chose a craqué dans mon corps quand j'ai heurté la brique et mon imperméable s'est déchiré lorsque j'ai glissé le long du mur. Je reprends à peine mon souffle quand il m'attrape par le col dans ses énormes mains et me soulève. Il est à moitié métamorphosé en homme-loup à présent; son visage est une masse de fourrure, de crocs et de rage. Les muscles saillent sous son pardessus, menaçant de déchirer le cuir, et il a pris au moins trente centimètres.

« Qu'est-ce que tu crois que tu fais ? » demandé-je une fois mon souffle revenu. Il cherche manifestement à m'effrayer, ce qui veut dire qu'il ne sait vraiment pas à qui il a affaire.

« C'est ton premier et ton dernier avertissement, pute araignée. Ta relation avec un vampire est indigne même d'une espèce inférieure comme la tienne. Tu nous fais honte à tous. Mets-y fin, ou nous mettrons un terme à ta vie. »

Je ne sais pas ce qui me dérange le plus : le fait qu'ils me suivaient ou celui qu'ils osent penser connaître ma vie privée. Il prend mon silence pour un acquiescement et ne tarde pas à me laisser choir dans une flaque d'eau. Je récupère mes lunettes et remarque les taches boueuses sur ma jupe et mon imperméable. Quelque chose qui ressemble à de la colère commence à bouillir en moi. Considérant que l'affaire est finie, le Seigneur de l'Ombre se retourne et s'éloigne. C'est sa deuxième erreur.

Les loups-garous sont en gros des animaux, et si vous ne les remettez pas à leur place, ils penseront qu'ils ont le droit d'interférer quand bon leur semble. Et celui-là semble avoir particulièrement besoin d'une leçon de politesse. Je fais appel au

sang que j'ai bu plus tôt dans la journée et sens mes blessures guérir puis se fermer, ainsi que la force qui afflue dans mes muscles. Je laisse l'araignée sortir jouer, ma forme change un peu alors que mes yeux s'agrandissent et que ma bouche se remplit de crochets. En un bond, je saute sur son dos et le percute avec la force d'une massue, mais ça suffit à peine à le bousculer. Je colle ma bouche autour de son cou pour plonger mes crocs dans sa gorge, inondant son système sanguin de venin, et tandis qu'il s'effondre, je plante le talon de ma chaussure dans le creux de son genou. Il hurle et tombe au sol : mes escarpins ont des talons en argent, exactement pour ce genre d'occasion. En général, je n'achète pas de marque de créateur, mais quand c'est important, je ne rechigne pas à payer un petit supplément pour la qualité.

Le poison de ma morsure le paralyse et je sais que tous les muscles de son corps doivent le brûler. Son cœur puissant ne fait qu'accélérer les choses, et l'argent fiché dans son genou l'empêche de régénérer. Je le plaque au sol et le maintiens de tout mon poids, avant de lui rappeler, dans un murmure à son oreille :

« C'était grossier. Mes affaires ne regardent que moi. J'apprécie les conseils, mais si tu t'amuses à ça encore une fois, c'est moi qui mets un terme à ta vie. »

Je n'attends pas sa réponse. Tout ce que j'obtiens, ce sont des fanfaronnades et il peut avoir le dernier mot si ça lui chante, à présent que je lui ai donné mon point de vue. Mais je n'ai pas l'intention de le laisser tenter quoi que ce soit une fois que je l'aurais lâché, alors je laisse l'araignée prendre

possession de moi. Mon corps se dissout en une masse grouillante d'arachnides, mon esprit dérive au fil du vent dans l'essaim et nous nous dispersons. Je le sens qui a un haut-le-cœur et crie tandis qu'il tente faiblement d'écraser la nuée.

Richard ne s'attendait pas à me revoir aussi vite et il a un mouvement de recul quand il ouvre la porte. J'imagine que je dois avoir une sacrée dégaine. Je me cramponne des deux côtés du chambranle de la porte et laisse presque un grognement s'échapper. Mon imperméable est déchiré et taché, ma jupe toute de travers et je ne parle même pas de mes collants. Mes cheveux sont un désastre et même mes lunettes sont un peu tordues.

« Es-tu un vampire ? »

Ma voix est claire quand je pose cette question, trop claire pour que je sois aussi cinglée que j'en ai sûrement l'air.

« Est-ce que je suis quoi ? »

— Une sangsue, un Descendant, un damné, un enfant de la nuit, un membre de la génération perdue, un immortel maudit, un marcheur des ombres, un nosferatu, un cadavre ambulante, un revenant, le sosie scintillant d'Edward Cullen ! Ai-je besoin de préciser le fait que je ne suis pas d'humeur pour les conneries ?

— C'est exact, répond-il dans un soupir, réalisant l'inutilité d'une quelconque excuse. Mais je ne scintille pas.

— Un petit copain vampire, grincé-je. Quel putain de cliché.

— Veux-tu entrer ?

— Seulement si tu as de l'alcool. »

Il en a, et je m'exécute.

Il passe quelques coups de fil. À ma sortie de la douche, je découvre trois robes de couturier très onéreuses posées sur le lit. Aucune ne correspond vraiment à mon style, mais elles sont magnifiques et j'opte pour la plus simple. Richard m'attend sur le sofa avec un verre de vin.

« Qui te l'a dit ? »

J'ai haussé les épaules.

« Un loup-garou qui aurait dû avoir un peu plus de jugeote.

— Y en a beaucoup au courant ?

— Je ne fais pas vraiment partie de leur cercle social, mais au moins quelques-uns. »

Après cela, Richard reste silencieux pendant un moment, comme s'il réévaluait un plan. Nous nous asseyons et prenons le temps d'encaisser chacun la nouvelle. Il y a dans le nez du vin une note d'abricot et de chêne, avec un arrière-goût métallique que je sens sur ma langue avant même qu'une goutte du liquide ne touche mes lèvres. J'essaie de me forcer à boire, mais c'est encore une des piquettes de Richard trop ignobles pour être avalées. Tandis qu'il regarde par la fenêtre, perdu dans ses pensées, je vide mon verre dans le pot de fleurs posé au pied du divan.

« Tu n'es pas une simple bibliothécaire, n'est-ce pas ? lâche-t-il enfin.

— Dit le vampire.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu es ?

— Je suis dans l'attente d'un autre verre.

— Bien, sois mystérieuse, réplique-t-il en ouvrant une autre bouteille, plus agréable celle-ci. De toute façon, c'est d'un bibliothécaire dont j'ai besoin.

— Pardon ?

— Écoute, ce n'est pas comme ça que je voulais l'amener, mais j'ai besoin de ton aide pour un truc.

— Ah...

— Je sais, je suis désolé. C'est juste que... c'est important.

— Dis toujours, réponds-je avec prudence.

— Il y a un livre, un vieux journal conservé par un clan rival. C'est le fondateur de ce clan qui l'a commencé il y a plusieurs siècles de cela. Ses descendants ne le sortent qu'à certaines occasions, et l'une d'entre elles a conduit son gardien ici, à Londres. Je ne peux pas m'en approcher, ils ont placé sur lui des protections magiques pour empêcher les autres vampires de s'y intéresser de trop près.

— Attends, quoi ? Des vampires magiciens ?

— Pas de vrais mages, mais ils pratiquent une forme de magie du sang. Je n'ai jamais compris comment ça fonctionnait, mais elle est puissante. Un des anciens arrive ce soir pour une grande réunion de clan. Tu te souviens de l'homme dont j'ai parlé, Winters ? »

Je hoche la tête.

« C'est celui qui amène le livre.

— C'est pour ça que tu as besoin d'un bibliothécaire ?

— Il contient la plupart des secrets de leur clan et ne sort des archives que pour ce genre d'occasion. Il est ancien et mes sources me disent qu'ils le font toujours voyager en compagnie de plusieurs faux. J'ai besoin d'un expert qui sera capable d'identifier l'original.

— Je pense pouvoir t'aider. »

*Après avoir ouvert la moitié de ses yeux, la princesse décida de sortir et de voir le monde. Malgré son*

sang royal, on l'évitait partout où elle se rendait. Les paysans la regardaient avec crainte, comme si c'était une créature de cauchemar. Les loups de la forêt lui dirent qu'elle n'était pas naturelle et qu'elle ne méritait pas de jouer avec eux. Seule et rejetée, elle pleura une fois encore, mais c'était désormais de colère plutôt que de chagrin. Comment osaient-ils la rejeter, elle, une princesse, simplement parce qu'elle était différente ! Alors elle ouvrit son cinquième œil. Puisqu'elle était différente, alors elle le serait autant que possible.

Il y a un bâtiment à Londres, le *Shard*, qui ressemble à la tour de Sauron ; fallait-il donc vraiment s'étonner qu'il appartienne à des sorciers vampires ? Ils y disposent d'un bureau au vingt-cinquième étage, tandis que Winters habite un appartement-terrasse au soixante-deuxième. Grâce à l'un des contacts de Richard, je suis arrivée avec un pass pour le cinquante-huitième. Je suis un peu mieux habillée qu'à l'accoutumée quand je m'approche du hall d'entrée. La tenue qu'il m'a achetée coûte sans doute plus cher que mes bijoux les plus précieux ; même Bethany serait impressionnée. Le seul problème, c'est que le soleil ne se lève que dans plusieurs heures et que la nuit n'est pas véritablement le meilleur moment pour détrousser un vampire. Heureusement, les Tremeres raffolent de cérémonies, et ils sont donc au club-house de leur clan, occupés à préparer leur assemblée du lendemain soir. Richard a également organisé une petite diversion pour les mettre en alerte maximale, mais au mauvais endroit. Si j'étais venue ici dans la journée, Winters aurait été en train de dormir et la surveillance aurait été encore plus étroite.

Il me suffit de présenter mon pass pour franchir la sécurité de l'entrée, et ma tenue me permet de traverser le hall sans éveiller les soupçons. Hélas, un homme grand et bien habillé m'arrête alors que j'approche des ascenseurs. Je lui présente mon badge, mais il me désigne un autre ascenseur, qui s'arrête sans doute au cinquante-huitième étage. Les vampires ne sont manifestement pas aussi stupides que je l'espérais, mais j'ai heureusement plus d'un tour dans mon sac. Je croise le regard du garde, mon apparence change légèrement, puis je laisse mes crocs saillir, sifflant comme un serpent dans sa direction. Il s'écarte dans un réflexe presque pavlovien. Ils dressent un peu trop bien leurs serviteurs.

Je prends une profonde inspiration avant que les portes de l'ascenseur ne s'ouvrent au soixante-deuxième étage, mais il n'y a personne en vue. Cependant, alors que je marche dans le couloir vers l'appartement, l'air semble de plus en plus épais. Alors que j'approche la porte, je me mets à respirer difficilement et mes yeux s'emplissent de larmes, mais je parviens finalement à l'atteindre. C'est sans doute dû à la magie qui protège les lieux des vampires et des loups-garous. En tant qu'araignée, elle ne m'atteint pas directement, mais même ainsi, je peine à prendre mon souffle. La porte est solide, mais pas hermétique. Murmurant une prière à grand-mère, je prends la forme d'une nuée et me répands sous elle comme de l'huile, jusque dans l'appartement. Une autre forme de protection magique picote mes milliers de pieds tandis que je franchis le seuil. Je m'imagine que j'aurais été vaporisée si je n'avais pas été ce que je suis.



Je reprends forme dans le salon spacieux pour retrouver mes repères. Ma forme rampante est parfaite quand j'ai besoin de me faufiler quelque part, mais avec tous ses yeux qui regardent dans toutes les directions, elle ne m'aide guère quand il s'agit de me faire une idée de mon environnement. Cette fois-ci, hélas, aucun d'entre eux ne regardait là où il le fallait. Finissant de me reconstituer, je ne remarque que bien trop tard le pistolet pointé sur ma tête.

« Ne bougez pas », m'ordonne celui qui le tient, à ma gauche.

Je tourne lentement la tête et rencontre le regard d'un professionnel. Il porte un costume impeccable et tient son arme avec précision, mais il ne se tient pas suffisamment près de moi pour que je puisse m'en saisir. Il n'a pas l'air d'être un vampire, mais je sais que les sangsues sont capables d'accroître la loyauté et les caractéristiques physiques de leurs serviteurs. Je serais stupide de le sous-estimer. Sans me quitter des yeux, il se saisit de la radio accrochée à sa ceinture.

« Adam, monte. J'ai un intrus. »

Il ne semble pas ému le moins du monde de m'avoir vue me reformer à partir d'un tas d'araignées. Je suis définitivement dans la mouise. Je mets très lentement les mains sur la tête, et m'agenouille comme le suggère son pistolet. Je suis bonne, voire mortelle, quand j'ai l'avantage sur quelqu'un. Mais dans un combat contre un adversaire armé ? L'assaut frontal n'est pas ma meilleure option.

*La princesse s'aventura seule dans la forêt pendant ce qui sembla être une éternité. Elle ne voulait pas rentrer au château, où sa famille se moquerait d'elle comme les loups l'avaient fait. Elle ne voulait pas non plus trouver*

un autre village où l'on pourrait la regarder avec mépris et horreur. Mais alors qu'elle se pelotonnait sur une rive moussue, elle entendit un murmure attristé à son oreille qui lui demanda :

« Chère sœur, pourquoi ne joues-tu pas avec nous ?

— Jouer avec vous ? Mais qui êtes-vous ?

— Tu n'as qu'à nous chercher et tu verras. »

Alors, la princesse ouvrit son sixième œil et grâce à lui, vit un monde qu'elle avait ignoré jusqu'alors. Elle considéra avec émerveillement cette nouvelle couche peinte sur toutes les choses qu'elle pensait connaître. Devant elle dansaient les esprits des arbres et des fleurs qui l'entouraient, et tous avaient des formes étranges. Ils sortirent pour l'accueillir et jouèrent avec elle jusqu'au coucher du soleil. Pendant ce temps, les six yeux ouverts de la princesse pleuraient de joie, car elle avait compris qu'elle ne serait plus jamais vraiment seule.

Contrairement aux vampires, nous autres change-formes ne sommes jamais vraiment seuls. Nous sommes pour la plupart des créatures des étendues sauvages et de la campagne, et les esprits auxquels nous faisons appel ne se trouvent pas dans les villes. Mais mes sœurs et moi sommes les filles de la Tisseuse, et nos alliés ont bâti ces cités. Alors que je suis agenouillée sur la moquette, j'ouvre mon esprit au royaume qui se trouve au-delà des sens mortels, sentant la proximité du Motif tout autour de moi. J'entends résonner le cliquetis d'un million de tisserands, d'esprits encore occupés à ce moment-là à tisser la réalité du bâtiment lui-même. « Mes sœurs, leur dis-je dans un murmure, j'ai besoin de vous. »

Mon geôlier s'apprête à me dire de me tenir tranquille quand les murs commencent à bouger.

Mais il ne peut pas voir le monde spirituel. Ses yeux sont incapables de percevoir la horde d'araignées éthérées qui l'assaillent par-delà la toile, mais cela ne signifie pas qu'il est incapable de sentir leur assaut. Une part primitive de lui décèle l'attaque et se rend compte que quelque chose cloche terriblement. Puis il voit les murs et le sol onduler, alors que mes sœurs tisseuses commencent à déchirer son esprit en lambeaux. C'est la diversion que j'attendais. Je prends ma forme de guerre et les yeux du tireur s'écrouillent d'horreur quand des pattes jaillissent de mes flancs tandis que mon visage disparaît sous d'énormes mandibules et huit yeux dépourvus de cils. De mes puissantes griffes, je me saisis de lui, l'amène à moi et le déchiquette sans un bruit.

Je mange vite et proprement, et il n'y a donc plus rien à voir quand son ami Adam arrive à l'étage et entre dans la pièce. Il a tôt fait de dégainer son arme et se déplace dans la pièce, avec la grâce silencieuse d'un vrai professionnel. Ce n'est que lorsqu'il se rend compte que l'endroit est vide qu'il pense à lever la tête, et c'est alors que je lui tombe dessus, sans lui donner le temps de crier. J'adore les pièces avec de hauts plafonds.

Je reprends ma forme humaine et emprunte un couloir, puis arrive enfin devant ce qui doit être la bonne porte. Elle est faite dans un acier solide, probablement épaisse de plusieurs centimètres et étanche. Une serrure numérique se trouve près d'une roue de métal assez grande pour piloter un bateau. Je ne suis pas très douée pour forcer les serrures, mais j'ai des amies. Je fais une fois de plus appel à mes sœurs tisseuses et murmure une formule pour

leur demander de m'aider à l'ouvrir. La porte bouge un peu tandis que son motif est reconfiguré, puis un clic discret m'avertit qu'il est temps de tourner la roue et d'ouvrir le coffre-fort.

À l'intérieur se trouve une magnifique petite bibliothèque. Tous les livres alignés sur les étagères sont anciens, des éditions originales d'ouvrages que l'histoire a oubliés. Celui que je cherche se trouve sur un lutrin au centre de la pièce. Le cuir de sa couverture a récemment été remplacé et sa reliure est faite d'argent massif. Mais alors que je tourne une page, je remarque que le parchemin n'a pas la bonne texture. En l'examinant de plus près, je note que le latin est exquis, mais de style est trop moderne. L'original n'est pourtant pas très loin. Je le sais, tout simplement.

Je laisse courir ma main le long des étagères et jette un œil aux titres. J'ai parfois le souffle coupé quand je reconnais quelques-uns d'entre eux. Je pensais certains de ces ouvrages perdus; la plupart des gens n'avaient jamais entendu parler d'eux, mais je les avais pleurés comme des amis disparus.

Quand j'arrive au bout de la deuxième étagère, je sens l'air qui s'épaissit encore. Ces idiots se sont montrés trop prudents: ils ont protégé le livre avec les mêmes sceaux, mais ceux-ci sont beaucoup plus puissants cette fois. Je m'avance au cœur de l'air vicié et sens le livre avant de le voir. J'ai le souffle court; l'air brûle mes poumons tandis que je me rapproche. Quand je l'atteins, je sens la peau de ma main se racornir. Pour une raison que j'ignore, l'image de Richard s'insinue dans mon esprit, accompagnée par le goût métallique du vin. Je secoue la tête pour chasser ces pensées, mais ne peux retenir un petit cri

alors que je touche le livre. Je sens ses protections se dissiper alors que je l'extrais de l'étagère, mais la douleur est toujours présente dans ma main. Je peux toujours bouger les doigts : la peau est plus brûlée que carbonisée, mais il faudra plus que du sang pour guérir. J'aurai le temps de m'en occuper plus tard, car j'ai le livre à présent. Son âge est palpable. Je n'ai qu'à littéralement sentir l'odeur des années dans ses pages pour savoir que j'ai trouvé ce que je cherchais.

Je me glisse hors du coffre-fort, le livre et sa copie grossière dans une valise. Quitter le bâtiment est un jeu d'enfant : je n'ai qu'à traverser rapidement le hall en traînant la valise derrière moi. Usant de mon téléphone portable muet, je me fais insistante : il faut qu'ils m'attendent avant de fermer la porte d'embarquement, mon vol est extrêmement important. Personne ne me fait de difficultés.

*Le jour s'acheva enfin pour la princesse et elle s'assit pour regarder le soleil se coucher. Elle comprenait que si certains la trouvaient bizarre, d'autres l'aimaient pour ce qu'elle était. Elle ouvrit son septième œil et laissa la lumière du soleil l'inonder. Elle se défit de ses peurs et inquiétudes, accepta ce qu'elle était. Ses larmes coulèrent une fois encore tandis qu'elle faisait ses adieux à ce qu'elle avait été, et devenait ce qu'elle devait être.*

Je suis arrivée chez Richard un peu avant le lever du soleil. Quand il ouvre la porte, je me tiens fièrement devant lui, le livre à la main. Il le prend, ouvre son fermoir en argent et le feuillette. Son sourire s'élargit alors qu'il tourne les pages. Il ne fait même pas allusion aux cicatrices sur ma main.

« Par Caïn, il y a tout. Nous pouvons détruire leur clan. »

Il se dirige vers le divan et je l'y rejoins, mais il reste plongé dans le livre. Son latin doit être meilleur que je ne le pensais.

« Hé bien, je suis contente d'en avoir fini. »

Richard se tourne finalement vers moi, mais ses yeux sont devenus froids.

« Oh non, nous ne faisons que commencer.

— Que veux-tu dire ?

— Nous allons faire tellement plus de choses ensemble, toi et moi, murmure-t-il en caressant mes cheveux. Tu es mienne à présent. Mon sang était mélangé à chacun de ces vins que tu n'aimais pas. La première fois que tu as eu cette réaction, je pensais que ça n'allait pas marcher, mais j'ai revu le dosage et tu as semblé t'y habituer. J'ai su que ça avait fonctionné quand tu as accepté de récupérer le livre pour moi. Personne n'entre par effraction dans une forteresse tremere sécurisée juste pour aider son petit ami. »

Le lien de sang. Un piège de plus dans la toile du vampire. Boire trois fois de son sang, ne serait-ce qu'une gorgée, fait naître dans votre cœur un amour plus puissant que n'importe quoi. C'est un lien capable d'asservir les reines. Je le repousse, mais il me sourit.

« Montre-moi ce que tu es en réalité, Jane. Je veux voir de quoi d'autre tu es capable. »

Je me lève, puis enlève ma veste et mes lunettes. Je dénoue mes cheveux et je les laisse flotter sur mes épaules. Puis, les yeux baissés, comme si je mettais mon âme à nu, je lui dis dans un murmure : « Je suis une Ananasi. »

Je laisse ensuite le sang déferler en moi et frappe son cou, rapide comme l'éclair. Le poison et la

surprise le ralentissent, et il est incapable de m'arrêter. Mon bras devient arachnéen et s'enfonce dans sa poitrine jusqu'à son cœur, le clouant au divan.

« Mais comment ? bredouille-t-il à travers le sang qui s'échappe de sa bouche.

— Quand j'ai entendu dire que tu cherchais un bibliothécaire, je t'ai simplement laissé me trouver. Je dois dire que tu as pris ton temps. »

Son cœur est à moitié détruit et son sang se répand sur le sol ; il semble assez affaibli pour que je le lâche. Je laisse mon bras redevenir humain et enfile un de ses imperméables pour cacher les taches rouges qui maculent mes vêtements. Il a l'air perplexe quand j'arrange proprement le livre sur la table, efface un peu du sang qui a giclé sur l'argent avec un chiffon. Son clan accusera les Tremeres et en retour, ces derniers l'accuseront de leur avoir dérobé leurs secrets.

Richard se rend compte de ce que je suis en train de faire alors qu'il gît là, impuissant.

« Mais tu vas déclencher une guerre. Les clans se massacreront.

— Oui, mais vous autres vampires menez vos guerres si silencieusement qu'elles n'auront que peu d'impact sur ma ville. De plus, je cherchais depuis un moment un moyen de chasser certains d'entre vous de mon territoire. Je protégerai le véritable livre à présent. Mieux vaut qu'une bibliothécaire s'en occupe. Tu as été très utile pour le récupérer et les secrets qu'il renferme n'ont pas de prix. Merci.

— Pitié, supplie-t-il. Pitié, ne me tue pas.

— Mais pourquoi pas, mon cher ? demandé-je en me penchant suffisamment pour effleurer de mes lèvres son front froid et mort. Tu ne m'es plus d'aucune utilité.

— Mais... mais tu es à moi ! tente-t-il de crier. Le lien de sang !

— Le lien de sang est fondé sur l'amour, murmuré-je. Et il n'y en a plus dans le cœur de l'araignée. »

*Quand la princesse ouvrit son huitième œil, elle ne pleura pas, car elle avait épuisé toutes ses larmes, mais elle ne se lamenta pas de leur absence, car elle n'avait plus besoin d'elles. Elle était en paix avec elle-même et voyait le monde à travers huit magnifiques yeux. Elle comprit son don et éprouva de la joie alors que l'hiver tombait sur son cœur.*



# Sur la corde raide

PAR AARON ROSENBERG

« **A**BSOLUMENT PAS. Je ne le permettrai pas ! » Midori Saputo frappa du poing le plateau du bureau. En dépit de sa frêle silhouette, la surface de bois poli trembla sous le coup, qui dessina sous l'impact une toile d'araignée de fêlures. Elle considéra la femme, aussi mince qu'elle, assise de l'autre côté du meuble ruiné, ses yeux noirs se réduisant à des fentes.

« Tu m'entends ? »

— Il serait difficile de faire autrement, répondit son invitée en s'étirant, alors qu'elle passait une main paresseuse dans sa crinière rouge et soyeuse. Tu parles plutôt fort. »

Kumiko Hadoki sourit pour tempérer l'ironie de son propos et se cala dans sa chaise, comme si elles étaient les meilleures amies du monde qui discutaient, plutôt qu'un dirigeant et son sujet réunis pour une audience formelle, quoique privée.

Bien entendu, les deux scénarios avaient chacun leur part de vérité.

« Kumi, grogna Midori en passant une main sur

son visage, ne me fais pas ça ! Tu sais bien que je ne peux autoriser une chose pareille !

— Qui te le demande ? Je relayais simplement une information qui pouvait selon moi t'intéresser. »

Midori la regarda à nouveau fixement.

« Ne me mens pas, exigea-t-elle en frappant à nouveau le bureau, cette fois-ci moins fort. Tu sais bien que tu ne peux rien me cacher.

— J'espère bien que si, répliqua Kumi. Sinon, ça veut dire que j'ai passé tout ce temps à soigner ma tenue pour rien. »

Elle passa la main sur sa veste de soie grège. Comme elle l'avait espéré, sa petite plaisanterie fit rire son amie malgré elle.

« Je ne suis pas venue te demander une quelconque permission, continua-t-elle avant que son rire ne s'éteigne tout à fait. Je voulais simplement te dire que je serai absente quelques jours, et la raison de cette absence.

— Tu vas te faire tuer et je ne pourrai rien faire pour t'aider, prévint Midori.

— Je sais. »

Kumi se redressa et lissa sa jupe avant de lever les yeux.

« Mais je te remercie de vouloir le faire.

— Bien sûr. »

Sa meilleure amie se redressa à son tour et retint visiblement un soupir en contournant le bureau pour la serrer dans ses bras.

« Soyez prudente, je vous en conjure. Et appelez-moi dès que vous serez rentrée.

— Je le ferai, promit Kumi. »

Elle lui rendit son accolade pendant une seconde, puis s'écarta et eut un large sourire.

« Ne t'inquiète pas, tout ira bien. »

Midori ne cessait de froncer les sourcils, tandis qu'elle regardait son amie sortir. Ceci dit, en tant que régente, elle avait toujours une raison ou une autre de s'inquiéter.

Et la plupart du temps, sa meilleure amie était toujours au cœur de la tempête.

• • •

« COMMENT ÇA s'est passé ? » demanda Tatsin, qui s'était glissé à côté de Kumi alors qu'elle quittait le bâtiment.

Ses cheveux coupés en brosse étaient juste assez longs pour onduler dans le vent alors qu'il calquait son allure sur la sienne. Leurs pas ne faisaient aucun bruit.

« Cela n'a pas été pire que prévu, répondit-elle sans prendre la peine de jeter un œil à l'homme qui marchait près d'elle. Mais j'ai dû lui en parler.

— Si tu le dis. »

Il ne semblait pas très convaincu. Ceci dit, elle n'était pas très sûre de s'être elle-même tout à fait convaincue. Au départ, cela lui avait paru logique. Même sans obtenir son aide ou sa bénédiction, son amie Midori était régente, et il était donc possible de l'approcher avant que quelqu'un de la cour n'entreprenne d'action extrême. Kumi en faisait officiellement partie, même si cette appartenance était en grande partie due à son amitié avec Midori.

Et « extrême » était vraiment le terme tout trouvé pour décrire ce qu'elle envisageait de faire.

« Où allons-nous ? » demanda Tatsin, la tête légèrement inclinée sur le côté tandis qu'il étudiait le profil de Kumi.

Elle se tourna pour lui faire face et il eut un large sourire. Il avait la beauté du diable et il le savait, mais il était parfaitement conscient qu'il ne parviendrait à rien avec elle. Elle esquissa néanmoins un léger sourire. Ses pitreries l'amusaient, et elle savait que son air joueur masquait une résolution à toute épreuve ; quoi qu'il arrive, il veillerait sur ses arrières.

« Où allons-nous ? » répéta-t-elle en l'imitant.

Puis elle lui tapota le nez.

« Eh bien, en Enfer, mon cher compagnon. Directement dans les flammes éternelles de l'Enfer. »

Il leur fallut moins d'une heure pour y arriver.

• • •

« C'EST CERTAINEMENT une... installation impressionnante », dit Kumiko à son hôte, qui lui avait tenu la porte avant de la conduire du lobby jusqu'à l'arrière. Elle croisa son reflet dans le miroir et étouffa un rire. Elle avait teint ses cheveux, dissimulant ses brins rouges si caractéristiques sous un noir d'encre. Avec sa petite silhouette, son visage délicat et sa nouvelle chevelure sombre, elle ressemblait presque trait pour trait à Midori ! Elle ne s'y était pas attendue et cela l'amusa grandement – tout comme cela amuserait son amie quand elle lui raconterait l'anecdote.

Cette bonne surprise avait un deuxième avantage. L'amusement qu'elle ressentait lui permit de dissimuler la révolusion qu'elle aurait sans doute sinon montrée.

La centrale électrique d'Otanaga formait un complexe massif aussi hideux que dépourvu de grâce. Hérissee de tubes, de tours et d'entrepôts, de portiques et d'échelles à perte de vue, elle faisait

tache dans le paysage. C'était comme si une araignée cubiste avait entrepris de tisser une étrange toile géométrique avant de devoir abandonner, puis avait recommencé le processus, encore et encore. On n'était qu'au tout début de l'après-midi et pourtant, l'usine illuminée se découpait dans la clarté du ciel d'automne, et était survolée par un nuage jaune-vert toxique luisant d'une lueur incandescente. La puanteur était presque insoutenable. Mélange de métal en fusion, de gaz fétides et d'autres odeurs nauséabondes, elle était si puissante que Kumi dut serrer les dents pour retenir un haut-le-cœur. C'était comme si le Mille-Pattes en personne était entré dans le monde et l'avait corrompu par son seul contact.

Et puis il y avait les gens.

M. Fumira, son guide, était clairement humain. Son aura était souillée par le travail qu'il faisait ici, mais n'était pas plus affectée que cela; il en allait de même de presque tous ceux qu'elle avait croisés. Mais il y en avait quelques-uns, dont les agents de sécurité qui quadrillaient les lieux, qui étaient eux tout à fait différents. Par exemple, le garde qui l'avait arrêtée à l'entrée pour contrôler ses papiers était une immense brute. Son visage était trop long et étroit, ses yeux trop petits et perçants, ses cheveux trop raides et clairsemés, sa peau trop grise et caoutchouteuse; un bakemono, sans aucun doute. Ce qu'elle trouvait perturbant, c'est qu'il ne faisait pas le moindre effort pour dissimuler ce qu'il était. Non moins perturbant était le sourire qu'il lui avait adressé, qui avait découvert ses dents jaunies et pointues comme des aiguilles. Était-il possible qu'il sache qu'elle était une hengeyokai? Possible, mais peu probable. Qu'il l'ait su ou non, il avait

clairement remarqué le malaise qu'inspirait sa présence, et il s'en était délecté. Kumi avait eu affaire à de nombreux bakemono au fil des années, mais c'était en général des créatures fuyantes et lâches qui rôdaient dans les ombres. Celui-là se promenait au grand jour, et il n'était pas le seul.

Cela ne fit que confirmer ses pires craintes sur l'endroit et renforça sa détermination. Il fallait faire quelque chose.

« Merci, répondit M. Fumira, réagissant à son vague compliment par un large sourire, tandis qu'il la conduisait le long d'un couloir étroit jusqu'à un bureau exigü. S'il vous plaît, prenez place. »

Il lui désigna deux chaises de bois d'allure inconfortable, se contorsionnant pour passer de l'autre côté d'un bureau fatigué. Il se glissa dans un fauteuil bon marché, avec à peine assez de place pour se tourner vers l'ordinateur qui trônait à l'autre bout.

« Nous sommes toujours ravis de recevoir la visite des médias. »

C'était la couverture que Kumi avait utilisée pour pouvoir entrer. Elle se faisait passer pour une journaliste d'un important blogue d'informations, *Japan Today*. Ce n'était en fait pas vraiment une couverture, puisqu'elle travaillait effectivement pour ce site. En fait, elle l'avait créé quelques années auparavant, sachant pertinemment qu'il lui serait utile un jour ou l'autre. Son équipe en gérât désormais le fonctionnement au jour le jour, mais elle faisait toujours appel à sa carte de presse quand elle avait besoin d'aller quelque part.

Quelque part comme ici.

« Eh bien, nous sommes tous très intéressés par votre organisation et vos installations, et nous

voudrions en savoir plus, admit Kumi en lui adressant son plus joli sourire. Votre usine ne fonctionne que depuis un mois et vous avez déjà produit assez de courant pour alimenter Tokyo pendant une saison entière. C'est très impressionnant. »

Ils avaient aussi pollué la région tout entière à un tel degré qu'il faudrait au moins un an pour la purifier à nouveau, aussi bien dans ce monde qu'au-delà de celui-ci, dans les Terres du Miroir. C'était tout aussi stupéfiant, et dans le mauvais sens du terme.

« Et encore, répondit-il en se calant contre son dossier et en se frottant les mains, ça ne fait que commencer ! Nous devons augmenter notre production lentement afin de nous assurer que tout se fait dans le respect des normes de sécurité, mais une fois au maximum de nos capacités, nous pourrons alimenter la nation entière ! »

Bien entendu, c'était exactement ce que Kumi craignait.

Le reste du monde, malheureusement, comptait d'ailleurs bien dessus, et cela avait convaincu les cours bestiales d'ignorer cette atrocité. L'usine avait beau polluer l'environnement et empoisonner la région ainsi que ses habitants, elles ne voulaient pas offenser leurs contreparties humaines. C'était aussi la raison pour laquelle Midori lui avait dit de ne pas s'en mêler.

Mais pour Kumi, c'était impossible. « Je vous ordonne de détruire ce qui blesse Gaïa » était la première des Lois célestes. Elle ne pouvait pas plus ignorer cela que sa nature.

Elle devait néanmoins agir avec prudence. Personne ne leur viendrait en aide, et ils se trouvaient dans l'un des endroits les plus dangereux qu'elle ait jamais visités.

« Alors ? demanda-t-elle avec un sourire éblouissant. Aurais-je la chance de faire une visite complète ? »

• • •

« ...ET VOICI l'enceinte sèche dans laquelle se trouve le réacteur », expliqua M. Fumira quelque vingt minutes plus tard en s'arrêtant au milieu d'un portique, le doigt pointé vers le bas.

Kumi se pencha par-dessus la rampe et regarda.

« Ce n'est pas tout à fait ce à quoi je m'attendais », admit-elle.

Elle avait imaginé une chambre fermée comme une bathysphère, emplie de matériau fissible fluorescent et hérissée de tiges jaillissant comme les épines sur le dos d'un porc-épic. Au lieu de cela, la chambre principale se présentait comme une grande salle ouverte, dont le sol était tour à tour parsemé de grilles circulaires et d'étranges projections cylindriques sortant du sol à la façon de petites bouches à incendie noires et trapues. À l'autre extrémité de la pièce se trouvait une rangée d'appareils que Kumi hésitait à qualifier de véhicules malgré leurs roues de métal insérées dans de longs rails posés au sol ainsi que des échelles menant à de petits panneaux de contrôle en hauteur. Des ouvriers en combinaison se hâtaient de-ci de-là, vérifiant les couvercles des cylindres, ainsi que les jauges et les moniteurs installés contre un mur.

« Le réacteur se trouve en fait sous terre, lui répondit son hôte. Ce que vous voyez ici, ce sont les conduits et le sommet des tiges de commande. C'est plus sûr ainsi, pour nous comme pour le réacteur. La terre et la roche l'isolent afin de le protéger plus



efficacement, et contribuent à refroidir l'eau qui circule autour de lui pour minimiser les risques de fusion. »

Cela laisse aussi les radiations s'échapper dans le sol si d'aventure le ciment du réacteur n'est pas assez épais, se dit Kumi. Elle ne fit pas part de sa remarque.

« Les risques sont-ils élevés ? demanda-t-elle à la place en prenant une expression innocente. »

Son guide n'y vit que du feu et s'empressa de la rassurer.

« Oh non, nous sommes parfaitement en sécurité. Au cours de cette visite, vous absorberez tout juste dix millirems de rayons gamma, ce qui équivaut plus ou moins à une radio du thorax standard. »

Elle essaya de ne pas trembler non plus à cette pensée.

« Et nous avons mis en place de nombreuses mesures de sécurité afin de pallier tout problème, continua-t-il sans remarquer sa réaction.

— Que se passe-t-il si les tubes de combustibles surchauffent ? »

Elle avait bien appris sa leçon. Elle savait que ceux-ci contenaient l'uranium nécessaire à tout le processus. Les barres de contrôle, elles, servaient à conserver la bonne température et à arrêter si nécessaire le réacteur.

« Et si les barres de contrôle ne se déploient pas correctement ? »

M. Fumira se pencha légèrement vers elle et lui adressa un clin d'œil. Kumi lui offrit en retour la meilleure imitation de minauderie de collégienne.

« Rien à craindre, glissa-t-il avec un air de conspirateur. Nous sommes préparés à cela. S'ils sont inefficaces, nous avons une sécurité intégrée qui

inonde la chambre du réacteur de bore. Cela rend l'uranium inerte et emprisonne à l'intérieur toutes les radiations en créant un bloc massif de matériau dense. Rien ne peut sortir ni entrer. »

Il sourit, et Kumi ne put s'empêcher de penser à un vendeur de voitures d'occasion – ce qu'il était d'une certaine manière.

« Alors vous voyez, nous sommes sûrs de ne faire de mal à personne, même si ça doit condamner toute l'usine. »

À l'exception du mal que vous faites déjà, ne put-elle s'empêcher d'ajouter mentalement tandis qu'elle le suivait sur une passerelle menant à la salle de contrôle. Cependant, tandis qu'elle marchait, un plan commençait à se mettre en place dans sa tête. Il était bien entendu risqué, mais cela valait bien mieux que de laisser cette monstruosité continuer à vomir son poison dans le monde.

• • •

LA VISITE SE poursuivit, incluant un arrêt au puits de combustible usagé. M. Fumira expliqua fièrement qu'une profonde fissure naturelle se trouvait déjà là au moment où les travaux ont commencé. À l'entendre parler, on aurait pu croire qu'il avait créé lui-même la crevasse. En fait, ils s'étaient contentés d'élargir l'ouverture et de la recouvrir de béton, formant ainsi le réceptacle parfait pour leurs tubes de combustible usagé. Lorsqu'ils étaient épuisés, ceux-ci finissaient dans ce puits rempli d'eau, censé les refroidir et les protéger.

« Combien de temps y demeurent-ils ? » demanda-t-elle. Elle fit de son mieux pour réprimer un frisson

lorsqu'elle se pencha par-dessus la rambarde pour voir le gouffre béant, imaginant les centaines de tubes mortifères reposant au fond.

« Au moins six mois. Ils sont ensuite déplacés dans notre puits sec, qui est très semblable, mais recouvert d'une couche de béton encore plus épaisse et dépourvu d'eau. Ils y resteront ensuite indéfiniment.

— Et l'eau ? s'enquit-elle ensuite en le suivant plus avant dans le hall. Qu'advient-il d'elle, en particulier de celle utilisée dans le réacteur lui-même ?

— Oh, nous la filtrons ensuite très soigneusement, la rassura-t-il en agitant la main d'un air entendu. Nous éliminons toutes les radiations, et toutes les particules en général, avant de la rejeter dans la rivière. Elle est plus pure quand nous en avons fini que lorsque nous avons commencé ! »

Il désigna du doigt un certificat sur le mur.

« Comme vous le voyez, nous sommes dûment inspectés et certifiés. Nous avons passé tous les tests haut la main ! »

Étaient-ce vraiment les procédures et dispositifs de sécurité ou bien des pots-de-vin et menaces qui avaient permis de le décrocher, se demanda Kumi. C'était ce qui avait avant tout attiré son attention sur cette usine. Elle avait lu un article prétendant que l'usine avait pris des raccourcis, puis avait payé des fonctionnaires pour qu'ils ferment les yeux.

Comme par hasard, les auteurs de ces allégations n'étaient plus disponibles pour faire le moindre commentaire, et les quelques personnes qu'elle avait pu joindre étaient clairement terrifiées. Et pour de bonnes raisons : les autres étaient morts au cours des dernières semaines dans une série d'« accidents » et de « malheureux incidents ».

Quelqu'un de l'usine faisait disparaître les preuves, mais malheureusement pour eux, Kumi avait du flair. Ils ne se débarrasseraient pas d'elle aussi facilement.

• • •

« ET VOICI notre dernier arrêt », annonça M. Fumira peu après.

Par bonheur, ils avaient quitté l'enceinte du réacteur et étaient retournés dans les bureaux, qui se trouvaient non loin de l'entrée de la centrale. Mais le couloir qu'ils traversaient à présent était bien plus grand et large que celui qui les avait conduits au minuscule bureau de M. Fumira. Il était couvert d'une fine moquette, avec des murs plaqués de bois poli et de magnifiques panneaux veinés. On se serait dit dans un club élégant plutôt que dans des bureaux, et la porte vers laquelle ils se dirigeaient ne faisait qu'amplifier cette sensation. Ses épais battants sculptés étaient ornés de représentations de la nature tandis que sa lourde poignée de cuivre avait la forme d'une grappe de raisin ornée de feuilles brunies. La porte s'ouvrit sans bruit, dévoilant des bureaux coquets et vastes, eux aussi couverts de panneaux de bois poli. Un tapis onéreux était posé au milieu de la pièce, dans laquelle se trouvaient d'un côté un profond sofa en cuir cerné de fauteuils assortis et de l'autre un bar bien fourni. Un bureau massif sculpté trônait au centre de la pièce, juste en dessous d'une grande baie vitrée.

Tout cela soulignait parfaitement l'homme de haute taille et aux larges épaules qui se tenait là et les attendait.

« Notre directeur, M. Sumimoto. »

M. Fumira présenta son supérieur et s'inclina profondément. L'autre inclina brièvement la tête.

« Monsieur, voici Kira Hanote, la journaliste de *Japan Today*.

— C'est un plaisir, Mlle Hanote. »

Le directeur s'avança et lui tendit la main, un petit sourire suffisant flottant sur ses lèvres charnues. La coupe impeccable de son costume gris de prix soulignait sa carrure puissante, tout en atténuant un peu la brutalité que Kumi décelait dans ses yeux profondément enfoncés.

« Je suis enchantée de vous rencontrer, M. Kumimoto », répondit-elle en laissant sa main disparaître dans la poigne de l'homme.

Elle tenta de réprimer un frisson quand il tourna la paume de sa main et la leva pour l'effleurer de sa bouche. Il y avait quelque chose de profondément répugnant chez lui, comme une aura de puissance et de cruauté désinvolte, mêlée à quelque chose d'autre encore. Elle faillit s'évanouir à son contact, mais trouva le moyen de résister et lui rendit son sourire.

« M. Fumira a bien pris soin de vous, j'espère ? » demanda le directeur.

Sans relâcher la main de Kumi, il se redressa et posa son regard sur elle. Ses yeux étincelaient dans l'ombre de ses épais sourcils.

« Absolument. Grâce à lui, vous pouvez compter sur un récit détaillé de ma visite ici. »

Ce qui était vrai. Elle allait écrire son article ce soir ou demain. « Je t'interdis de rompre ta parole » était une autre Loi.

« Excellent. Cela apaisera sans doute certaines inquiétudes au sujet de notre implantation ici. »

Kumi eut l'impression qu'il évoquait à présent autre chose que de la centrale.

« Je sais qu'ils sont nombreux à s'inquiéter, mais tout ce que nous faisons ici est pour le progrès de notre grande nation. »

Oui, son petit sourire satisfait montrait qu'il parlait sans aucun doute d'autre chose, et Kumi avait le sentiment désagréable de savoir exactement de quoi il s'agissait. Cette lueur dans ses yeux n'était pas qu'un étrange effet d'optique. Un bakemono !

« Nous souhaitons tous ce qu'il y a de mieux pour notre pays et la planète, répliqua-t-elle en retirant, doucement, mais fermement, sa main et en levant le menton afin de croiser plus aisément son regard. Il y a simplement plusieurs façons d'y parvenir.

— Tout à fait. »

Elle pensa à cet instant détecter de la perplexité dans ses yeux et retint un sourire. Il avait commencé à tâter le terrain et elle avait répondu, mais si subtilement qu'il ne pouvait en avoir le cœur net. De plus, il ne parvenait pas à déterminer ses origines, comme elle l'avait voulu ; c'était principalement pour ça qu'elle s'était teint les cheveux.

« Eh bien, je dois rentrer, continua-t-elle gaie-ment. Mon article ne va pas s'écrire tout seul. Je vous remercie encore une fois pour votre temps et pour cette visite hautement instructive. »

Au moment de se retourner pour emprunter la porte et rejoindre la sortie qui se trouvait plus loin, elle jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule dans la direction de M. Sumimoto, qui la fixait encore du regard.

« On se reverra bientôt », promit-elle.



LA PETITE MAISON de thé était située en banlieue, pas très loin de la centrale elle-même, mais suffisamment à l'écart pour que Kumi ait le temps de semer le type qui la suivait. Elle ignorait si c'était une procédure standard de la centrale, étant donné la mauvaise presse dont celle-ci avait récemment souffert, ou si elle avait mérité de faire l'objet de telles attentions à cause de son entretien avec Sumimoto. Quoi qu'il en soit, elle était suivie depuis son départ du complexe. Elle avait ensuite rendu sa voiture de location, repris son apparence normale et s'était rendue ici. Elle était convaincue que même si on l'avait vue au cours de sa visite, on ne la reconnaîtrait pas.

« Alors ? demanda Tatsin lorsqu'elle se fut assise à leur table. Comment c'est ? »

— Vraiment pas bon, admit-elle en prenant la tasse qu'il venait de remplir au moyen de la théière fumante qui se tenait entre eux. Il y a des bake-mono partout, et ça inclut le directeur. Des tas de gardes lourdement armés. Une clôture barbelée tout autour. Des murs de béton épais. Des postes de sécurité d'un bout à l'autre. »

Elle lui adressa un large sourire par-dessus sa tasse. Tatsin soupira.

« Alors pourquoi souris-tu ? »

— Parce que... »

Elle se tut pour prendre une gorgée de thé, faisant languir son partenaire. Quand elle sentit qu'il était sur le point d'exploser, elle poursuivit.

« Je sais comment on peut les arrêter. »

• • •

« ÇA NE marchera jamais, marmonna Tatsin alors qu'ils approchaient du van. On devrait le faire à ma manière.

— C'est-à-dire sauter par-dessus le portail, esquiver les gardes et enfoncer les portes, lui demanda-t-elle, haussant un sourcil. Ça, ça te semble plus plausible? »

Il haussa les épaules.

Kumi fit de son mieux pour ignorer sa moue. Elle savait que c'était parce qu'il n'aimait pas le subterfuge. Elle se demandait parfois presque s'il était vraiment un Kitsune; mais bien sûr, c'était bien le cas, et elle le savait pertinemment. Tatsin était simplement un Eji – un guerrier – et il se montrait donc plus direct que la plupart de ses congénères. Cette approche ne fonctionnerait pas ici.

« Fais-moi confiance, l'exhorta-t-elle en battant des cils. T'ai-je jamais induit en erreur? »

Il se mit à rire, sa mauvaise humeur envolée, et ils souriaient tous les deux alors qu'ils s'arrêtaient à côté de la voiture garée.

• • •

« QUI ÊTES-VOUS ? »

Le type devant la porte arrière grande ouverte était petit, costaud et dégarni, mais Kumi pensa que ses yeux étaient chauds. C'était prometteur.

« La relève », répondit-elle en lui tendant le *kami* qu'elle avait fait l'après-midi.

Celui-ci ne portait qu'un seul mot : « HABILITATION ». Elle l'avait cependant imprégné du Ju-Fu du Sceau d'argent. La magie des renards



faisant passer le médaillon de papier pour un badge de sécurité en bonne et due forme aux yeux des humains – ou du moins était-elle supposée le faire.

Kumi retint son souffle tandis que le responsable fronçait les sourcils devant le papier joliment plié, et n'expira qu'après qu'il eut grogné. Celui-ci leur fit signe d'entrer dans le camion de l'entreprise de nettoyage.

« On est en retard à cause de vous. »

Il claqua la porte puis passa à l'avant du véhicule pour s'installer dans le siège passager.

« Vos bleus de travail sont accrochés là. Prenez-en un qui vous va.

— Ça marche », répondit Kumi.

Elle prit la plus petite taille disponible, adressa un large sourire à l'attention de Tatsin et enfila l'uniforme gris-bleu défraîchi par-dessus ses vêtements. Tout se déroulait comme prévu.

• • •

COMME ILS S'Y étaient attendus, ils passèrent sans encombre le contrôle à l'entrée. Personne ne faisait jamais vraiment attention aux agents d'entretien, et l'équipe de nettoyage entière reçut la permission d'entrer. On lui donna même des badges génériques, frappés du nom et du logo de la société. Armés de leur autorisation, d'un balai à franges et d'un seau, ils pouvaient aller librement presque partout dans la centrale.

Le contremaître affecta Tatsin au hall situé non loin du bureau de M. Fumira, et Kumi à la salle de repos des employés, en les prévenant que tout devait briller du sol au plafond quand il reviendrait plus

tard leur assigner de nouvelles tâches. Il avait à peine tourné le dos qu'ils avaient filé et s'étaient rejoints devant la zone de contrôle radioactif, comprenant la salle du réacteur, les puits – et la salle de contrôle.

« Ils ne laisseront jamais rentrer des agents d'entretien ici, souligna Tatsin en indiquant les scanners près des lourdes portes. Et je vois un garde à l'intérieur, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil par la petite fenêtre dans le mur.

— Détends-toi, le rassura Kumi. On n'a qu'à attendre. »

Elle fit appel à la Dame d'Argent pour recevoir la bénédiction de la Danse de la Lune, et sourit quand elle vit qu'ils s'étaient mis à luire comme l'astre lunaire. C'est alors qu'ils disparurent tous les deux. À peine quelques minutes plus tard, un employé de l'usine approcha de la porte. Il tenait une tasse de café dans sa main, mais ne portait sinon aucun équipement particulier. Kumi se détacha du mur et s'approcha de lui en silence. Elle ne pouvait ni voir ni entendre Tatsin, mais sa longue expérience lui disait qu'il était juste à côté d'elle. L'ouvrier utilisa sa carte magnétique pour ouvrir la porte, la jeune femme sur les talons. Il ne lui restait qu'à espérer que son partenaire ait fait de même.

Il était clair que le regard de la Première Déesse était posé sur eux, car une fois à l'intérieur de la zone interdite, l'employé tourna pour se rendre vers la salle de contrôle. Il dut à nouveau passer sa carte et se bagarrer pour ouvrir la porte sans renverser son café. Kumi fut presque tentée de lui donner un coup de main, mais se retint. Elle donna pourtant un coup de hanche dans la porte au moment où elle la franchissait; celle-ci fermait beaucoup plus

rapidement que la porte extérieure, et elle voulait être sûre que Tatsin aurait le temps de se glisser à sa suite.

La visite qu'elle avait faite plus tôt n'était pas passée par là. C'était une zone trop sensible, s'était excusé M. Fumira. Mais ils avaient regardé par la fenêtre et Kumi savait donc à peu près à quoi l'intérieur ressemblait. Elle se dirigea alors vers le mur du fond, où se trouvait un panneau marqué « Arrêt d'urgence ». Ni l'amateur de caféine ni son collègue ne remarquèrent quoi que ce soit quand elle souleva le couvercle en plastique qui recouvrait le gros bouton rouge marqué « Cascade de bore », qu'elle enfonça d'un coup sec.

Instantanément, les sirènes se mirent à hurler et les lumières à clignoter.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? cria l'employé en sursautant. Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh merde ! »

Le buveur de café sursauta à son tour et renversa le contenu de sa tasse partout, mais n'y fit pratiquement pas attention, car il avait aperçu le panneau de contrôle et son bouton. Ses yeux s'écarquillèrent.

« C'est la cascade de bore ! Elle a été déclenchée !

— Il faut annuler ça ! »

L'autre se rua sur la console puis trébucha soudain, et son menton alla heurter le meuble. Il y eut un craquement bruyant et il glissa au sol, ayant perdu connaissance.

« Jiri ! »

Le buveur de café se précipita vers son ami et il y eut un bruit sourd. Il se raidit violemment, puis s'effondra à son tour. Tatsin apparut au-dessus de lui, une matraque à la main.

« Ça va aller pour eux, confirma-t-il après avoir examiné les deux ouvriers neutralisés. Je ne pouvais pas prendre le risque de les laisser faire. »

Kumi hocha la tête. Leur mission était si importante qu'ils n'auraient pas laissé le meurtre de deux hommes les arrêter, mais cela dit, elle était heureuse de ne pas devoir aller jusque-là.

« Il faut qu'on y aille avant qu'ils se mettent à notre recherche. »

Ils se préparèrent à retourner dans le hall, mais avant qu'ils n'aient pu sortir de la zone interdite, ils entendirent un cri venant d'en bas. Jetant un coup d'œil par-dessus la rambarde, la jeune femme vit une haute et puissante silhouette debout au milieu des barres de contrôle.

« Change-forme ! hurla Sumimoto. Je sais que tu es ici. Approche et viens m'affronter ! »

Il avait l'air encore plus grand que le matin, sa peau semblait plus sombre et marbrée. Ses yeux brillaient d'une lueur verte malsaine et une paire de défenses vicieuses qui atteignaient pratiquement son nez avait jailli de sa lèvre inférieure. Il ne ressentait apparemment plus le moindre besoin de dissimuler sa véritable apparence.

Kumi laissa la Danse de la Lune prendre fin et se pencha.

« Je t'avais bien dit qu'on se reverrait, rappela-t-elle au bakemono. Dommage pour la centrale. »

Il commença à grogner quelque chose en réponse, mais s'interrompit quand un éclair jaillit de derrière elle et la dépassa, le frappant en pleine poitrine et le projetant en arrière. Un second, puis un troisième suivirent et M. Sumimoto fut pris d'une violente convulsion avant de s'immobiliser,

son torse fumant désintégré, les yeux vitreux et fixes.

« Je crois qu'il a eu son compte, dit-elle en jetant un œil à son partenaire par-dessus son épaule. Il ne nous ennuiera plus.

— Tant mieux. Je ne sais pas si j'aurais pu en lancer un autre. »

Ils regagnèrent ensemble les zones non restreintes. Le contremaître de l'entretien les attendait près de la salle de repos des employés.

« Nous devons partir tout de suite ! cria-t-il dès qu'il les vit. Une évacuation d'urgence est en cours ! »

Il se tourna pour quitter les lieux, mais prit le temps de regarder la pièce toujours aussi sale.

« Et une fois qu'on sera sorti, attendez-vous à être virés !

— Pas de problème, répliqua Kumi en le dépassant. Une fois qu'on sera sorti d'ici, on démissionne. »

Les gardes étaient tellement dépassés qu'ils virent à peine le camion qui s'en allait. Accroupie à l'arrière, Kumi n'eut que le temps d'apercevoir la silhouette de la centrale par la lunette arrière alors qu'ils s'éloignaient. Le complexe ne luisait plus et le nuage toxique commençait déjà à se dissiper. Bientôt, pensa-t-elle en posant une main sur l'épaule de Tatsin. Bientôt, Première Déesse, tu pourras commencer le processus de guérison.

• • •

« C'EST VRAIMENT terrible ce qu'il s'est passé, commenta Midori le matin suivant, ayant retrouvé Kumi pour bruncher. T'as entendu ? Il y a eu une panne à la centrale électrique Otanaga. Leur système d'arrêt

d'urgence s'est activé et a rempli de bore la chambre du réacteur ; il n'y a plus qu'un gros bloc de matière inerte. »

Kumi haussa les épaules et prit une gorgée de thé.

« Je ne mentirai pas en disant que je suis désolée de l'apprendre, admit-elle. Cet endroit était un furoncle et un affront à la Première Déesse. Je suis heureuse de savoir qu'il a disparu.

— Par le plus grand des hasards, t'aurais pas une idée de ce qui s'est passé ? demanda son amie, la tête penchée sur le côté tandis qu'elle étudiait Kumi avec attention.

— Voudrais-tu vraiment le savoir si c'était le cas ? » répliqua-t-elle.

Midori soupira.

« Que vais-je donc bien pouvoir faire de toi ?

— Faire de moi ? Rien. »

Kumi choisit un biscuit dans le plateau qui se trouvait entre elles et le grignota délicatement.

« Qu'y a-t-il à faire ? Je sais que tu as accepté de fermer les yeux parce que les humains étaient déterminés à avoir cette centrale. Mais bon, elle est à l'arrêt maintenant, et tu n'y es pour rien. Ils trouveront une autre source d'énergie – peut-être le vent, l'eau ou le soleil, et tout le monde s'en portera mieux. Les cours bestiales pourront nier leur implication en toute honnêteté, *et* les bakemono auront perdu leur tête de pont, *et* la Première Déesse guérira de son empoisonnement ».

Elle sourit.

« Tout le monde rentre à la maison content. Enfin, tous ceux qui nous importent. »

Son amie se mit à rire et secoua la tête.

« Tu vis toujours sur le fil du rasoir, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton tout à la fois accusateur et admiratif. Toujours à la limite, entre la bienséance et la désobéissance pure et simple.

— Bien sûr, ma chère, concéda placidement Kumi en prenant une autre petite bouchée de biscuit. Nous autres Kitsune sommes célèbres pour ça. C'est à cause de nos queues, tu le savais ça ? Grâce à elles, nous gardons toujours notre équilibre sur la corde raide. »

Elle sourit, ce qui fit à nouveau rire Midori, et changea de sujet de conversation, profitant avec son amie de son thé et de la perspective d'un monde un petit peu plus propre et sûr.

# Un secret bien gardé

PAR REE SOESBEE

**L**es magistrats firent sonner l'alarme pendant toute la nuit. Une rumeur paniquée s'était répandue dans toute la cité, tandis que les armées se livraient à d'effroyables massacres sur des champs de bataille baignés de sang. La victoire des Béotiens semblait certaine jusqu'à ce qu'Alexandre et ses courageuses troupes percent les défenses ennemies.

« Résistez et défendez-vous, car c'est la loyauté qui vous ordonne de défendre le roi et c'est l'amour qui vous ordonne de défendre votre porte-bouclier. Nous devons résister jusqu'à la mort ! »

La barbe de mon bien-aimé tranchait avec sa peau tannée par le soleil; ses yeux étaient clairs comme le miel. Côte à côte, nous faisons front, ma lame et son bouclier, ensemble. Nous échangeâmes un sourire.

À Chéronée, les Athéniens se battaient par deux... mais moururent comme un seul homme.

« Hank ? »

Je cligne des yeux. Le rai de lumière qui parcourt les débris de la vitrine fracassée m'hypnotise un



moment, mais je parviens à m'extirper de mes rêveries au prix de quelques efforts. L'espace d'un moment, je m'étais plongé dans la *mnesis*, dans la mémoire de mes ancêtres, mes pensées survolant et parcourant des époques reculées de l'histoire du monde. « Je suis là !, dis-je de manière sonore, pour rendre ma voix plus présente que mon esprit.

— Eh, Hank. Dis un truc. Tu vois pas quelque chose qui puisse nous aider à mettre la main sur ce gars ? »

Je me redresse et rentre le pan arrière de ma chemise dans le pantalon de mon uniforme de policier encore tout neuf. Je n'ignore pas le fait que la question de mon collègue est autant un test qu'une véritable interrogation ; je suis un bleu. Large d'épaules avec de petits yeux étroits couleur noisette, un nez long et fin et des cheveux grisonnants attachés en queue-de-cheval, Lucas Dawnish fait une bonne tête de plus que moi. C'était un partisan pur et dur des méthodes policières à l'ancienne.

Il avait quand même fallu trois ans à Dawnish pour réussir à prononcer « criminalistique » ; alors y faire appel... Le reste de la brigade se moquait de lui à cause de ses troubles d'élocution ; tout ce qu'il disait avait un parfum de connardise.

J'accorde toute mon attention à la pièce. Le sol autour de moi est couvert d'éclats de verre éparpillés sur la moquette vert foncé, petites étincelles aveuglantes qui crissent doucement sous les épaisses semelles de nos chaussures. Le cambrioleur avait été droit au but, et n'avait pas fait dans la dentelle : la fenêtre du toit avait été fracassée, parsemant toute la moitié nord de la pièce de débris et d'éclats. Il y avait aussi des empreintes très nettes,

encore fraîches et très éloignées les unes des autres, comme si celui qui avait commis l'effraction ne s'était déplacé qu'en sautant.

Le musée est plutôt petit. C'est plus une collection de souvenirs qu'une imposante institution publique. Il ne compte que quelques salles, consacrées à tel ou tel aspect de la collection : histoire, littérature ou archéologie. L'intrus avait ignoré toutes les vitrines à l'exception d'une seule. Toute sa partie avant, brisée et entaillée, avait été détériorée d'une manière très singulière : le bois du cadre était parcouru d'étranges marques parallèles évoquant des coups de hache. Non, pas des coups de hache. Des coups de griffe. *Celles d'un Garou.*

La vitrine avait été pillée et ce qu'il restait de son contenu gisait éparpillé. « Je pense que c'était un crime opportuniste ; ça n'était pas prémédité », dis-je avec prudence. C'était un mensonge, mais il était au moins plausible. Que voulaient ces foutus loups ? Que faisaient-ils ici ? La notice explicative collée à ce qu'il restait de la vitrine, n'en fournissait pas le moindre indice : « Dix fragments de pierre appartenant à des restes muraux. *Homo floresiensis*, Indonésie. »

« Vestiges d'une civilisation mineure du Paléolithique », compléta tout à coup et fort à propos une voix. « Vestiges pour le moins atypiques, car ils sont les premières traces matérielles d'un raisonnement structuré. Peut-être la première tentative de langage écrit. » Je lève la tête et tombe sur un jeune homme svelte qui m'observe depuis l'autre bout de la pièce. Des yeux vert pâle encadrés par des cheveux ébouriffés d'un beau blond cendré. Je détourne le regard et je me surprends à vouloir le toucher. Nous échangeons un sourire.

« Ces machins-là, ça devrait être dans un vrai musée, grogne soudain Dawnish. À quoi ça sert en fait une collection privée, hein ? »

Le jeune homme lança à mon collègue un regard inquisiteur.

« La collection privée de Madame Wakefield est l'une des plus remarquables des États-Unis. Elle applique de manière très stricte les mesures de sécurité en vigueur. La collection est plus en sécurité ici que dans n'importe quel autre musée du pays. C'est une femme... d'exception.

— Je n'en doute pas une seconde », ricane froidement Dawnish, la commissure de ses lèvres laissant apparaître des dents qui paraissent trop grandes pour sa bouche. Il examine le jeune homme des pieds à la tête avec un regard sardonique.

Ce dernier comprend le sous-entendu et devient rouge de colère.

« Mon travail ici est de sécuriser la collection. Mes relations avec Madame Wakefield sont d'ordre strictement professionnel, je peux vous l'assurer.

— Une belle femme comme ça et c'est juste professionnel ? (Dawnish fronce les sourcils, les yeux remplis de dégoût.) Oh. Vous en êtes, hein ?

Sentant le ton monter déraisonnablement, je m'interpose.

« Je suis l'officier Machak, police de Raleigh. Voici mon collègue, l'officier Dawnish. Nous avons reçu l'ordre d'enquêter sur le cambriolage. (Je me fends d'un grand sourire.) Vous pouvez m'appeler Hank.

— Amos Roland.

Nous échangeons une ferme poignée de main. Il est plutôt fort pour un homme aussi mince.

« J'ai été la première personne à arriver sur les lieux après que l'alarme se soit déclenchée. J'étais venu plus tôt pour étudier nos nouvelles acquisitions. (Il se tourne vers la vitrine fracassée.) L'équipe archéologique venait juste de nous apporter ces pierres. Nous n'avions même pas encore écrit d'article de presse. Le cambrioleur se trouvait encore dans la pièce quand je suis arrivé. J'ai ouvert la porte d'entrée, et... (Il se met à bafouiller.) Écoutez, je sais que ça va vous paraître bizarre, mais je jurerais avoir vu quelque chose qui ressemblait à un ours. »

J'entends Dawnish réprimer un ricanement et j'essaie de conserver ma contenance en espérant que Roland ne l'ait pas entendu.

« Quoi qu'il en soit, j'ai dû surprendre cette... chose, parce qu'elle a pris peur et qu'elle s'est enfuie. Je me suis écarté et elle est passée par la porte puis par le jardin. C'est alors que je me suis rendu compte que la vitrine avait été brisée.

— Un ours qui fait irruption dans la collection ? » (Dawnish ne peut s'empêcher d'être sceptique.) Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Y'a pas de traces de sang sur les bouts de verre et pas de poils ou de marques de griffes sur le tapis. Qu'est-ce que vous avez fumé ? Est-ce que je dois vous emmener au poste pour vous faire passer un test urinaire ? »

Roland explose.

« Voilà qui est totalement déplacé, monsieur l'officier !

— Quelqu'un capable de raconter des histoires pareilles doit sûrement avoir des trucs à cacher. Peut-être que vous avez quelque chose à voir avec ce vol ? Hein, espèce de petite tapette ? C'est tout ce que t'as trouvé ?

— Dawnish ! »

Je le fusille du regard. Il se tait, mais il ne peut s'empêcher de rire. Je me tourne vers le curateur.

« Monsieur Roland, vous avez été effrayé et surpris. Peut-être que le voleur portait un manteau de fourrure ? Vous avez dit que vous étiez venu plus tôt que d'habitude. Peut-être que vous n'aviez pas assez dormi ? Il est probable que vous ayez vu un Garou sous sa forme crinos. »

Puis je me tais en essayant de feindre du mieux que je peux la sympathie.

« Je ne souffre pas d'hallucinations et je suis en possession de tous mes moyens, insiste le curateur plus qu'irrité. C'était un animal. Un animal aussi gros qu'un homme, et bipède qui plus est.

— Foutaises, rugit Dawnish. Il se drogue, c'est sûr. »

Avec un haussement d'épaules, il s'éloigna pour procéder à une nouvelle inspection de la pièce. J'essaie de ramener la discussion à ce qui nous intéresse.

« Qu'a volé l'intrus, monsieur Roland ?

— Rien. (Il soupire en secouant la tête.) Rien que je n'aie remarqué, en tout cas. Les pierres sont toujours dans la vitrine. J'ai dû faire irruption avant que le cambrioleur n'ait eu le temps de trouver ce qu'il cherchait. Ces morceaux de pierres ne possèdent pas une grande valeur. Elles sont rares, ça oui, mais quant à pouvoir les vendre... Nous avons eu de la chance.

— Peut-être que notre ours cherchait une pierre pour s'aiguiser les griffes, s'esclaffe Dawnish depuis l'autre bout de la pièce.

— Vous devez me croire. (À mon grand étonnement, Amos me prend la main. Sa voix se fait

moins emportée.) Je ne me drogue pas et je n'ai pas eu d'hallucinations. Je ne sais pas ce qu'était cette créature, mais je n'ai aucune raison de vous raconter des mensonges.

La main d'Amos est chaude et ses yeux sont grands ouverts. Surpris par la poigne du curateur, j'essaie tant bien que mal de poursuivre la conversation.

« Vous avez dû penser apercevoir... Je veux dire, vous avez dû vous tromper... »

Si j'accorde du crédit à ce qu'il dit, ou même si je fais semblant d'y accorder crédit, j'encours le silence de Gaïa, parce que je trahis ses secrets. On ne sait jamais avec les humains... Même si ça veut dire protéger ces enfoirés à fourrure.

« J'aimerais que vous veniez au poste pour que je puisse rédiger un rapport afin que tout soit clair. Nous avons d'autres questions à vous poser... », et avec une hypocrisie qui me coûte énormément, j'ajoute: « ...et nous aimerions vous soumettre au détecteur de mensonges. Juste pour vous laver de tout soupçon. »

Son sourire s'évanouit, et il retire sa main de la mienne.

L'image de son regard, où on lit la douleur de la trahison, s'imprime à vif et pour longtemps dans ma mémoire.

*Le soleil brillait de tout son éclat au-dessus du clocher de l'église tandis que l'homme se livrait à sa prédication. Ses mots parlaient d'amour, mais ils exsudaient le dégoût. La gloire de Dieu et la détestation de son prochain. Il s'appelait Thomas d'Aquin. « Ces choses sont contraires à l'ordre naturel... Copuler sans procréer ! » La foule pousse des cris de joie, prête à boire la moindre*

*parole de l'archevêque. Amour. Plaisir. Joie. Ces choses étaient jugées contre nature, comme un crime. Ce fut un moment qui changea la face du monde. On passa à autre chose et les hommes se retournèrent les uns contre les autres simplement à cause de l'hypocrisie. On assista à un changement culturel et ceux qui aimaient leurs pareils finirent par être baptisés « ennemis de Dieu ». L'œil sacré se détourna de nous.*

*Les fous. Comme si Gaïa était incapable de comprendre ses créatures et sa création.*

« Ce type, là, du musée privé. (Dawnish hurle pour essayer de se faire entendre par-dessus le bruit des conversations dans le vestiaire du poste de police.) J'suis sûr qu'il était pédé. Z'avez pas remarqué ? Ça n'aime pas les femmes, ces oiseaux-là. Mais bordel, c'est qu'il essayait de te tenir la main, Hank. (Dawnish éclate de rire et plusieurs officiers s'assemblent autour de lui pour profiter de ses envolées lyriques.) Foutus gays ! Ils me dégoûtent, tiens ! Prise mâle et prise femelle, nom de dieu, c'est pas bien compliqué ! C'est vraiment un truc contre nature. Y'a un truc qui cloche chez eux ! »

Les rires fusent à nouveau et quelqu'un depuis les douches se croit même autorisé à régaler l'assemblée d'une blague douteuse où il est question de ramasser son savon.

« T'en penses quoi, toi, Hank, hein ? », me demande Dawnish en ricanant alors que nous finissons de nous essuyer. « Tu crois que l'ami Amos est de la jaquette ? (Il s'adosse à l'armoire métallique du vestiaire.) Tu sais ? Un de ces foutus homosexuels ?

— Le terme "homosexuel" a été inventé au dix-neuvième siècle, Luke. Ce n'est même pas un vrai

mot. (Je tire sur mes bottes et fais mes lacets.) "Homo", c'est grec, et "sexuel", ça vient du latin. Un type en Allemagne a inventé ça parce qu'il en avait besoin pour un article de psychologie. C'est un peu stupide de ta part de vouloir le réutiliser.

— Et ton sens de l'humour, Hank? (Luke se tait et me dévisage.) Allez, ce mec est aussi pédé que moi je suis policier. T'es gay ou quoi?

— Gay? Non, je ne suis pas gay. C'est juste que... tu vois... j'en ai rien à faire.» Je me force à rire et lui fais signe de dégager. «Ça ne me regarde pas.»

Luke ne remarque ni mon sourire crispé ni mon visage empourpré. Il retourne voir ses autres collègues dont les blagues, largement en dessous de la ceinture, n'ont pas cessé depuis tout à l'heure.

Je sors du vestiaire à grandes enjambées avec un vague sentiment de nausée.

Non, je ne suis pas gay, Luke. J'essaie de faire sortir ces mots de ma tête, mais ce n'est pas possible : ils me brûlent à la manière d'un feu dévorant. J'ai dû mentir deux fois aujourd'hui. Pour me protéger. Par deux fois, j'ai renié ce que je suis et par deux fois je n'ai pas voulu regarder la vérité en face. J'avais beau essayer de vouloir justifier ma conduite, ces mots étaient et demeureraient mon bâcher.

Je suis un Mokolé. Je suis la mémoire de Gaïa, dépositaire des bénédictions autant que des malédictions de la pensée saurienne, de la pensée des dragons, des connaissances primordiales des dinosaures et des forces conjuguées du Soleil et de la Lune. Je suis un métamorphe. Un chaman. Et oui, je l'avoue, je ressens une passion dévorante pour ceux de mon propre sexe. Gaïa ne détournera jamais ses regards de moi malgré ou à cause de tout cela. Rien



de tout cela ne pourrait me faire sentir aussi sale et hypocrite que ces mots, ces mensonges qui sortent de ma bouche pour cacher au monde ce que je suis.

« Va te faire foutre, Luke », dis-je en grommelant à voix basse et en essayant d'ouvrir la portière de mon véhicule.

De l'autre côté du parking, j'aperçois un homme qui porte un jean et une veste en tweed avec des cheveux blond cendré qui retombent négligemment au niveau de ses oreilles. Il marche en direction de la zone de taxis et sa silhouette exprime un abattement profond. Reconnaisant l'homme, je descends la vitre de mon véhicule et je l'appelle.

« Amos ? (Il se retourne brusquement.) Oubliez le taxi. Allez, je vous ramène chez vous. »

Amos vient se mettre à côté de mon Ram 1 500 et pose ses mains sur le rebord de la fenêtre.

« Je ne sais pas, monsieur l'officier... Je crois que je préfère prendre le bus. »

Sa voix, incarnation sonore de ma trahison de tout à l'heure, m'accuse silencieusement.

« Je... crois que je vous dois bien ça, monsieur Roland. Nous n'avons pas été très aimables avec vous tout à l'heure, au musée. Mon collègue et moi, enfin, nous étions... »

Mes tentatives de justification n'aboutissent qu'à la production de phrases sans queue ni tête. Je me racle la gorge et je résume ma pensée dans un « Vous ramener chez vous est la moindre des choses que je puisse faire pour m'excuser. »

Amos resta un moment à me dévisager de ses grands yeux verts pensifs. Puis, il finit par me dire, « Vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas ? » Sa phrase s'écroule presque sous le poids des sous-entendus.

Deux policiers qui n'étaient pas en service et qui passaient par là ne purent s'empêcher de ricaner en nous voyant. D'autres, de l'autre côté du parking, se mirent à crier. Leurs voix étaient étouffées et indistinctes, mais j'en entendais suffisamment pour être plus qu'agacé.

« J'en suis sûr. Grimpez. »

Amos acquiesce et prend place dans mon véhicule, juste à côté de moi en claquant la portière. Je fais rugir le moteur diesel de mon Ram en sortant du parking, mais apparemment pas suffisamment pour couvrir les moqueries. Les joues empourprées d'Amos me montrent que, lui aussi, il les a entendues.

Nous sortons du parking.

« Comment vous êtes-vous retrouvé à travailler pour Madame Wakefield ? »

Amos hausse les épaules, jouant avec le rebord de sa veste. Il finit par me répondre.

« Je suis diplômé de l'université de Manchester en anthropologie sociale et culturelle. J'ai rencontré Madame Wakefield à un séminaire et nous avons passé du temps à parler des structures hiérarchiques dans les civilisations anciennes. Je pense qu'elle a apprécié cette conversation, puisque quelques mois plus tard, quand j'ai obtenu mon diplôme, elle m'a engagé.

— Manchester ? Vous n'avez pourtant pas d'accent anglais.

— Les bourses Rhodes. Je suis de Charleston. » (N.d.T : *Rhodes Scholarship*. Il s'agit de bourses scolaires universitaires créées conformément au testament de Cecil John Rhodes (1853-1902), homme d'affaires et homme politique britannique.

Les bourses Rhodes permettent à ceux qui en bénéficient d'étudier à l'université d'Oxford gratuitement pendant une durée d'un, deux ou trois ans).

La tension est palpable. Mes pensées sont erratiques, confuses, car j'essaie de trouver une façon d'expliquer et d'excuser mon comportement de tout à l'heure. Rien ne me vient à l'esprit. Les blagues de vestiaire résonnent encore dans ma tête.

« Écoutez, Amos. Je dois vous dire... Je voudrais m'excuser. Pour ne pas vous avoir cru à propos de cet... intrus.

— L'"ours" ? (Sa voix est amère.)

— Quoi que vous ayez vu, je sais que ça vous a effrayé. Nous aurions dû vous traiter avec plus de respect. J'aurais dû. Je le regrette. »

Amos passe sa main dans ses cheveux d'une manière féline et étudiée.

« Merci. »

Silence. Sur son visage, un sourire apaisant et apaisé.

« C'était une sacrée matinée. »

La route défile rapidement, ponctuée de centres commerciaux et de stations-service et avec de temps en temps une banque ou un fast-food qui se détache. Des feux de signalisation, îlots aux couleurs criardes, se détachent de la monotone mer de béton qui nous entoure.

« Vous avez beaucoup voyagé, officier Machak ?

— Hank. Je ne suis plus en service, alors ne soyons pas si formels, voulez-vous ? (Nous échangeons un sourire.) J'ai été en Australie, en Amérique du Sud et j'ai toujours voulu aller en Afghanistan, à Kandahar, mais c'est un endroit dangereux.

— J'ai été là-bas. Sa voix exprime la passion, il s'anime.

— C'est une ville magnifique. Le mausolée de Baba Wali, les mosquées, les ruines de Zorr Shaar... Le vieux Kandahar... Extraordinaire. J'ai assisté à la lecture de poésies persanes. C'était magnifique. »

Sa voix exprime toujours autant, sinon plus, la passion, une passion qui bout sous un calme de surface. Elle est contagieuse. Du fond de la *mnesis*, remonte un très ancien souvenir.

*Danse quand tu es blessé.*

*Danse quand tu as arraché tes bandages.*

*Danse au milieu des combats.*

*Danse dans ton sang.*

*Danse quand tu es parfaitement libre.*

J'avais parlé à voix haute. Amos me fixe, bouche bée.

« Du Rûmî ? Vous avez déjà lu ses poèmes ? »

Il écarquille les yeux. Je me maudis intérieurement. Cet éclair de mémoire, ce chuchotement d'un instant, a permis à Amos de voir et de comprendre une partie de ce que je suis réellement. Même ma voix m'a trahi. Avant que je puisse répondre quoi que ce soit, Amos passe sa main sur la mienne, et nous entremêlons et recroquevillons nos doigts. Nous nous taisons, ma main toujours dans la sienne, tandis que je m'engage dans une étroite allée. Sa maison est un chalet en retrait de la rue, à l'ombre de saules verdoyants. Comme je freine pour m'arrêter devant l'entrée, le gravier crisse sous les pneus du véhicule.

« J'avais l'intention d'effectuer des recherches... Mais ça peut bien attendre un peu. »

Le visage d'Amos est calme, optimiste. Nos doigts se serrent un peu plus. Malgré ma peur, malgré mon

instinct qui me dit de m'enfuir, je l'attire à moi pour l'embrasser.

Nous restons ensemble la plus grande partie de l'après-midi et je savoure cette joie de pouvoir me donner à quelqu'un d'autre, avec Amos. Sa façon de me toucher est empreinte de douceur, mais aussi de rudesse. Ses mains et ses hanches aux mouvements brusques comblent et répondent à mes besoins. Les lézards sont des créatures au sang-froid, mais comme tous les autres animaux peuplant la surface de Gaïa, nous faisons l'amour dans l'euphorie et la chaleur de l'abandon. Pendant un temps très bref, je me sens libre, soulagé. Beaucoup plus tard dans la soirée, je remets mon jean et je vais à la cuisine. Je sors une bouteille de bière légère du frigo et je la décapsule quand, soudain, Amos m'appelle.

Et moi de répondre, « Je suis là. »

Des pierres lisses d'un beau gris foncé et couvertes de fines gravures sont posées sur la table, entre un ordinateur et une pile de feuilles froissées et dépareillées. J'en prends une et je passe mes doigts sur les signes et les symboles, plein d'étonnement et d'admiration en pensant à l'âge qu'elle peut avoir. Ancien, primitif, mais magnifique. Qu'apprendrais-je si je décidais d'utiliser la *mnesis* sur elles ?

Amos met sa tête sur mon épaule et ses bras autour de ma taille.

« Ce sont d'autres pierres qui viennent d'Indonésie. Je les ai empruntées dans le fonds d'archives pour effectuer des recherches. Elles sont fascinantes, du moins lorsqu'on s'intéresse à l'anthropologie. Sinon, ce ne sont que de vieux cailloux. »

Je souris.

« Ces marques... C'est une sorte de protolangage ?

— Elles semblent décrire de grandes créatures apparentées aux lézards aux prises avec d'autres animaux mythiques. Un genre de conte apocalyptique écrit pour les générations à venir. Tu sais, les histoires qui nous viennent d'Indonésie mettent souvent en scène des serpents, des lézards et autres sauriens. Cette culture semblait les vénérer. Je pensais que ces marques me donneraient un début d'explication sur les origines de cette fascination et comment celle-ci s'est développée. »

L'effroi me saisit tout à coup.

« Des bêtes apparentées aux lézards ? » dis-je en essayant de paraître décontracté. Le bruit d'une voiture qui passe résonne soudain, le bruit d'un moteur qui ronronne dans une allée située un peu plus loin dans la rue. On entend le concert des cigales dans la cour d'entrée. Je sens le vent sur ma peau nue. Il me semble glacial.

« Oui. Énormes. Sans doute des dinosaures, mais les fragments ne sont pas aussi anciens : ils remontent à des centaines d'années après l'extinction de ces créatures à la fin du crétacé. Mon hypothèse actuelle est la suivante : ces gens ont trouvé ces fossiles ou ces os de dinosaures et leurs premières incursions dans le langage furent une tentative d'expliquer ce qu'étaient ces fossiles et ces os de dinosaures. (Amos pousse un soupir et je sens son souffle chaud sur mon épaule.) Les glyphes décrivent quelque chose qui s'appelle "L'Âge du Sommeil".

— L'Âge... du Sommeil ? (Je peine à respirer.)

— Plutôt simpliste comme dénomination, je sais, mais c'est la meilleure traduction que j'ai pu trouver. »

Il me lâche et prend une pierre dans ses mains. Elle est aussi grosse que mon poing, elle est ébréchée et même cassée sur tout un bord. Il ôte la couche de poussière qui la couvre avec son pouce et l'expose à la lumière.

« Si tu regardes attentivement ici, tu verras l'une de ces créatures. »

Des lignes remontant à un passé très ancien, gravées dans la pierre avec un grand savoir-faire, représentent clairement la silhouette d'un Mokolé.

Ce ne sont pas de simples pictogrammes : ces hommes primitifs ont tenté d'écrire dans la Langue des Dragons ! Ceux qui se sont introduits dans le musée ne l'ont pas fait pour l'argent. Ils voulaient apprendre quelque chose.

*L'Âge du Sommeil, qui surprend le Mokolé après chaque Prodiges, après chaque Apocalypse, quand le monde commence un nouveau cycle. Le créateur, la création ; le flux et le reflux. Que pouvaient donc bien encore contenir ses morceaux de pierre et à quel point pouvaient-ils être un danger s'ils tombaient entre de mauvaises mains ? Mon esprit me fit entrevoir des images de flammes dévorantes, de bûchers, de procès iniques. Préjugés et haine.*

« Amos ?, dis-je prudemment. Ces pierres se trouvent chez toi depuis hier ?

— Oui, pourquoi ? (Le ton de ma voix le fait reculer et croiser mon regard.) Ça fait deux jours que je les ai ramenées chez moi. On venait de recevoir des échantillons. Les pierres les moins intéressantes sont celles qui étaient exposées dans la vitrine. »

Il lit la peur dans mon regard, car sa voix baisse d'un coup.

« Hank, qu'est-ce qui te tracasse ?

— C'est vrai, tu as surpris le voleur dans le musée, mais ce n'est pas la raison pour laquelle il est parti sans rien emporter. Ce qu'il voulait n'était tout simplement pas là. »

Au moment où je prononce ces mots, la porte d'entrée vole en éclats avec bruit et fracas, détruite par une force mystérieuse et monstrueuse.

« Amos ! Baisse-toi ! »

Je l'empoigne et nous nous glissons tous les deux sous la table de la cuisine tandis que des éclats de bois volent à travers le salon pour laisser la place à des bruits de griffes raclant le plancher en bois. Le Garou n'a pas trouvé ce qu'il cherchait dans le musée, alors il est venu ici, pour finir sa sale besogne.

Par la porte de la cuisine grande ouverte, j'aperçois une créature velue et massive qui approche, qui renifle partout autour d'elle et qui se déplace à grandes enjambées avec une confiance qui frise l'insolence. Son corps est celui d'une bête, mais la toison qui la recouvre paraît plus douce et plus fine que celle d'un animal. Ses mouvements indiquent également une bien plus grande maîtrise et intelligence. Sa crinière tombe majestueusement sur ses larges épaules. De cet étrange animal émane une certaine grâce, chose qui peut sembler bien mal s'accorder avec sa silhouette massive. Ce n'est pas un loup qui est sorti de sa forêt. C'est un Bastet ; les yeux de Gaïa. Un félin-garou.

« Je t'entends couiner, minable petite souris humaine », grogne le Bastet avec arrogance. « Tu as envie de jouer au chat et à la souris ? »

Il contracte ses terribles griffes, affûtées comme des rasoirs et se dirige vers la cuisine. D'un simple



revers de main, il renverse le canapé, arrachant d'un seul coup quinze bons centimètres de son châssis en chêne massif. Voilà ce qui avait dû arriver à la vitrine dans le musée. Il regarde tout autour de lui dans le salon, se demandant par où commencer ses recherches et reniflant probablement l'odeur de quelque chose qu'il n'est encore pas capable de reconnaître.

Moi.

« Amos ! »

Je me tourne vers lui, mais il est là, à regarder la chose, bouche bée, entre le délire et l'état de choc. Je le pousse vers une porte dérobée au fond de l'autre couloir.

« Cours ! Va-t'en !

— Ton arme !

— Elle est restée dans la chambre. Va-t'en, je te dis ! »

Je le pousse une nouvelle fois et il se met à courir. Ses mouvements n'échappent pas à la vigilance du chat-garou. Je sors de ma cachette, redressant mes épaules et regardant en direction de la porte de la cuisine et de la créature. Ses yeux jaunes s'écarchillent. Elle ne s'attendait pas à trouver deux hommes dans cet endroit et encore moins à ce qui allait lui arriver ensuite.

« Va-t'en tout de suite et personne ne sera blessé ! »

Mon ton est aussi ferme que mon intention de rester là.

*Je sens la mémoire des temps anciens me tirailler et s'agiter à la périphérie de mon champ de vision. Une vision fugitive de jours enfuis depuis longtemps et de lambeaux de vieilles peurs. Pas maintenant ! Pas maintenant !*

*Je dois garder mes esprits. Ce n'est pas le moment de se souvenir. Ce n'est pas le moment de se plonger dans le passé alors que le futur est aussi incertain !*

Pendant que j'essaie tant bien que mal de garder le contrôle de moi-même, le Bastet, lui, s'impatiente : il écarquille encore un peu plus les yeux, sa crinière et ses épaules sont parcourues d'un frémissement.

« Hank ? »

Putain, mais comment cette chose sait mon nom ?

Les yeux du métamorphe se livrent à un va-et-vient : ils se posent sur moi, puis sur la silhouette fuyante d'Amos et encore une fois sur moi. Ses pupilles se dilatent, ses griffes s'écartent sous le coup de la stupeur et du dégoût. Quand il se décide à parler à nouveau, c'est la haine qu'exprime sa voix.

« Tu m'as caché des choses, Hank. Je savais que je trouverais les pictogrammes ici et j'espérais aussi, je l'avoue, tomber sur cette sale petite tapette, mais il semblerait que Gaïa ait béni mon entreprise. Aujourd'hui, j'ai l'occasion inespérée de pouvoir me débarrasser de deux représentants de votre espèce infâme de sa belle et verte surface tout en accomplissant ma tâche. »

Ce ton, ce ricanement moqueur, cette voix... Tout s'éclaire.

« Dawnish ? »

Maintenant que j'ai fait le rapprochement, les ressemblances me semblent évidentes. La même démarche arrogante, la même voix chargée de sarcasmes. Non, ce n'est pas du sarcasme. De l'orgueil. Un frisson glacé me parcourt les épaules et enserre ma poitrine. Les signes avant-coureurs d'une métamorphose.

« Saloperies. Saletés de pédales. Vous n'êtes rien d'autre qu'une abomination sur la surface de Gaïa ! Homme et femme, garçon et fille... Vous êtes un anathème ambulante, une insulte à tout ce qui crée la vie ! (Le monstre rugit et continue à m'agoniser d'injures.) Vous êtes une aberration. Vous ne valez pas mieux qu'un métis, et je vais débarrasser le monde de votre engeance ! »

Poussé par la colère, je laisse la métamorphose faire son œuvre en moi. La poussée de la cuirasse osseuse qui me protège du froid et la brûlure intense de la peau qui s'étire et qui s'épaissit pour se transformer en couches d'écailles. Mes yeux s'élargissent, mon regard s'affûte, mon nez et ma bouche deviennent un large museau garni de dents. Ma colonne vertébrale s'allonge pour se muer en un appendice caudal massif et spiralé qui finit par envahir l'espace d'une cuisine devenue presque trop petite pour me contenir. Dans un rugissement, j'abats mes poings sur le sol tandis que mes bras s'allongent. L'impact fait trembler la maison sur ses fondations. Le Bastet, sous l'effet de la surprise, trébuche avant de rentrer en collision avec un bras qui a à peu près la taille de son torse.

« Mon engeance, Dawnish ? » lui dis-je dans un sifflement, les plaques osseuses le long de ma colonne se raidissant sous le coup de la colère. « Oh, tu veux sans doute dire "gay" ? Je pensais que tu voulais dire "dragon". »

*Maintenant, je peux lâcher prise, car la mnésis a pris entièrement possession de moi, et je suis tout entier soumis à sa volonté. Mon sang charrie des souvenirs à gros bouillons. Les miens et ceux des autres. Un millier d'années de*

changements et d'oppressions sociales. Sous le sceau du tourment et de la dissimulation. Un millier d'années à être l'"autre", le paria, la brebis égarée. À être seul.

Il faut que les griffes de mon ennemi plongent dans la chair de mes joues pour que je réalise la profondeur et l'ampleur de ma colère. Tout à coup, je suis submergé par la rage. Ses mots, sa haine. Le rire des autres officiers dans le vestiaire. Le fait que j'ai toujours dû cacher au monde une partie de ce que j'étais en l'enfouissant tout au fond de mon esprit. Je combats pour me protéger, pour protéger mon compagnon. Pour Matthew Shepard et tous les autres, brutalisés à cause de leurs préférences sexuelles. Pour les amants humiliés du Texas qui n'ont été coupables que de vouloir faire l'amour dans le secret de leur chambre à coucher. Pour Edie Windsor, privée de ses droits d'épouse et de veuve. Pour tous ceux qui ont été battus et humiliés, rejetés ou moqués.

Je suis un Mokolé, la mémoire de Gaïa... et je me souviens d'eux tous.

Le Bastet attaque, griffant mon épaule. Je mords dans ce bras qui passe à ma portée; du sang coule le long de ma gorge. Je ferme et je bloque mes mâchoires comme un crocodile, n'offrant à Dawnish d'autre alternative que d'abandonner son bras s'il veut récupérer son poing. Avec son autre main, il essaye de me griffer l'œil, mais l'épaisse crête osseuse sur mon front bloque son attaque. Je lui retourne la politesse en lui découpant l'abdomen avec les griffes recourbées de ma patte antérieure et en faisant claquer ma queue comme un fouet avant de l'enrouler autour de son cou.

Dawnish, de moins en moins rugissant, essaie de m'atteindre, mais l'envie de combattre l'a quitté.

Suffoquant, il tombe sans force sous l'effet de mon étreinte. Je desserre mon emprise et je relève la tête, prêt à célébrer ma victoire. Du sang dégouline de ma mâchoire et de mes dents. Et là, je vois Amos, le bel Amos, debout dans le cadre de la porte de la chambre, courbant l'échine de peur, ses doigts serrant mon arme. Il pointe le canon sur moi.

Je me défais de l'emprise de la *mnesis*, je mets un frein au flot de mes souvenirs et je fais le tri entre ce qui est moi et ce qui ne l'est pas, dans le brouillard des âges. Je lève les mains et je sens mes griffes se rétracter jusqu'à disparaître dans ma chair. Je subis une nouvelle métamorphose: la carapace osseuse qui me protège disparaît, s'évanouit, me laissant nu et hors d'haleine. La brise nocturne qui caresse ma peau me rappelle à quel point je suis fragile sans mes écailles. Sans mes secrets.

« Qu'est-ce que tu es au juste ? », me demande un Amos qui lutte contre le Délire.

Il est courageux, si courageux. Pas juste ici et maintenant, mais intrinsèquement: il est courageux parce qu'il fait ce que je ne peux pas faire. Il vit en paix avec lui-même. Il vit comme il aime. Avec sincérité.

« Un métamorphe. Un dragon.

— Et... Lui? (Il pointe l'arme en direction de Dawnish, étendu et inconscient.)

— Une autre sorte de métamorphe, d'une autre partie du monde. Il voulait ces morceaux de pierre, car ils racontent les secrets de mon peuple. Son espèce s'est fait une spécialité d'amasser les secrets, des secrets comme l'existence de ceux de ma race, pour les utiliser contre les autres.

Des larmes brillantes coulent autour de ses yeux et le long de ses joues.

«Tu savais que Dawnish était l'intrus du musée ? C'est pour ça que tu es là ? Pour le combattre ? »

Sa voix est devenue un cri. Il est en colère. Le froid de la nuit me rappelle ma nudité.

« Je suis venu ici parce que j'avais envie de toi. »

Ma réponse surprend Amos. Il baisse l'arme, l'air furieux, moins furieux qu'auparavant, cependant. Il peine toujours à reprendre ses esprits, mais je sais qu'il ne fera pas comme si rien n'avait existé. Trop de choses se bousculent dans sa tête, obsédé comme il l'est par l'idée de comprendre ce qui arrive et ce qui lui arrive.

« Comment fais-tu pour vivre comme ça ?, me demande-t-il à brûle-pourpoint. Comment fais-tu pour cacher ta véritable nature ? Tu aimes les hommes, tu es un... métamorphe... ? Il t'arrive d'être honnête des fois, Hank ? (Ses mots font aussi mal que les griffes du Bastet.) Comment peut-on t'aimer ? Comment fais-tu pour t'aimer, avec ce mensonge en toi ? »

Je l'entends, mais je suis tout entier pris par la peur. Je me souviens de la colère éprouvée au cœur du tourbillon de la *mnesis* et le soulagement qui avait suivi de pouvoir l'exprimer. Je suis forcé de reconnaître que cette colère n'était pas que celle des autres. Elle était en partie mienne. « Que puis-je faire d'autre ?, lui demandé-je. Depuis l'aube des temps, nous sommes forcés de nous dérober aux regards de l'homme. Nous avons été pourchassés. Massacrés. Je ressens la même chose vis-à-vis de ma sexualité. (Je fais un geste en direction du corps de Dawnish.) Je n'invente rien. »

Amos secoue la tête.

« Ce n'est pas pour autant que tu as raison ! Ce sont des secrets, et les secrets peuvent te tuer.

Les enfouir à l'intérieur de soi, renier sa nature profonde; c'est aussi une sorte de mort. »

Ce parallèle me surprend. Pris par le tourbillon des souvenirs, je n'avais pas réfléchi à ma situation. Il avait raison. Je cache mon orientation sexuelle comme je cache mon héritage mokolé. Et pourtant, que pouvais-je faire d'autre? Cacher et me cacher, voilà tout ce que je savais faire.

Amos pose le pistolet sur la table et avance dans ma direction. Il tremble. Il pose ses mains sur mes épaules.

«Tu t'es battu pour moi, je me battrai pour toi, comme le font des milliers d'autres à travers le monde. Ensemble, nous sommes forts. Nous sommes capables de changer les choses.

— Pour la communauté homosexuelle, sans doute. Mais pour les métamorphes? Si je me transformais dans une gay pride, tu penses sérieusement qu'on voudrait encore me tenir par la main ou chanter "Kumbaya" avec moi?

— C'est une affaire de goûts et de couleurs. (Sa voix est encore empreinte de colère, mais je sais qu'il est sérieux.) Il y a deux types de secrets, Hank. Ceux que tu gardes pour te protéger toi et les autres, et ceux que tu partages... pour les mêmes raisons. Tu es le seul à pouvoir décider de ce qui est bon. »

Des chiens aboient quelque part de l'autre côté de la rue. Peu après, j'entends des sirènes résonner. Amos jette un regard à Dawnish. Le Bastet a repris forme humaine. Plus de traces de sa crinière, sa peau a repris une teinte rosée tout à fait normale.

«Il est mort?» La voix d'Amos est devenue plus calme et posée.

Je secoue la tête: «Non.»

Je l'entends murmurer, « Très bien ».

Je m'attends à une leçon sur l'éthique et le sens moral, sur le fait de ne tuer qu'en tout dernier recours, mais Amos me surprend une nouvelle fois.

« Nous dirons aux policiers que ce fou furieux a fait irruption chez moi, qu'il a essayé de nous effrayer, et que nous l'avons laissé vivre pour que tout le monde sache qu'il s'est fait botter le cul par de sales petites tapettes. »

Amos arbore un sourire presque carnassier. Le désir m'envahit. J'ai envie de le traîner jusqu'à la chambre.

Le son des sirènes se fait de plus en plus proche et j'aperçois tout au bout de la route des lumières bleues clignotantes. Amos me regarde et enlève d'un revers de la main quelques mèches de ses cheveux blond cendré qui lui cachent les yeux.

« Tu ferais mieux de partir tout de suite, si tu ne veux pas qu'ils sachent que tu étais ici. »

J'ai terriblement envie de m'enfuir, mais je refrène mon envie. Il a raison. Je suis un dragon. Ma mission est de protéger les créatures de Gaïa, de me remémorer le passé et de construire le futur, quel qu'il soit.

« Non, je vais rester ici, lui dis-je. Hum... je pense aussi que je vais remettre mon pantalon, mais oui, je vais rester ici. »

Je lui souris timidement. Amos me prend par la main et me retourne mon sourire.

« Et j'en suis très content. »

Nous attendons ensemble l'arrivée des policiers.

*D'innombrables années de souvenirs. L'éternité de la présence de Gaïa. Prodiges et renouveaux entrecoupés par le Sommeil.*



*Les temps changent, tout comme les événements et leur succession, tissant le ruban circulaire de l'histoire. Je sens en moi, un millier d'années de fanatisme, de haine et de discrimination aveugle. Mes descendants eux aussi éprouveront ces choses quand ils se plongeront dans les courants de la mnésis. Ils connaîtront la douleur cuisante de la haine et du rejet.*

*J'espère qu'ils verront aussi ce qui s'est passé cette nuit.*

# C'est l'histoire d'un Nuwisha qui entre dans un bar et qui...

PAR EDDY WEBB

**Z**URIE VIT LE Nuwisha entrer dans le bar et commanda immédiatement un autre verre. Le coyote au visage émacié, sourire en bandoulière et barbe de trois jours en évidence, avança précautionneusement dans sa direction pour finir par empoigner le tabouret voisin du sien.

« Salut, Zeebee !, dit-il d'un ton joyeux.

— Va te faire foutre Chance. (La Corax but une longue gorgée en regardant ailleurs.)

— Tu m'as l'air en forme », continua-t-il, ignorant la rebuffade.

Elle grogna et se regarda dans le miroir derrière le bar pour tomber sur le triste spectacle de cheveux qui n'avaient pas été lavés depuis des jours et de mèches rouges mélangées à des racines trop visibles et trop noires. Elle avait des cernes sous les yeux, ce qui, ajouté à son teint pâle, lui donnait un air maladif. Les miroirs, ça ne mentait jamais. C'est pour cela qu'elle essayait en général de les éviter.

« Je crois bien t'avoir dit d'aller te faire foutre, Chance, dit-elle en regardant les rangées de

bouteilles derrière le bar au lieu de regarder son interlocuteur dans les yeux.

— Je le sais, j'étais même là. Mais comme je sais que tu ne le pensais pas, je t'ai pardonné et je suis resté. C'est quoi que tu bois ? »

Sa main s'abattit sur le zinc. Les murmures des ivrognes et autres piliers de bar cessèrent d'un coup quand elle pointa un doigt accusateur en direction du visage du Nuwisha.

Elle parla à voix basse et d'un ton menaçant.

« Je le pensais. Je le pensais au moment où je l'ai dit comme je le pense maintenant. J'en ai soupé de tes combines et j'en ai marre de toi. »

Le visage de Chance n'était plus du tout souriant et il eut tout à coup l'air attristé.

« Allez, Zeebee. Trixter Inc., c'est plus la même chose sans toi... »

— Courir dans tous les sens pour voler des choses à toutes les créatures du Ver n'est pas une chose acceptable, même si on s'amuse à déguiser tout ça sous l'appellation 'Trixter Inc.' Tout ça n'a aucun sens et j'en ai marre de voir des gens autour de moi se faire... »

Elle se tut et fit aussitôt pivoter le tabouret sur lequel elle était assise pour ne plus voir le visage de Chance.

« Allez, va-t'en, Chance. »

Chance regarda autour de lui, l'intérêt du public pour leur discussion depuis l'accès de colère de Zurie paraissait être retombé pour de bon.

« Dis, est-ce que tu as toujours cette capacité de... tu vois, quoi... »

Elle se retourna et posa brutalement son portable sur le bar.

« J'ai peut-être un peu trop bu mais j'suis pas une idiote. Je sais toujours utiliser le fétiche Brouilleur de conversation. Comme ça, personne ne saura et ne comprendra que je te dis de dégager de ma vie. »

Il acquiesça.

« D'accord, d'accord. Je voulais juste te dire que j'étais... désolé. De ce qui était arrivé. Martin a toujours été d'une grande aide, et...

— C'était mon fiancé, Chance. »

Il arrêta de jouer avec sa bouteille de bière, bouteille de bière que Zurie ne se souvenait pas de l'avoir vu payer.

« Ton ex-fiancé. Il m'avait dit que vous aviez rompu... »

Elle se retourna une nouvelle fois pour le fusiller du regard. Ses yeux exprimaient une vive douleur.

« C'était mon fiancé, Chance. Il n'était pas là que pour servir à l'accomplissement des rites corax pour perpétuer notre grande et glorieuse lignée. Et c'est à cause de ton plan qu'il a été... (Elle arrêta ses yeux un moment sur le miroir pour contempler son reflet puis but une nouvelle gorgée.) Allez, va-t'en. Trouve-toi un autre hacker. »

Chance glissa une photo près du verre de Zurie. C'était le portrait d'un homme d'âge moyen et relativement bien fait de sa personne. Ses cheveux étaient noirs, ses tempes légèrement grisonnantes et il portait des lunettes de protection. Chance appuya son doigt sur la photo avec un air étrangement sérieux.

« C'est le docteur William Krejci, un biologiste. Il travaille sous les ordres directs du Dr. Seraphina Sanderson, la responsable régional de Magadon GenDiv. »

Zurie reprit son téléphone et promena ses doigts sur son écran durant quelques secondes avant de rabattre bruyamment son clapet.

« Ton logiciel interne fait encore des siennes ? Il semblerait que tu aies des difficultés à comprendre quelque chose d'aussi simple que "Va te faire foutre, Chance". »

Il se contenta de sourire et de boire une nouvelle gorgée de bière.

« Je te parie un verre qu'après une seule phrase tu voudras de nouveau travailler avec moi. »

Elle sourit narquoisement, mais il était évident qu'elle n'avait pas envie de rire.

« D'accord. Si tu perds, tu devras dégager de ma vie pour toujours et ne plus jamais te montrer devant moi.

— Marché conclu.

— Ok. Dis-moi voir ta phrase ! »

Chance appuya à nouveau son doigt sur la photo.

« C'est l'homme qui a ordonné le bombardement de l'appartement de Martin et il est là, il se promène en ville. (Il se souleva de son siège et but une petite gorgée dans le verre de Zurie avant de tout recracher.) Un cuba libre ? Tu ne peux pas t'offrir quelque chose de mieux ? »

• • •

UNE FOIS DANS l'appartement, Chance, comme à sa détestable habitude, passa dix minutes à se moquer de sa collection très "cliché" d'objets estampillés Edgar Allan Poe avant d'enlever un ordinateur à moitié monté d'un fauteuil et de s'asseoir. Il commença alors à expliquer que la branche

régionale d'Atlanta de Magadon Genetics Division, comme toute multinationale aux buts inviolables, se trouvait être hautement sécurisée. Outre les habituelles mesures de sécurité, à savoir gardes, serrures, portiques et autres caméras, il fallait aussi tenir compte d'autres mesures qu'on pouvait qualifier d'"extraordinaires": une troupe d'élite droguée jusqu'aux yeux avec des substances anti-Délire et des esprits de la Tisseuse contaminés par le Ver, ce qui avait pour effet de rendre le Goulet moins perméable que la normale.

Zurie sirotait son énième cuba libre en regardant les reflets lumineux sur ses bracelets de platine.

«Attends, reviens un peu en arrière. Pour quelle raison devrait-on s'introduire dans un des bâtiments de Magadon, qui plus est ultra-sécurisé?»

Chance fronça les sourcils.

«Je crois te l'avoir déjà dit, non ? Bon, autant que je te donne tous les éléments. Va sur le site internet de Martin, celui de son expédition en Afrique.»

À nouveau la peine et le chagrin. Zurie but la moitié de son verre d'un trait avant d'attraper sa tablette pour y promener ses doigts avec rage tandis que Chance jetait un œil sur le buste de Poe. Quand elle réussit à tomber sur ledit site internet, il fit marche arrière et se retourna pour lui arracher la tablette des mains. Il se mit à son tour à y promener les doigts, plus maladroits que ceux de Zurie, jusqu'à trouver l'image qu'il cherchait.

«Voilà.»

Elle lui reprit la tablette des mains et regarda l'image. Les yeux d'une créature totalement dépourvue de pilosité la fixaient. Sa peau était toute bosselée et toute ridée.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce... ?

— *Heterocephalus glaber*. Ou plutôt devrais-je dire, *Heterocephalus glaber Thorssonius* ou quelque chose dans ce style. C'est une nouvelle espèce de rat-taupe nu ou rat-taupe glabre, appelle ça comme tu voudras, que Martin avait découvert avant que son micro-onde n'explode. »

Zurie lança la tablette sur le fauteuil juste en face d'elle.

« Ça va être ta fête dans cinq secondes si tu ne craches pas le morceau. »

Il fit la grimace mais se dépêcha de continuer.

« Mais ce n'est pas une sous-espèce. Pas exactement. C'est plutôt une sorte de... d'... (Il se mit à faire de grands gestes avec ses mains, cherchant ses mots.)... d'animal contaminé par le Ver mais par des moyens naturels. Enfin, je crois... Les rats-taupes lambda, sont des animaux capables de résister au cancer et à toutes sortes de maladies réputées incurables, et ils sont immortels. Immortels, enfin... si on prend une année de rat-taupe comme référence. Dans leur sang, il y a certains éléments qui activent chez d'autres espèces des propriétés génétiques cachées. Et ton ex-fiancé...

— Fiancé.

— Peu importe. Il était en possession du seul spécimen connu à ce jour. Il était dans son appartement.

— Un spécimen dont il ne doit plus rester grand-chose à l'heure qu'il est. »

Chance plongea ses mains dans ses poches pour finir par en retirer un morceau de papier très grossièrement plié.

« Pas selon le rapport de police qui a été fait. On n'a trouvé aucune trace du rat-taupe. »

Zurie lui arracha le papier des mains, le déplia et parcourut rapidement le rapport. Un seul cadavre découvert, complètement carbonisé. Celui de Martin Thorsson selon toute vraisemblance. Elle le froissa pour en faire une boule qu'elle jeta sur Chance.

« Donc, tu penses que Magadon est entrée par effraction, a volé le rat et a mis le feu à l'appartement et à Martin ? »

Chance haussa les épaules.

« C'est à peu près ça. On peut donc en conclure que le rat a son importance dans tout ça. Bref, on y va plein pot et on récupère le rat, histoire de bien les énerver. »

Zurie le fixa du regard durant un certain temps, pour ne pas dire un temps certain.

« C'est sûr qu'il n'y a pas d'embrouilles ? Pas de plan secret à la Chance caché sous le plan officiel ? » Il la regarda à son tour, l'air sérieux, puis il croisa les doigts.

« Croix de bois, croix de fer, si je mens... »

Elle soupira.

« Peu importe. Laisse-moi juste prendre quelques affaires. »

• • •

LA PREMIÈRE PARTIE du plan se déroula sans anicroches. Chance passa une grande partie de son temps libre à se faire passer pour un Garou famélique afin d'alerter certains de ses contacts en leur faisant croire que leurs semblables avaient été kidnappés par Magadon pour servir de cobayes. Zurie fut même légèrement surprise en apprenant que la chose était



vraie. Elle s'abstint toutefois de demander à Chance comment il avait fait pour le savoir. De son côté, elle en profita pour se renseigner du mieux qu'elle put sur le système informatique qui contrôlait le bâtiment. Quand Chance revint après une absence de quelques jours, ce fut pour dire à Zurie qu'une meute des environs s'apprêtait à infiltrer le bâtiment. Son plan consisterait à s'introduire dans les lieux au moment où le service de sécurité serait trop occupé à pourchasser les loups-garous, à subtiliser le rat, à effacer toutes les données et à ficher le camp. Chance expliqua tout cela en détail à Zurie pendant qu'ils se déplaçaient à travers l'Umbra sous forme de corbeau et de coyote pour arriver jusqu'au bâtiment.

« Tu es certain que les loups-garous réussiront à attirer l'attention des fomori ? »

Entendre des mots appartenant au langage humain sortir du bec de Zurie était une chose à laquelle on s'habitueait difficilement, mais cette capacité à pouvoir parler ensemble sous une forme animale, et tous les deux étaient de fieffés bavards, c'était la spécialité de Chance.

Le coyote haussa les épaules.

« Je leur ai laissé un message.

— Tu as dit à Pentex que des loups-garous allaient essayer de s'introduire dans leur bâtiment ?

— Dis comme ça, ça fait un peu grosse bourde.

— Mais c'est une grosse bourde ! Ils peuvent tous y laisser leur peau.

— Non. Je les connais ces types-là. Ils s'en sortiront. Allez, viens ! On y est presque. »

L'objectif était en vue et l'Umbra était rythmiquement et aléatoirement traversée par toutes sortes

d'odeurs et de couleurs. L'intégralité du bâtiment était recouverte par des toiles d'araignée métalliques enroulées autour de cristaux noirs qui semblaient servir de fenêtres.

De part et d'autre de la structure étaient accrochées des cages qui semblaient être faites du même cristal noir. À l'intérieur de ces cages, il y avait d'étranges créatures qui ressemblaient à des arachnides, à ceci près qu'elles avaient davantage de pattes et pas du tout d'yeux. Elles produisaient de petits bruits aigus à intervalles réguliers en faisant les cent pas et en exsudant un liquide épais, visqueux et verdâtre. Ce liquide, transformé en une fine et impénétrable couche, recouvrait tout l'édifice. Cerise empoisonnée sur le gâteau, ce dispositif était renforcé par l'adjonction de maléfiques et immatériels flâiels, apparitions fugaces mais pourvoyeurs éternels de douleurs et de tourments.

« Est-ce que ce sont des araignées ? demanda Zurie en regardant les reflets de la lune danser sur les cristaux noirs.

— Oui. Elles sont là pour rendre le Goulet local plus résistant. Comme ça, le tout-venant est dans l'impossibilité d'utiliser l'Umbra pour s'introduire dans le bâtiment.

— Alors, si nous sommes dans l'Umbra, c'est que... ? »

Chance se retourna vers elle, avec une langue pendante et un sourire carnassier.

« C'est que nous ne sommes pas le tout-venant. » Elle en fit claquer ses ailes de consternation.

« Tu n'as pas de plan, c'est ça, hein ? »

Il éternua une fois, deux fois et, soudain, il avait repris forme humaine.

« Bien sûr que j'ai un plan. Regarde ! Je nous ai amenés ici, non ? », dit-il tout en commençant à farfouiller dans ses poches.

Zurie reprit forme humaine elle aussi, ce qui lui permit d'être moins gênée par la housse de transport de son ordinateur chéri.

« Personnellement, j'espérais en apprendre plus sur le plan qui s'appelle "une fois que nous serons à l'intérieur".

— Haha ! »

Il sortit tout à coup de sa poche un poignard orné avec une lame en obsidienne. La lui mettant sous le nez, il lui dit :

« Voilà notre billet d'entrée.

— Tu espères te tailler un chemin dans l'Umbrà à grands coups de couteau ? Je suis sûre qu'ils ne s'y attendent pas du tout. (Elle regarda rapidement autour d'elle.) Si on pouvait le faire avant que tous ces flâiels ne deviennent trop curieux, ce serait une bonne chose ! »

Tandis qu'ils flottaient tous les deux au-dessus du bâtiment, Chance psalmodia quelque chose et Zurie sentit alors un éclair de Gnose la traverser. Chance réussit à s'approcher de l'une des cages. Tandis qu'il en effleurait les barreaux, une araignée, poussée sans doute par la curiosité, s'approcha en poussant d'ignobles petits cris. Tout à coup, et sans rien qui ne puisse le laisser prévoir, il se poignarda. La lame passa au travers de sa main. Surprise par cette soudaine violence, Zurie eut un mouvement de recul. Le Nuwisha n'avait même pas grimacé. Il souriait et laissait son sang couler murmurant de sa plus douce voix à la créature sans yeux et au corps distendu qui s'agitait dans la cage.

« C'est ça... Bois et régale-toi, mon amie. »

L'horrible créature recula suffisamment pour réussir à approcher une sorte d'orifice de la flaque de sang. Quelques gouttes tombèrent dans ce que Zurie pensa ou plutôt espéra être une bouche. Aussitôt, Chance se mit à psalmodier de nouveau dans une langue inconnue. L'arachnide fut pris de tremblements et se mit à pousser de petits cris : le liquide verdâtre et répugnant qu'il produisait prit alors une coloration pourpre. Pointant du doigt cette nouvelle et étrange matière, il s'exclama, la main toujours en sang :

« La voilà, notre porte.

— C'est de loin la chose la plus dégoûtante que j'ai pu faire avec toi, » dit-elle en maugréant et en se frayant un chemin à travers le liquide visqueux. Elle fit semblant de ne pas entendre son acolyte se fendre d'un :

« Elle ne s'entend pas parler. »

Peu après, ils se retrouvèrent sur un plancher carrelé tout ce qu'il y avait de plus lisse couvert de la même immonde matière pourpre avant de se faire copieusement casser les oreilles par le hurlement strident des alarmes.

« Oh, » fit chance en se relevant et en constatant que ces cheveux étaient couverts de l'affreux exsudat arachnide. « Oups ! L'araignée s'est sans doute retrouvée coincée. »

Zurie en profita pour se pencher sur son clavier et y faire virevolter ses doigts tandis que l'ensemble du système de commande défilait sur son écran. Chance, lui, jeta un coup d'œil au bureau en chêne massif qui trônait au milieu de la pièce dans laquelle ils venaient de pénétrer.

« Le laboratoire que nous recherchons se trouve probablement à un autre étage.

— Je sais, Chance » murmura Zurie. Tu vois, là, je suis plutôt occupée à faire taire ces fichues alarmes. »

Chance passa à nouveau sa main dans ses cheveux tout poisseux de *slime*.

« Je te le faisais juste remarquer, parce qu'il me semble que nous ne sommes pas partis pour quitter cette pièce.

— Je sais bien, Chance, dit Zurie en serrant les dents.

— Et aussi...

— Quoi encore? », fulmina-t-elle avant de se rendre compte qu'ils étaient censés rester discrets. Elle baissa d'un ton. « Nom de dieu, c'est quoi ton problème? »

Il fronça les sourcils.

« Je m'ennuie. »

Pendant un bref instant, elle se surprit à serrer les poings en le foudroyant du regard tout en se demandant si elle allait le tuer là, toute suite, pour ensuite prendre la poudre d'escampette. Mais elle abandonna cette idée au bout d'une seconde, préférant retourner à son écran et continuer à appuyer sur des touches. Le bruit assourdissant des alarmes cessa soudainement. Chance surgit de derrière le bureau comme un diable de sa boîte en applaudissant.

« Excellent, maintenant on peut... »

Zurie, excédée, l'attrapa par la chemise et le poussa pour le faire tomber en arrière.

« Écoute-moi, Chance. Si je me fais tuer ici à cause de toi, alors sois sûr que je viendrai te hanter chaque jour de ta foutue vie terrestre. »

Il essaya de faire comme si de rien n'était, feignant le calme et l'innocence. Sa tentative échoua lamentablement.

« Mais le plan se déroule exactement comme prévu !

— Tu n'as pas la queue d'un plan ! Tu n'as jamais eu de plan. Et tu t'es foutu de moi dans les grandes largeurs.

— On devrait vraiment y aller, là... »

Il tenta de se relever mais Zurie le poussa à nouveau en arrière.

« Et moi, je te parle de ça, lui jeta-t-elle à la figure. (Avec son autre main, elle lui montra l'écran de son ordinateur.) Voilà un rapport qui dit qu'ils ont mis la main sur le rat avant de mettre le feu chez Martin. Tu seras bien inspiré de jeter un coup d'œil à la partie où il est écrit "cible Martin Thorsson retrouvée sur les lieux, carbonisée". Tu m'avais dit qu'il était mort dans l'incendie de son appartement.

— De quoi ? Laisse-moi voir ça. »

Il lui prit l'écran des mains pour le violenter à coups de doigts. Un instant après, il relevait la tête pour dire le plus naturellement du monde :

« Je ne savais pas que Betancourt était ton nom de famille. J'ai toujours cru que B, c'était pour...

— Les mains en l'air ! Immédiatement ! »

Les deux comparses se figèrent sur place en entendant cette voix inconnue. Ils levèrent donc les mains avec lenteur et précaution en se relevant pour voir et comprendre ce qui venait de se passer dans le bureau. Trois agents de sécurité vêtus de l'uniforme de Magadon pointaient leurs armes sur eux. Zurie, en son for intérieur, poussa un soupir de soulagement :

ils n'avaient pas l'air d'un corps d'élite. Juste trois représentants du tout-venant de la sécurité.

Le Nuwisha sourit.

« Bonsoir, messieurs. Vous ne sauriez pas par hasard où je pourrais trouver un rat-taupe glabre dans les environs? »

Le garde qui était juste en face de lui reprit la parole.

« Gardez vos mains en l'air. Qui êtes-vous? »

— Moi? Juste quelqu'un qui s'est perdu. Oui, juste un de ces scientifiques qui s'est aventuré hors de la ville parce qu'il voulait voir votre nouveau rat-taupe. Je vous montrerais bien ma carte d'identité, mais en faisant cela je risquerais d'être, vous savez... (Il bougea son menton en direction du pistolet.) ... abattu. »

Zurie, elle, ne disait rien et se contentait d'écouter. Chance avait beau être exaspérant, il avait toujours su, jusque-là, se tirer de ce genre de situation. Elle n'avait jamais su comment; un don propre aux coyotes, sans doute, ou alors une question de charisme naturel. Cela lui fit envisager l'idée d'utiliser ses propres capacités: elle se mit donc à évaluer la distance qui existait entre elle et l'un des trois gardes pour savoir si elle réussirait à lui lancer une plume avec suffisamment de force pour le blesser.

Le garde qui parlait à Chance, celui qui avait le nom « Murray » marqué sur sa poitrine, baissa légèrement la pointe de son arme, mais pas suffisamment pour cesser de tenir Chance en joue.

« Vous pouvez mettre votre main dans votre poche. Mais lentement. Un geste trop brusque et je me verrai dans l'obligation de tirer. »

Le Nuwisha arborait un grand sourire quand il plongea sa main dans sa poche pour en retirer lentement un couteau. Zurie, elle, faisait la grimace, prête à se métamorphoser et à attaquer, bien que ce Murray ne se soit encore rendu compte de rien.

«La voilà, cette carte, dit Chance d'une voix traînante en lui montrant le couteau. Vous allez constater que je suis parfaitement en règle.»

Murray s'apprêtait à refermer ses mains sur la lame quand, soudain, l'un des gardes derrière lui remua la tête et lui cria :

«Attention ! Il a un couteau.»

Zurie, sans crier gare, prit sa forme Crinos pour prendre l'une de ses plumes et la lancer sur le garde qui venait de hurler. Elle se planta dans sa gorge. Il poussa un râle avant de s'effondrer. Elle en profita pour faire face au deuxième garde pour lui envoyer une autre de ses plumes mortelles, tandis que Chance bondissait et attrapait l'ami Murray par le bras avant qu'il n'ait eu le temps de tirer. La plume se ficha dans la poitrine du deuxième garde. Quand elle se retourna, ce fut pour voir un Murray se tenant à l'endroit où était Chance, le saisissant fermement tandis que ce dernier essayait de pointer une arme dans sa direction. Les yeux de Chance se dilatèrent et subitement, la nuque du garde prit un drôle d'angle pour se briser. Puis, le même garde prit le pistolet des mains de Chance. Zurie dévisageait l'agent de sécurité, prête à frapper, mais celui-ci se contenta de lui faire un clin d'œil et de remettre le pistolet dans son étui.

«Merci du coup de main, l'Emplumée», dit-il alors avec la voix de Chance.





«EST-CE QUE je peux enlever ces menottes maintenant?» demanda Zurie tandis qu'ils déambulaient dans un énième couloir gris et stérile.

Chance lui donna un coup de pistolet dans le dos.

«Tais-toi et comporte-toi un peu plus comme une prisonnière.»

Cela faisait dix minutes qu'ils marchaient ainsi, c'est-à-dire avec une Zurie qui avait les mains dans le dos et des menottes trop grandes pour elle autour des poignets. De temps en temps, ils tombaient sur d'autres gardes. Chance leur montrait alors son couteau et leur marmonnait quelque chose où il était question d'un prisonnier et on les laissait passer sans faire de problèmes. Il se débrouillait même pour déjouer les appareils à scanner les cartes d'identité en agitant devant eux son couteau pour avoir accès à n'importe quel endroit. Ce procédé leur permit de se frayer un chemin jusqu'au sous-sol où Zurie, regardant son acolyte dans les yeux, se rendit compte qu'il était de nouveau Chance et non plus un garde.

«On te reconnaît maintenant», lui murmura-t-elle en se débarrassant de ses menottes et en remettant ses bracelets. «On dirait que ton déguisement a fait son temps.»

Chance haussa négligemment les épaules et mit le pistolet dans la poche de sa veste.

«Mais un coyote n'est pas du genre à faire marche arrière, surtout quand les choses deviennent vraiment amusantes. Ce truc est censé être dans quel laboratoire?

— Les données que j'ai recueillies indiquent qu'il se trouve dans le laboratoire numéro 13, c'est-à-dire au bout de l'aile nord. Ça devrait être juste au bout de ce... »

Ils dépassèrent l'angle du couloir et se figèrent sur place. On aurait dit un champ de bataille. Du sang : sur le sol, de grandes traces de sang en forme de pas qui passaient au milieu d'innombrables flaques de raisiné avant de s'éloigner en laissant de longs filets écarlates.

« Ah, on dirait que nos amis Garous sont passés par là. »

Zurie évita soigneusement les flaques d'hémoglobine.

« Ce qui veut dire que nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous avant que les vrais agents de sécurité ne rappellent et ne se décident à faire un grand nettoyage. »

Ils finirent par arriver au laboratoire numéro 13. Comme tous les laboratoires rencontrés précédemment, il était fermé à l'aide d'une porte en métal épais et sans poignées. Chance se mit à agiter son couteau devant le scanner, mais ce dernier émit un bruit désagréable et une petite lumière rouge. Face à cet échec, Chance se laissa aller à ronchonner pendant quelques secondes, puis il posa sa main sur le scanner. Un nuage de fumée s'en éleva ainsi qu'une odeur de plastique brûlé. La lumière passa du rouge au vert et la porte s'ouvrit en grand.

« Voilà qui est subtil, fit remarquer Zurie.

— On y est presque. En plus, c'est excitant, non ? »

L'intérieur du laboratoire était plutôt spartiate : une large pièce recouverte de métal, des tables et aussi quelques chaises alignées devant des postes

de travail. Au centre de ladite pièce, il y avait une cage, et à l'intérieur de cette cage, il y avait un animal qu'on pouvait décrire comme un rat glabre au nez retroussé. Un rat à la peau ridée et ponctuée d'étranges taches dont la couleur allait du rose au vert foncé. Un rat qui, s'il lui prenait l'envie de se dresser sur ses pattes postérieures, devait sans doute être aussi grand que Chance. Un rat qui les dévisageait curieusement.

«Tu n'avais pas parlé de sa taille, je crois, fit observer Zurie.

— Ou du fait qu'il ressemble à un pénis, lui répondit Chance.

— Ni du fait qu'il était encore vivant, ajouta-t-elle.

— Excuse-moi, mais j'en suis resté à cette histoire de pénis, conclut-il.

— Toi, tu te débrouilles pour faire sortir Mickey d'ici et moi, je me charge d'effacer toutes les données.»

Elle se pencha donc sur les ordinateurs et jeta un coup d'œil aux dossiers qu'ils contenaient. Le jargon scientifique n'était pas sa tasse de thé, mais elle réussit à comprendre l'essentiel : quelque chose dans le sang du rat était capable de réveiller les capacités latentes de métamorphose chez certaines personnes. Une petite piqûre ou une petite pilule et hop, on se retrouvait avec un beau Garou ou assimilé complètement acquis au pouvoir du Ver et en parfait état de marche. Le seul essai tenté par Magadon jusque-là avait eu pour résultat les traces de sang qu'ils avaient vu tout à l'heure.

Zurie prit quelques minutes pour se débarrasser des dossiers et pour les remplacer par des images

d'Edgar Allan Poe, une petite facétie dont elle était coutumière quand elle travaillait aux côtés de Chance. Une fois cette tâche terminée, elle se retourna pour constater qu'il était en train d'ouvrir la cage. Elle voulut lui demander si agir de la sorte était bien raisonnable, mais avant qu'elle ait pu dire quoi ce soit, le rat siffla bruyamment et se jeta sur Chance. Le Nuwisha tomba en arrière et le gros rongeur essaya de le mordre au visage. La soudaineté de l'assaut lui fit lâcher son couteau. Zurie voulut porter secours à Chance mais ce dernier l'en dissuada d'un signe de tête tout en maintenant à distance de toutes ses forces les mâchoires du rat.

« Non ! Prends le couteau ! Taille-nous un passage dans l'Umbra ! »

Elle voulut ignorer ce qu'il venait de dire et lui porter secours malgré tout, mais elle se ravisa : elle attrapa le couteau qui avait glissé sur le sol. Elle se mit à découper l'air comme une désespérée en ayant pris soin d'avoir mis un peu de sa Gnose dans le fétiche. Après quelques coups de couteau dans le vide, l'air environnant sembla se fendre en de multiples couches et l'Umbra tout proche s'offrit à ses regards à travers une brume verte.

« Ça y est ! » hurla-t-elle en se baissant pour saisir Chance.

Mais ses mains ne réussirent pas à le saisir, car il en profita pour prendre sa forme mi humaine, mi coyote. Le massif et musculeux homme-coyote s'empara du rat et le lança brusquement à travers le passage. L'espèce de paroi verte éclata, recouvrant de lambeaux le rat ainsi que quelques-uns de ces étranges arthropodes sans yeux qui s'étaient lancés à sa poursuite. Les araignées se mirent à pousser

d'insupportables cris perçants qui ressemblaient étrangement au bruit, non moins insupportable, des alarmes qu'ils avaient entendues en arrivant. Chance se métamorphosa intégralement en coyote tandis que Zurie devenait un oiseau: ils s'engouffrèrent tous les deux dans le passage avant que celui-ci ne se referme définitivement.

«Tu vois?» fit Chance en se battant avec Zurie contre les araignées qui essayaient d'attraper le rat dans leurs toiles visqueuses. «Un plan sans anicroches.»

• • •

«EN RENTRANT, je vais prendre une douche qui va durer une bonne année», murmura Zurie au moment où ils quittaient le royaume de l'Umbra où Chance avait eu la bonne idée de laisser le rat. Il aurait son comptant d'herbe et de soleil et Chance lui assura qu'il ne manquerait de rien en restant là. De toute façon, elle était trop fatiguée et trop poisseuse pour avoir envie de se disputer avec lui.

«Nous devons encore nous arrêter dans un endroit», dit tout à coup le coyote.

La volatile soupira et fit claquer ses ailes, nouvelle tentative infructueuse de se débarrasser totalement du *slime* collé dans ses plumes.

«Est-ce que ça va prendre du temps ?

— Non. Nous devons juste faire une escale à Tetepare.

— Dans le Pacifique sud ? Voilà qui est surprenant, même venant de toi.

— Ça n'a rien de surprenant. Je connais même un raccourci pour y aller. »

Une heure plus tard, ils se retrouvaient sous les tropiques, sur leurs deux pieds et au beau milieu d'une île paradisiaque. Le soleil brillait de tous ses feux mais la chaleur était adoucie par une brise fraîche. Les poissons frétilaient sous la surface d'une eau d'une extrême limpidité et les oiseaux gazouillaient tranquillement dans les arbres. Zurie pensa même fugitivement à se transformer en corvidé pour aller leur tenir compagnie, puis à enlever tous ses vêtements pour plonger tête la première dans l'eau, mais Chance la tira par la manche et lui fit signe de le suivre au plus profond de la forêt.

« Je cache ici ce que je ne peux pas cacher dans l'Umbra », lui expliqua-t-il tandis qu'ils se frayaient un chemin dans la dense végétation.

Il avait l'air de savoir où il allait et quand elle pensait ne plus pouvoir aller plus loin, il se glissait entre deux arbres pour découvrir et lui indiquer un nouveau chemin. Ils finirent par arriver à une clairière et à un lit. Zurie n'en croyait pas ses yeux. Oui, là, devant elle et au cœur d'une forêt tropicale, il y avait un lit. Il était surmonté d'un voile, sorte de fine tenture. Sur ce lit était allongée une forme familière.

Martin.

Zurie tomba à genoux et prit son visage entre ses mains. Elles rencontrèrent la chaleur de la vie. Des larmes tombèrent sur la joue de Martin. Zurie avait la gorge serrée. Si serrée qu'elle n'avait plus de mots.

Chance vint se mettre à ses côtés pour enlever délicatement une brindille qui était tombée sur la poitrine de Martin.

« Quand j'ai su que Magadon projetait une attaque, j'ai fait en sorte qu'il ne soit plus là au moment où leur troupe de choc arriverait. C'est le

corps de Krejci que j'ai laissé là-bas. Nous avons eu comme qui dirait... un désaccord. Et j'ai trouvé cette ruse pour faire croire à l'équipe chargée de récupérer le rat que Martin était déjà mort. (Chance posa sa main sur l'épaule de Zurie.) Ça fait un bout de temps qu'il dort comme ça, mais il devrait se réveiller d'ici quelques jours, vu que j'ai cassé le fétiche dont je m'étais servi pour le maintenir dans cet état. »

Elle déglutit et balbutia à grand-peine.

« Pourquoi ? »

Le Nuwisha s'agenouilla et la regarda dans les yeux.

« C'était la façon la plus sûre de le soustraire au pouvoir de Pentex sans avoir à le cacher dans l'Umbra qui l'a toujours rendu din... »

Elle tendit soudainement sa main et lui attrapa le poignet pour le serrer avec une force que n'aurait pas laissé présager sa fine silhouette.

« Pourquoi l'as-tu sauvé ?, lui demanda-t-elle, les yeux toujours fixés sur Martin.

— Oh. » (Il posa la main sur sa tête avec tendresse.) Je savais que tu avais rompu avec lui parce que tu ne voulais pas qu'il lui arrive quelque chose juste parce qu'il était au courant de certaines de tes... activités. Tu l'aimes. Et puis, je savais que ça te rendrait heureuse. »

Zurie acquiesça. Les larmes coulaient à flots de ses yeux. Elle posa sa tête sur l'épaule de Chance.

« Merci », lui dit-elle.

Il sourit malicieusement.

« Je te l'ai déjà dit. Mes plans se déroulent toujours sans accroc. »

Elle rit de bon cœur et il lui sembla que des années s'étaient écoulées entre cet éclat de rire et le précédent.

# Auteurs

**JASON ANDREW** vit à Seattle, dans l'état de Washington, avec sa femme Lisa. Ses nouvelles ont été publiées dans des recueils comme *Shine: An Anthology of Optimistic SF*, *Frontier Cthulhu: Ancient Horrors in the New World*, et *Coins of Chaos*. Plus récemment, il s'est illustré dans des projets aussi divers que *Hunters Hunted 2*, *Anarchs Unbound*, et *Atomic Age Cthulhu: Terrifying Tales of the Mythos Menace*. Il a également participé à la conception de *Mind's Eye Theatre: Vampire The Masquerade* pour les By Night Studios.

**BILL BRIDGES** est un auteur primé qui a participé à l'élaboration de nombreux jeux en tant que concepteur narratif, et fut notamment l'un des créateurs du Monde des Ténèbres de White Wolf. Il est également co-créateur et concepteur du jeu de rôle de science-fiction *Fading Suns* ainsi que membre du Mythic Imagination Institute d'Atlanta. Vous pouvez le retrouver sur [billbridges.com](http://billbridges.com)

**MATTHEW MCFARLAND**, également connu sous le nom de BlackHat Matt, exerce le métier d'écrivain et de concepteur de jeux de rôle depuis 1998. Il a participé aux deux versions du Monde des Ténèbres. Durant trois ans, il s'est illustré comme développeur en chef des jeux de la gamme l'Âge des Ténèbres. Il est actuellement copropriétaire avec sa femme Michelle Lyons-McFarland de la société de jeux Growling Door Games.



**ANDREW PEREGRINE** officie dans l'univers des jeux de rôle en tant qu'écrivain freelance depuis plus d'une dizaine d'années. Il est tombé sous le charme du Monde des Ténèbres depuis *Vampire* et a été le premier à mettre sa plume au service d'Onyx Path pour *Victorian Lost*. Comme il faut bien vivre, il travaille aussi comme technicien lumière au Théâtre Royal Haymarket à Londres, dans le West End.

**AARON ROSENBERG** est un écrivain primé et à succès, l'auteur de nombreux livres pour enfants et un concepteur de jeux. Il a mis sa plume au service de licences aussi prestigieuses que *Star Trek*, *WarCraft*, *Warhammer*, *Donjons et Dragons* ou encore *Vampire*. Il vit à New York avec sa famille. Vous pouvez le retrouver sur internet sur [gryphonrose.com](http://gryphonrose.com), sur Facebook: [facebook.com/gryphonrose](https://facebook.com/gryphonrose), ou sur Twitter @gryphonrose.

**REE SOESBEE** est écrivaine, conceptrice de jeux et rédactrice pour des jeux en ligne massivement multi-joueurs ainsi que des jeux de rôle sur table. Elle a rédigé plus d'une centaine de textes de jeux de rôle, des recueils de nouvelles ainsi que des romans pour des univers aussi différents que *Le Livre des Cinq Anneaux*, *Star Trek* ou *Dragonlance*, *Deadlands* et *Vampire: la Mascarade*. Elle est actuellement conceptrice narrative pour le MMORPG primé *Guild Wars 2*.

**EDDY WEBB** (AVEC un «y», s'il vous plaît) est un écrivain primé, un concepteur de jeux et un fan de Sherlock Holmes. Il a collaboré à plus de cent projets différents, dont la version en ligne du Monde des Ténèbres, sur laquelle il a travaillé cinq ans. Aujourd'hui, il met ses talents littéraires au service des jeux vidéo et de quiconque souhaitant le rémunérer. Vous pouvez le retrouver sur [eddyfate.com](http://eddyfate.com).

# Chants du Soleil

Chaque aube dévoile des merveilles aux change-formes de Gaïa. À chaque fois qu'Hélios s'élève à l'horizon, c'est un nouveau jour qui les attend, empli de secrets à découvrir, de complots à déjouer et d'occasions de résister au nom de Gaïa et de tous ceux qu'Elle appelle ses enfants.

# Chants de la Lune

Chaque crépuscule apporte aussi son lot de dangers. Les Ferae n'ont pas l'avantage du nombre de la Nation garou, et ont maille à partir avec les élus de Gaïa ou leurs propres congénères aussi souvent qu'avec les ennemis de la Terre Mère. S'ils souhaitent l'emporter et remplir les tâches sacrées qu'Elle leur a confiées, ils devront compter les uns sur les autres, sur leurs méninges et sur les dons sacrés de Gaïa.

Chants du Soleil et de la Lune est un recueil regroupant sept nouvelles célébrant l'ingéniosité, l'audace et la ruse dont les Ferae, ces enfants de Gaïa parfois injustement oubliés, font preuve depuis plus de vingt ans.

Avec des contributions de :

Jason Andrew

Bill Bridges

Matthew

McFarland

Aaron Rosenberg

Ree Soesbee

Eddy Webb



W20-03

UNE PUBLICATION **ARKHANE ASYLUM PUBLISHING**  
[WWW.ARKHANE-ASYLUM.FR](http://WWW.ARKHANE-ASYLUM.FR)

9.90€